REVUE DE PRESSE

SOMMAIRE

PRESSE ÉCRITE

21/10/24 **Artpress (n° de novembre)** I Dossier sur l'Arménie et annonce sur le festival

22/10/24 **Transfuge (n° de novembre)** I Entretien de Hovik Hafyan et Alain Berland par Damien Aubel

24/10/24 **Beaux-Arts Mag (n° de novembre)** I Annonce

25/10/24 **France Arménie (n° de novembre)** I Article sur le festival
Entretien de Véra Michalski par Dikran Zékian
Entretien de Brigitte Bouchard par Dikran Zékian
Entretien de Tigran Hamasyan par Dikran Zékian

11/2024 **Le Bonbon (n° de novembre)** I Article dans la rubrique *Bon Timing* et insertion dans *Le top des events* du mois de novembre

12/11/24 **Nouvelles d'Arménie** I Annonce

13/11/24 **Libération** I Annonce

15/11/24 **La Gazette Drouot** I Sylvie Blin

La Lettre du Spectacle I Nicolas Dambre

20/11/24 **Télérama Sortir** I Eric Delhaye

21/11/24 **Le Point** I Marine de Tilly

Politis I Jérôme Provençal

Libération I Annonce

La Vie I Reportage par Marie Chaudey

L'Oeil de la photographie I Jean-Jacques Naudet sur l'exposition de Nazik A. et de Karen Khachaturov

22/11/24 **Madame Figaro** I Reportage par Emilie Lopes

23/11/24 **Le Monde** I Anna Koriagina

26/11/24 **Le Quotidien de l'Art** I Jordan De Faÿ

30/11/24 **Libération** I Frédérique Roussel

Janvier 25 **Les Cahiers du cinéma** I Charlotte Garson

TV

19/11/24 **TV5 Monde** I Entretien de Rima Pipoyan par Pascale Veysset dans *Le Journal international*

10/12/24 **Ciné +** I Sujet sur Paradjanov dans l'émission hebdomadaire *Viva Cinéma* avec Serge Avédikian et Patrick Cazals

RADIO

09/11/24 **AYP FM** I Entretien d'Alain Berland et Varduhi Kirakosyan dans *La Parenthèse*

12/11/24 **France Culture** I Annonce du festival dans *Cultures Monde* par Julie Gacon

TSF Jazz I Annonce du festival dans Les Matins Jazz

16/11/24 **Radio Notre-Dame** I Entretien de Brigitte Bouchard dans *L'invité Culture* par Simon Tatreaux

19/11/24 **France Culture** I *Le Point culture* par Marie Sorbier

TSF Jazz I Annonce du festival et entretien de Brigitte Bouchard dans *Les Matins Jazz*

20/11/24 **France Inter** I Entretien de Véra Michalski *La 20e heure* par Eva Bester

AYP FM I Entretien de Rima Pipoyan dans Art et regard

23/11/24 **France culture** I Annonce du Festival dans *Plan large* par Antoine Guillot

25/11/24 **RFI** I Annonce du festival dans *Accents d'Europe* par Frédérique Lebel

27/11/24 **RFI** I Entretien de Pinar Selek dans Accents d'Europe par Frédérique Lebel

WEB

30/09/24 **Actualitté** I Hocine Bouhadjera

01/10/24 **Nouvelles d'Arménie Magazine** I Annonce

14/10/24 **Actualitté** I Annonce

21/10/24 **Livres Hebdo** I Dans les incontournables du mois de novembre

23/10/24 **Actualitté** I Inès Lefoulon

24/10/24 **Le Club de Mediapart** I Olivier Pratte

Actualitté | Inès Lefoulon

25/10/24 **Actualitté** I Inès Lefoulon

Actualitté I Inès Lefoulon

26/10/24 **Actualitté** I Inès Lefoulon

27/10/24 **Actualitté** I Inès Lefoulon

Actualitté I Inès Lefoulon

28/10/24 **Actualitté** I Inès Lefoulon

29/10/24 **Actualitté** I Inès Lefoulon

30/10/24 **Actualitté** I Inès Lefoulon

31/10/24 **Sortir à Paris** I Annonce

France Culture (Web) I Annonce

Actualitté I Inès Lefoulon

01/11/24 **Actualitté** I Inès Lefoulon

02/11/24 **Actualitté** I Inès Lefoulon

04/11/24 **Actualitté** I Inès Lefoulon

06/11/24 **Actualitté** I Inès Lefoulon

Le Club Médiapart I Entretien de Nora Martirosyan par Olivier Pratte

08/11/24 **Actualitté** I Inès Lefoulon

Unidivers.fr I Annonce rencontre avec Sophie Fontanel

Unidivers.fr I Annonce DJ set avec Hayk Karoyi

13/11/24 **Le Club Médiapart** I Entretien d'Artyom Manukyan par Olivier Pratte

14/11/24 **La Quotidienne** I Annonce

Le Nouvel Obs (Web) I Annonce

15/11/24 **Bibliobs** I Tribune de Pinar Selek

17/11/24 **A Rebours** I Entretien de Robert Guédiguian par Guillaume Narguet

18/11/24 **The Artnewspaper (Web)** I Stéphane Renault

Bibliobs I Tribune d'Élise Boghossian

19/11/24 **Marie-Claire (Web)** I Mathilde Courret

Bibliobs I Tribune de Hovik Afyan

Livres Hebdo (Web) I Adèle Buijtenhuijs

Le Club Médiapart I Entretien de Nairi Khatchadourian et Davit Kochunts par Olivier Pratte

20/11/24 **Beaux-Arts Magazine (Web)** I Maïlys Celeux-Lanval

Cult.news I Entretien de Brigitte Bouchard par Jean-Marie Chamouard

EVN Report I Varduhi Kirakosyan

Bibliobs I Tribune de Susanna Harutyunyan

Entrevue.fr I Alice Leroy

21/11/24 **Le Nouvel Obs (Web)** I Sara Daniel

ELLE (Web) I Annonce

Artistik Rezo I Sarah Leclerc

22/11/24 **Crash Magazine** I Alain Berland

Les Inrocks (Web) I Anaïd Demir

Les Nouvelles d'Arménie (Web) l Le parcours d'arts visuels

Le Club Médiapart I Entretien de Nazik Armenakyan par Olivier Pratte

23/11/24 **Les Nouvelles d'Arménie (Web)** l Concert de Lusine et Sergey Khatchatrian

24/11/24 **Le Club Médiapart** I Entretien de Krikor Beledian par Olivier Pratte

25/11/24 **Les Nouvelles d'Arménie (Web)** l Annonce

Syma News I Florence Gopikian Yérémian

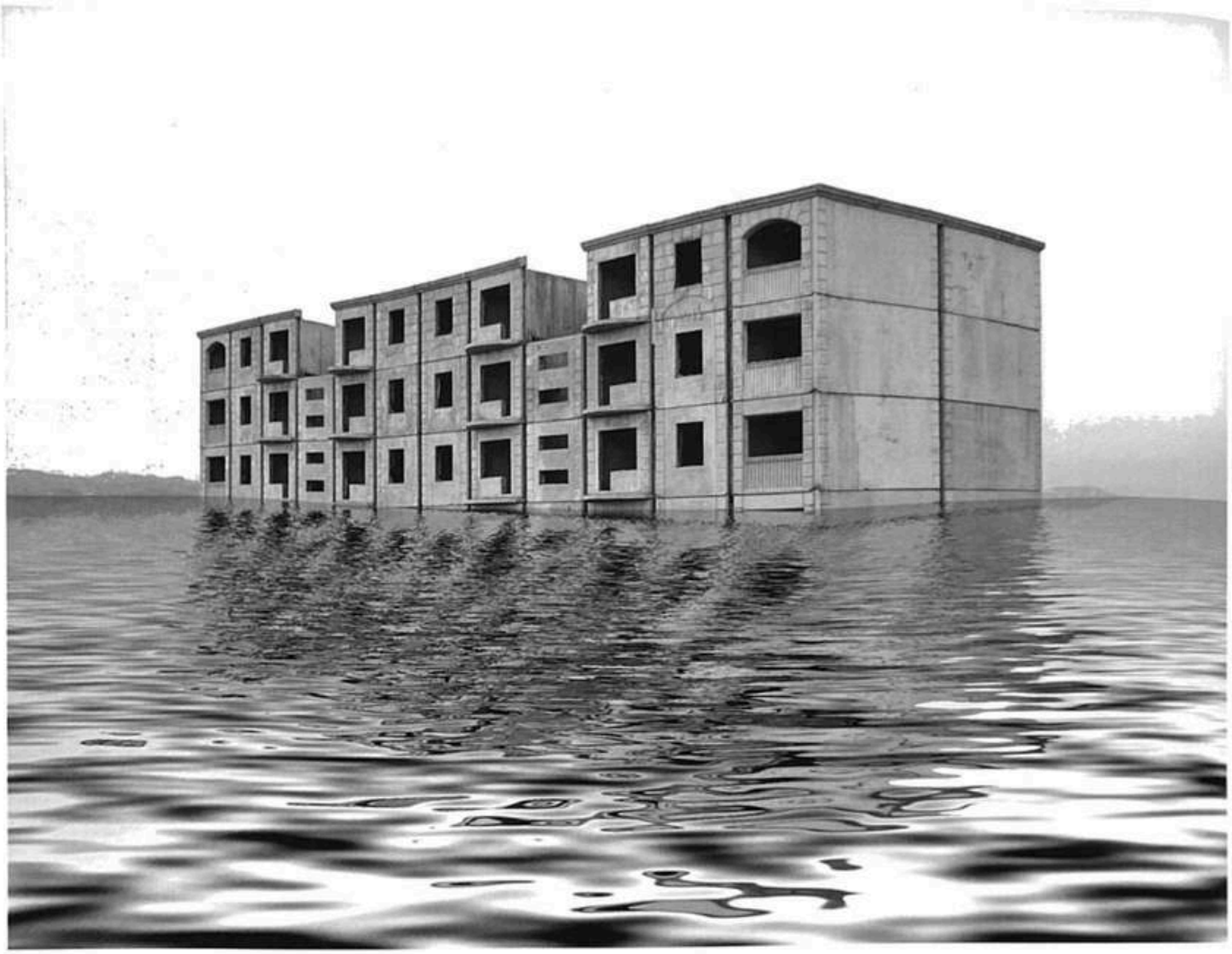
28/11/24 **Art Press (Web)** I Emmanuel Daydé

29/11/24 **A Rebours** I Entretien de Susanna Harutyunyan par Guillaume Narguet

PRESSE ÉCRITE

art press

Edition : 21/10/2024



L'ARMÉNIE, DANS ET HORS LES MURS
ARMENIA, INSIDE AND OUTSIDE THE WALLS

Thibaut de Ruyter

Du 20 au 30 novembre 2024, la 8e édition du festival Un week-end à l'Est offre à Paris un aperçu de la scène artistique arménienne dont la diaspora est l'arbre qui cache la forêt. Voyage à Erevan, avec Thibaut de Ruyter, à la rencontre d'une scène encore méconnue.

■ Une constante, dans les pays issus de l'ex-Union soviétique, est leur rapport compliqué à leur diaspora. Au tournant des années 1990, certains artistes ont réussi à quitter leur nation d'origine pour aller s'installer « à l'Ouest » et y faire carrière tandis que d'autres décidaient de rester au pays et d'affronter les difficultés du quotidien. Cela crée deux lignes généalogiques parallèles qui, 30 années plus tard, marquent la création artistique des pays d'Asie centrale ou du Caucase. Ainsi, les artistes présentés au pavillon ouzbek lors des dernières éditions de la biennale de Venise vivent à Londres ou Paris et leur éducation et production artistiques – même si elles utilisent et questionnent des traditions et clichés locaux – sont formellement compatibles avec le goût du reste du monde.

De ces pays, l'Arménie est celui qui connaît la plus longue histoire de diaspora, car elle remonte à 1915 et au génocide qui déchira la région. Nombre d'Arméniens émigrèrent et, du coup, lorsqu'on parle de création arménienne, on évoque d'abord Atom Egoyan (cinéaste canadien), Charles Aznavour (chanteur français) ou Melik Ohanian (artiste français). L'avant-dernier

De gauche à droite *from left:*
Vahram Aghasian. Ghost City. 2005-07.
Photographie manipulée *manipulated.*
Karen Khachaturov. De la série *from series* Space connection. 2016-2022

pavillon arménien à Venise, avec l'artiste Andrius Arutiunian, Arménien originaire de Lituanie, était une superbe réussite (1) et reflétait l'héritage de George Gurdjieff, son étrange philosophie, sa mystique orientale et sa musique avant-gardiste. Durant la biennale de Lyon, l'artiste expose à la fondation Bullukian (jusqu'au 4 janvier 2025). Mais il faut admettre que tous ces noms connus internationalement cachent la complexe réalité du paysage artistique local. Ceux qui sont restés au pays souffrent de l'isolement, de l'instabilité politique et du manque de moyens. Aujourd'hui plus que jamais. De tous les conflits qui rebattent les cartes de la géopolitique mondiale depuis quelques années, l'attaque de l'Azerbaïdjan dans le Haut-Karabagh en 2023 n'aura duré que quelques jours – et le monde a bien vite oublié cette triste histoire pour s'intéresser à d'autres guerres. Mais, suite à l'arrivée de plus de 100 000 réfugiés sur le territoire arménien, la capitale Erevan est aujourd'hui plus peuplée que jamais et dans l'attente angoissée de l'avenir. L'Azerbaïdjan arrêtera-t-il là ses conquêtes ? Est-ce que la communauté internationale, cette fois, réagira à la hauteur du drame ? Autant de questions qui obsèdent les 3 millions d'habitants de ce bien petit pays.

VALEUREUX ACTIVISTES

L'État arménien et la Ville d'Erevan ne font quasiment rien pour l'art contemporain. Le Hay Art Centre, un étrange bâtiment fait de plusieurs cylindres en plein centre-ville, est dans un tel état de délabrement que le simple fait d'utiliser l'électricité pourrait y déclencher un incendie. Et ce n'est pas le Cafesjian Centre for the Arts qui peut pallier l'absence d'une institution dédiée à l'art contemporain. On y verra tout de même les gigantesques peintures sur l'histoire de l'Arménie réalisées par Grigor Khanjyan dans les années 1990 – et admirera son architecture unique, entre Frank Lloyd Wright et Ricardo Bofill. Enfin, le manque de galeries commerciales sérieuses complique la donne. Le paysage artistique de la ville est donc fait de petits lieux, tenus par de valeureux activistes pour qui la réussite et le succès résident dans l'aide apportée aux autres artistes et à la communauté locale.

La bibliothèque Mirzoyan, fondée par le photographe Karen Mirzoyan en 2014, en est un parfait exemple. Située dans un immeuble ancien du centre-ville, l'artiste a décidé de mettre à disposition du public sa propre collection de livres, et d'en faire un espace de rencontres, de discussions et d'expositions – avec un beau bar en prime. Sa dernière série de photographies consiste en des Polaroids peints à la main, sur lesquels il efface tout sauf les amas de bagages apportés par les réfugiés du Karabagh sur le toit de leur voiture.

Non loin de là, le musée dédié au cinéaste Serguei Paradjanov, connu pour son film *Sayat Nova. La couleur de la grenade* (1968), est une curiosité à ne pas manquer. Visiter sa maison est l'occasion de voir les objets qu'il assemblait pour fabriquer des collages dans des boîtes et des cadres. Poupées, napperons en dentelle, fleurs artificielles s'unissent dans une esthétique *queer* au parfum des années 1970, mais particulièrement actuelle.

De son côté, l'Institute for Contemporary Arts pallie le déficit d'éducation de la trop traditionnelle académie des beaux-arts de la ville. Installés dans une maison d'allure postmoderne, les cours, conférences, résidences et workshops s'enchaînent afin d'aider les jeunes artistes à mieux comprendre les véritables enjeux de la création contemporaine. Fondé en 2006 par Ruben Arevshatyan et Nazaret Karoyan, c'est un lieu d'échanges et de discussions qui accorde une grande place à la théorie. Leur petit espace d'exposition permet aux jeunes artistes de montrer leur production mais, aussi, de revenir sur des figures historiques de l'Arménie, tel Hamlet Hovsepian. Décédé en 2022, on peut le définir comme un « artiste d'artiste », un créateur n'ayant jamais suivi les modes ou le travail des autres et qui, dans un isolement certain, réalisa des œuvres uniques entre poésie et cosmogonie hautement personnelle.

VISITES-PERFORMANCES

Obsédé par Erevan, l'artiste Vahram Aghasian arpente la ville et propose des visites-performances. À la manière des dérives situationnistes, elles permettent de comprendre l'histoire d'Erevan, son héritage architectural (les bâtiments brutalistes laissés par l'Union soviétique) et la corruption immobilière qui règne désormais dans la capitale. Une façon de découvrir l'envers de la ville, mais aussi le quotidien de ses habitants qui n'hésitent pas à s'approprier les espaces publics.

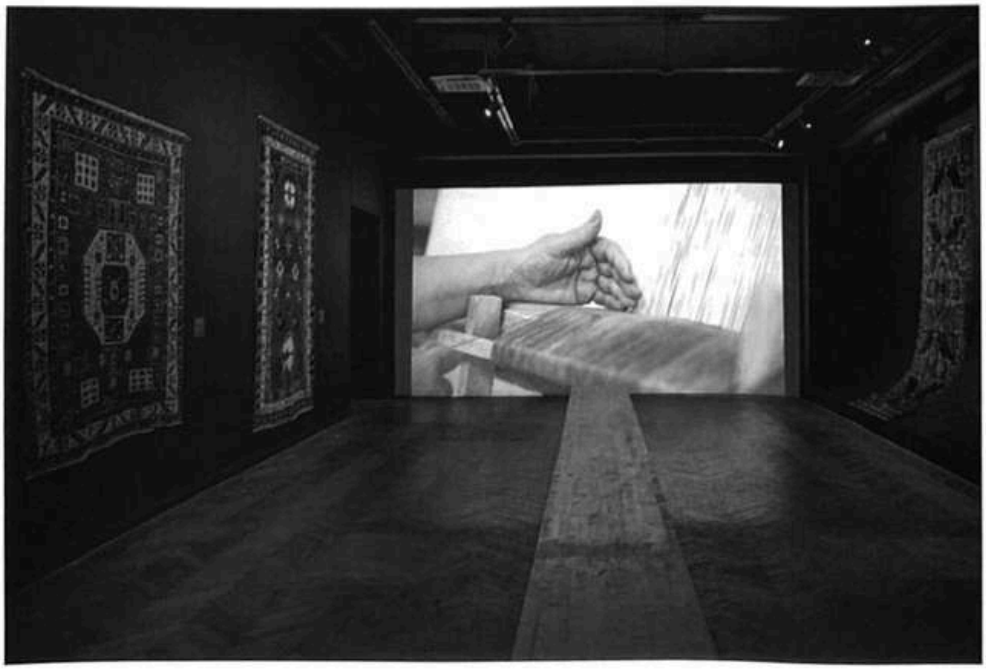
Seuls quelques courageux et courageuses activistes décident de « rentrer au pays » et d'y changer les choses. C'est le cas de la Française Nairi Khatchadourian qui, avec son collectif Aha, conçoit désormais des expositions au musée d'histoire ou au beau musée dédié au compositeur Komitas. Elle y livre des projets qui associent histoire, traditions populaires et art contemporain dans des scénographies impeccables. Elle vient en plus d'ouvrir une petite galerie dans un appartement du centre-ville, premier pas vers une représentation commerciale d'artistes de diverses générations.

De haut en bas *from top:* **Nazik Armenakyan. Red Black White n°7.** 2019. **Voices from our Collective Past.** Vue de l'exposition *exhibition view*, commissariat *curated by* AHA collective, History Museum of Armenia. (Ph. Piruza Khalapyan)

Il faudrait enfin parler du musée des sœurs Aslamazyan à Gyumri, deuxième ville d'Arménie, et nommer des dizaines d'autres artistes, mais la place manque. En novembre, l'association Un week-end à l'Est organise une série d'expositions dédiées à l'Arménie. Alain Berland et Varduhi Kirakosyan se chargent des arts visuels pour ce festival pluridisciplinaire. Ils montrent pas moins de 23 artistes dans sept lieux parisiens. On y retrouve certains des noms évoqués plus haut, par exemple Vahram Aghasian, accompagnés d'Arméniens vivant à Paris, telles Araks Sahakyan qui dessine au feutre des motifs graphiques qui rappellent les tapis traditionnels du Caucase, ou Gohar Martirosyan, artiste multimédia et ancienne étudiante du Fresnoy. Hamlet Hovsepian sera lui aussi présent, avec des œuvres vidéo à la galerie du Crous. Un avant-goût d'Arménie – qui donnera peut-être l'envie à certains d'aller plus loin que les créations de sa diaspora et d'aller visiter ce pays et ses artistes. ■

1 Voir *artpress* n°499, mai 2022.

Thibaut de Ruyter est commissaire d'expositions. Spécialiste de l'Europe de l'Est, du Caucase et de l'Asie Centrale, sa prochaine exposition aura lieu à Samarcande début 2025.

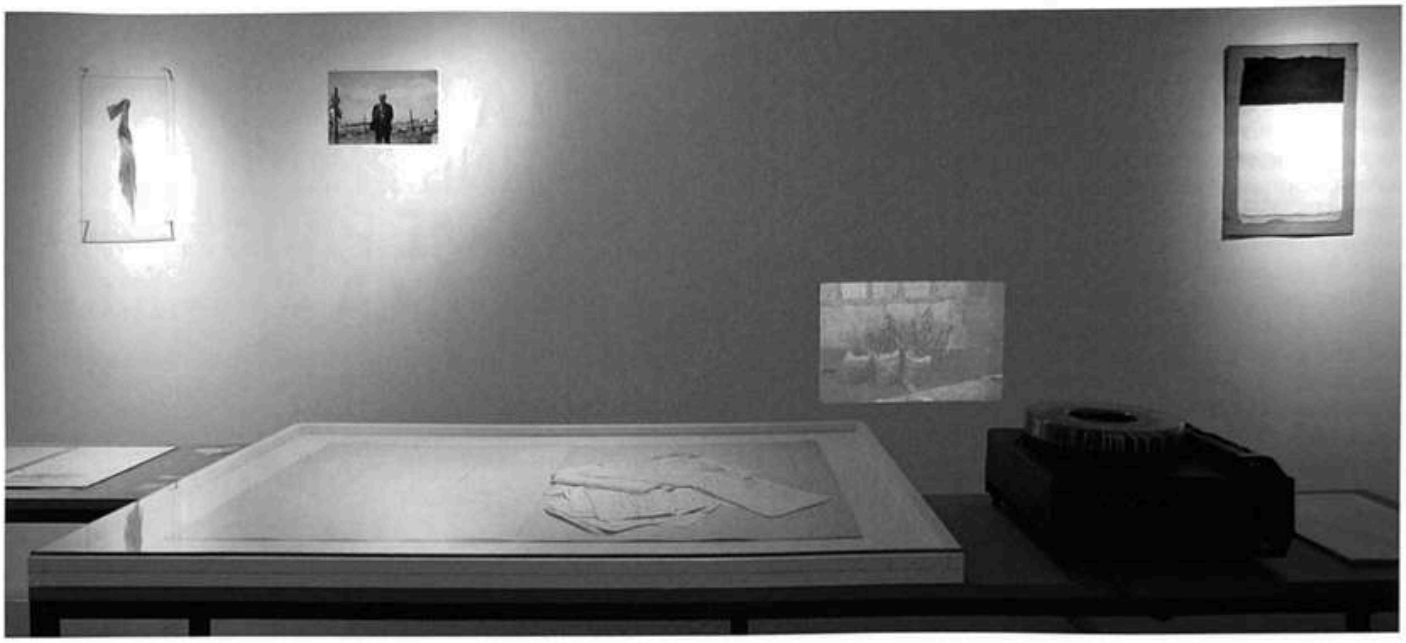


From November 20th to 30th, 2024, the 8th edition of the festival Un week-end à l'Est, in Paris, offers a glimpse of the Armenian artistic scene, where the diaspora is the tree that hides the forest. Thibaut de Ruyter takes us on a journey to Yerevan to meet this little-known scene.

One constant in the countries of the former Soviet Union is their complicated relationship with their diaspora. At the turn of the 1990s, some artists succeeded in leaving their homeland to establish themselves "in the West" and make a career there, while others decided to stay at home and face the difficulties of everyday life. This created two parallel genealogical lines which, 30 years later, are still shaping artistic creation in the countries of Central Asia and the Caucasus. For example, the artists featured in the Uzbek pavilion at recent editions of the Venice Biennale live in London or Paris, and their artistic education and production—even if they use and question local traditions and clichés—are formally compatible with the taste of the rest of the world.

Of these countries, Armenia has the longest history of diaspora, dating back to 1915 and the genocide that tore the region apart. Many Armenians emigrated and, as a result, when we talk about Armenian creation, we first think of Atom Egoyan (Canadian filmmaker), Charles Aznavour (French singer) or Melik Ohanian (French artist). The penultimate Armenian pavilion in Venice, featuring the artist Andrius Arutiunian, an Armenian originally from Lithuania, was a superb success (1) and reflected the legacy of George Gurdjieff, his strange philosophy, his oriental mysticism and his avant-garde music. During the Lyon Biennale, the artist is exhibiting at the Fondation Bullukian (until January 4th, 2025). But it has to be said that all these internationally renowned names conceal the complex reality of the local artistic landscape.

Those who have remained in the country suffer from isolation, political instability and a lack of resources. Today more than ever. Of all the conflicts that have reshuffled the cards of world geopolitics in recent years, Azerbaijan's attack on Nagorno-Karabakh in 2023 lasted just a few days—and the world quickly forgot this sad story to turn its attention to other wars. But with the arrival of more than 100,000 refugees on Armenian soil, the capital Yerevan is now more densely populated than ever and anxiously awaiting the future. Will Azerbaijan stop its conquests there? Will the international community this time react in a way that is commensurate with the tragedy? These are the questions haunting the 3 million inhabitants of this tiny country.



Hamlet Hovsepian. The Essence of Insignificant. Vue de l'exposition *view*, commissariat *curated by* Ruben Arevshatyan, Institute for Contemporary Art, Yerevan. (Ph. ICA)

VALIANT ACTIVISTS

The Armenian state and the city of Yerevan do virtually nothing for contemporary art. The Hay Art Centre, a strange building made up of several cylinders in the centre of the city, is in such a state of disrepair that the mere use of electricity could start a fire. And it's not the Cafesjian Centre for the Arts that can make up for the absence of an institution dedicated to contemporary art. However, you can still see the gigantic paintings on the history of Armenia created by Grigor Khanjyan in the 1990s—and admire its unique architecture, a cross between Frank Lloyd Wright and Ricardo Bofill. Finally, the lack of serious commercial galleries complicates matters. As a result, the city's artistic landscape is made up of small venues run by valiant activists for whom success lies in helping other artists and the local community.

The Mirzoyan Library, founded by photographer Karen Mirzoyan in 2014, is a perfect example. Located in an old building in the city centre, the artist decided to make her own collection of books available to the public, and turn it into a space for meetings, discussions and exhibitions—with a nice bar to boot. His latest series of photographs consists of hand-painted Polaroids, on which he erases everything except the piles of luggage brought by Karabagh refugees on the roof of their cars.

Not far away is the museum dedicated to the filmmaker Sergei Paradjanov, famous for his film *Sayat Nova. The Color of the Pomegranate* (1968), is a must-see. A visit to his house is an opportunity to see the objects he assembled to make collages in boxes and frames. Dolls, lace doilies and artificial flowers come together in a queer aesthetic with a 1970s scent, but is particularly relevant today.

For its part, the Institute for Contemporary Arts makes up for the educational deficit of the city's all-too-traditional Academy of Fine Arts. Housed in a post-modern-style house, it offers a series of courses, lectures, residencies and workshops designed to help young artists better understand the real issues involved in contemporary art. Founded in 2006 by Ruben Arevshatyan and Nazaret Karoyan, it is a place for exchange and discussion, with a strong emphasis on theory. Their small exhibition space allows young artists to showcase their work, as well as revisiting historic Armenian figures such as Hamlet Hovsepian. Hamlet Hovsepian, who died in 2022, can be described as an "artist's artist," a creator who never followed fashions or the work of others, and who, in total isolation, produced unique works that were a highly personal blend of poetry and cosmogony.

VISITS AND PERFORMANCES

Obsessed with Yerevan, artist Vahram Aghasian has been wandering the city, offering performance tours. In the manner of the Situationists, these tours provide an insight into the history of Yerevan, its architectural heritage (the brutalist buildings left by the Soviet Union) and the real estate corruption that now reigns in the capital. It's a way of discovering the other side of the city, but also the daily lives of its inhabitants, who don't hesitate to take over public spaces.

Only a few courageous activists decide to "go home" and change things. Such is the case of the French artist Nairi Khatchadourian who, with her collective called Aha, is now designing exhibitions at the History Museum or the beautiful museum dedicated to the composer Komitas. Her projects combine history, popular traditions and contemporary art in impeccable scenography. She has also just opened a small gallery in a flat in the city centre, the first step towards commercial representation of artists from different generations.

Finally, we should mention the museum of the Aslamazyan sisters in Gyumri, Armenia's second largest city, and name dozens of other artists, but there isn't enough space. In November, the association Un week-end à l'Est is organising a series of exhibitions dedicated to Armenia. Alain Berland and Varduhi Kirakosyan are in charge of the visual arts for this multidisciplinary festival. They are showing no fewer than 23 artists in 7 Paris venues. They include some of the names mentioned above, such as Vahram Aghasian, accompanied by Armenians living in Paris, such as Araks Sahakyan, who uses felt-tip pens to draw graphic motifs reminiscent of traditional Caucasian carpets, and Gohar Martirosyan, a multimedia artist and former student at Le Fresnoy. Hamlet Hovsepian will also be present, with video works in the Crous gallery. It's a foretaste of Armenia—and one that might inspire some to go beyond the creations of its diaspora and visit the country and its artists. ■

1 See *artpress* n°499, May 2022.

Thibaut de Ruyter is a curator. A specialist in Eastern Europe, the Caucasus and Central Asia, his next exhibition will take place in Samarkand in early 2025.

TRANSFUGE

Edition : 22/10/2024
Journaliste : Damien Aubel

« Erevan est avant tout une personne »

Cette année, le festival Un Week-end à l'Est fera souffler un vent d'Arménie sur Paris. La programmation est aussi riche que stimulante et, en guise de prélude, nous avons discuté avec un des invités, l'écrivain Hovik Afyan ainsi qu'avec le co-commissaire de la partie artistique, Alain Berland.

PROPOS RECUEILLIS PAR DAMIEN AUBEL

© AGHVAN ASOYAN

Hovik Afyan, dont le premier roman, *Rouge*, sort en France en ce mois d'octobre, est écrivain et éditeur. Et nous donne son regard d'écrivain sur la littérature arménienne.

L' histoire arménienne est tumultueuse et douloureuse. On peut supposer que c'est un des matériaux de prédilection des écrivains…

HOVIK AFYAN Une tragédie comme le génocide continue de maintenir ouverte la blessure nationale, et les écrivains arméniens ou d'autres artistes continuent d'y toucher avec grande précaution. Quant à la guerre du Haut-Karabakh, qui a eu lieu tout récemment – avec une issue incompréhensible, une issue inacceptable – cette guerre est en fait notre quotidien. Et peu importe que vous soyez écrivain ou chauffeur de taxi.

L'exil est un terme bien connu des Arméniens. Comment les écrivains s'en emparent-ils ?

Je pense que ce thème prendra bientôt de nouvelles nuances dans la littérature arménienne, compte tenu des déplacés forcés du Haut-Karabakh, mais l'exil de l'époque soviétique est maintenant moins d'actualité. Aujourd'hui, la littérature parle davantage d'auto-exil. Quand une personne, dans de nombreux cas l'écrivain lui-même, s'enferme dans un endroit étranger, et commence à raconter à partir de cet endroit.

Qu'en est-il du contexte politique actuel ? Avez-vous le sentiment qu'il est déterminant pour ce que vous écrivez ?

La situation politique est très comparable aux tragédies nationales. Les deux donnent une abondante matière à écrire. Je suppose que ce n'est pas seulement en Arménie. Mais la politique, vous savez, pour moi, n'est pas tant un sujet de littérature, ni quelque chose à prendre avec gravité, encore moins un sujet d'intérêt ou de tentation. Mais plutôt quelque chose à suivre avec légèreté, comme on regarde une série télévisée plate, simplement parce qu'on n'a rien d'autre à faire. Je comprends qu'il y a eu des époques où la politique a déterminé ce qui devait être écrit et la façon dont il fallait écrire, mais maintenant… j'écris ce que je veux et comme je le veux. Les autres ? Peut-être que les autres sont simplement des politiciens.

Ce n'est pas tant un pays qu'une ville, Erevan, que le festival met à l'honneur. Une ville que vous qualifieriez de « littéraire » ? Comment, en tant qu'écrivain, vous la représentez-vous ?

C'est merveilleux que le héros principal du festival français cette année soit ma ville natale, Erevan… Pour moi la ville n'a pas l'apparence d'un jardin, ni d'une montagne, ni d'un livre, pas davantage d'une toile ou d'une sculpture. Erevan est avant tout une personne à mes yeux. Et l'homme, bien sûr, est une créature de culture, il ne se contente pas de manger, de boire, de dormir, ou même d'aimer… L'homme a besoin de culture, et si Dieu ne la donne pas, il la créera (dans certains cas, mieux). Erevan a déjà deux festivals internationaux - celui du Livre, qui s'appelle justement le Festival du Livre d'Erevan, et celui du cinéma - l'Abricot d'Or. Les deux sont déjà internationaux. Pouvons-nous maintenant dire qu'Erevan est une ville culturelle ? Je propose de poser cette question au premier habitant d'Erevan que vous rencontrerez, à l'occasion. Je suis sûr que vous verrez de la culture rien que dans son regard.

Traduction Lusiné Abgarian

Alain Berland, critique d'art et commissaire d'exposition, membre de l'AICA (Association Internationale des Critiques d'Art) programmateur culturel aux Beaux-Arts de Paris jusqu'en janvier 2024, est co-commissaire des expositions du festival. Il nous en donne un avant-goût.

Il y aura, en particulier, une exposition collective dont le titre signale le propos et l'ambition : *Et les frontières deviennent des ponts*. Pourquoi ce choix ?

Alain Berland L'imaginaire des artistes arméniens, qu'ils soient en exil ou à Erevan et dans les environs, est très marqué par une question : comment sortir de l'identité arménienne ? Comment sortir des récits mythico-héroïques qui représentent le pays comme un espace atemporel et sacré, avec le dessin de ses frontières, avec des espèces de réminiscences bibliques du Paradis ? Comment sortir de cet imaginaire arménien, nourri par les larmes et les souffrances ? Comment se servir de cette identité et de cette souffrance pour construire des ponts permettant de sortir du pays ? Comment trouver son bonheur à la fois en Arménie et à l'extérieur ? Pour saisir toute l'importance de cette problématique, il faut bien comprendre la situation des Arméniens, qui n'ont aujourd'hui qu'environ 10% de leur territoire, et dont le mont Ararat – l'équivalent d'un mont Fuji, qui est sur tous leurs paquets de cigarettes – ne leur appartient plus. Et cela, cette souffrance du territoire rongé, marque beaucoup l'identité arménienne.

Cette question se pose au présent, puisque c'est la création actuelle qui fournit la matière de l'exposition…

Nous allons montrer des artistes qui sont tous vivants, qui ont tous des pratiques contemporaines. A l'exception de Hamlet Hovsepian, dont les expérimentations dans le domaine de la vidéo, ou plus exactement avec du 16 mm, dans les années 70, étaient très proches de Fluxus. Sa conception de l'œuvre d'art était très radicale : je tourne autour d'un rocher pendant plusieurs minutes, je me coiffe pendant plusieurs minutes… A partir de cet artiste, décédé en 2022, nous montrons toute une nouvelle scène, en brassant les générations.

L'identité est indissociable de l'Histoire, et de façon très sensible en Arménie – je pense évidemment au génocide, à la période soviétique, au Haut-Karabakh…

Le thème principal, ce sont les tensions culturelles et géopolitiques : une crainte constante de se retrouver assailli, d'être la proie d'un potentiel ennemi. Mais il y a toute une jeunesse qui perçoit cette thématique et l'idée de frontière dans un sens plus large. Ainsi Meri Karapetyan, qui est née en 1998, travaille sur cette idée, mais d'une façon qui peut être très métaphorique, avec par exemple une installation employant des tables étroites et du goudron, ce qui forme comme une route, sans qu'on sache très bien de quoi il s'agit. Une sorte de long chemin qui épouse le lieu… Ou bien citons aussi Achot Achot, né en 1961, qui est un grand mystique, et qui utilise une sorte de tampon d'empreinte, de telle sorte que sa toile devient une toile abstraite. Et ce même tampon produit un territoire, une sorte de cosmogonie. C'est toujours une question de territoire, plus ou moins évidente, et on verra ainsi à l'entrée de la galerie d'art du Crous cette vidéo dont je vous parlais de Hamlet Hovsepian tournant autour d'un énorme rocher.

© ALAIN BERLAND

FESTIVAL
UN WEEK-END
A L'EST,
du 20 au 30 novembre
weekendalest.com

BeauxArts

Edition : 24/10/2024

PARIS
DU 20 AU 30 NOVEMBRE

Trésors d'Arménie

Cap sur Erevan ! Après Varsovie, Kiev, Budapest, Sofia, Belgrade, Odessa et Tbilissi l'an passé, Un week-end à l'Est met à l'honneur, comme chaque automne, la scène culturelle d'un pays d'Europe de l'Est. Trente événements en onze jours sont organisés, au fil du Quartier latin, mais aussi à la Maison de la poésie ou à la Gaîté Lyrique, pour célébrer les danses, musiques et œuvres cinématographiques (la poésie de Serguei Paradjanov en tête) venues d'Arménie. Sans oublier les arts plastiques : une vingtaine d'artistes se déploient de la galerie d'art du Crous au 22Visconti, parmi lesquels la photographe Nazik Armenakyan ou la toute jeune Sona Khachikyan, aujourd'hui aux Beaux-Arts de Paris. Un hommage nécessaire et plein d'émotions à un pays frappé par tant de tragédies. **EL**

«Un week-end à l'Est
Le festival des cultures de l'Est
8e édition – Erevan à Paris»
weekendalest.com

Nazyk Armenakyan, série *Red Black White*, 2022

France Arménie LE LIEN PRÉCIEUX ENTRE TOUS LES ARMÉNIENS

Edition : 25/10/2024
Journaliste : Dikran Zékian

CULTURE / ՄՇԱԿՈՅԹ

Pleins feux sur Erévan «Un Week-end à l'Est

Consacrée à Erévan, la huitième édition du Festival des cultures Est-Ouest se tiendra du 20 au 30 novembre prochain à Paris. Une occasion rare et qualitative de découvrir le foisonnement de la scène culturelle et artistique arménienne contemporaine dans ses différentes composantes.

■ PAR DIKRAN ZÉKIAN

Né en 2016 de l'esprit fécond de Brigitte Bouchard et Véra Michalski (cf. entretiens page suivante), le festival «Un Week-end à l'Est» vise à mieux faire connaître la civilisation de l'Europe centrale et orientale à travers la vie culturelle des capitales de ces pays. C'est ainsi qu'après Varsovie, Kiev, Budapest, Belgrade, Sofia, Odessa et Tbilissi, l'édition 2024 a mis le cap sur Erévan. Elle bénéficie d'un double parrainage «Est-Ouest» prestigieux avec la danseuse et chorégraphe Rima Papoyan et le musicien André Manoukian.

On ne peut qu'être frappé par la prescience des conceptrices du festival pour avoir anticipé il y a huit ans que c'est

La marraine du Festival cette année est la danseuse et chorégraphe Rima Papoyan

Et le musicien André Manoukian

à l'est de l'Europe que se jouerait l'avenir du continent, alors même que ces pays, en dépit de leur relative proximité, sont finalement peu familiers au citoyen d'Europe occidentale. Par le prisme de l'art et de la culture, «Un Week-end à l'Est» permet justement de mieux appréhender les enjeux et problématiques qui les concernent. Car l'un des intérêts majeurs de cet événement d'une ampleur rare tient au choix des villes mises en lumière qui, ne devant rien au hasard, font chambre d'écho à l'actualité souvent tragique, qui les bouscule. C'est ainsi que l'édition 2022 a été consacrée à Odessa, en soutien à l'Ukraine agressée, ou que les convulsions géorgiennes ont fait naître une édition consacrée à Tbilissi l'an dernier. C'est enfin le drame de l'exode des Artsakhsiotes de septembre 2023 qui a convaincu les organisateurs de consacrer la présente édition à l'Arménie à travers le foisonnement culturel de sa capitale.

L'Arménie, un trait d'union entre l'Est et l'Ouest

En donnant à voir au fil des ans le bouillonnement des sociétés d'Europe de l'Est et orientale, le festival «Un Week-end à l'Est» met en exergue les aspirations des peuples à vivre libres, à embrasser pleinement leur époque, et, en contrepoint, fait apparaître les résistances qui traversent le débat public,

au festival »

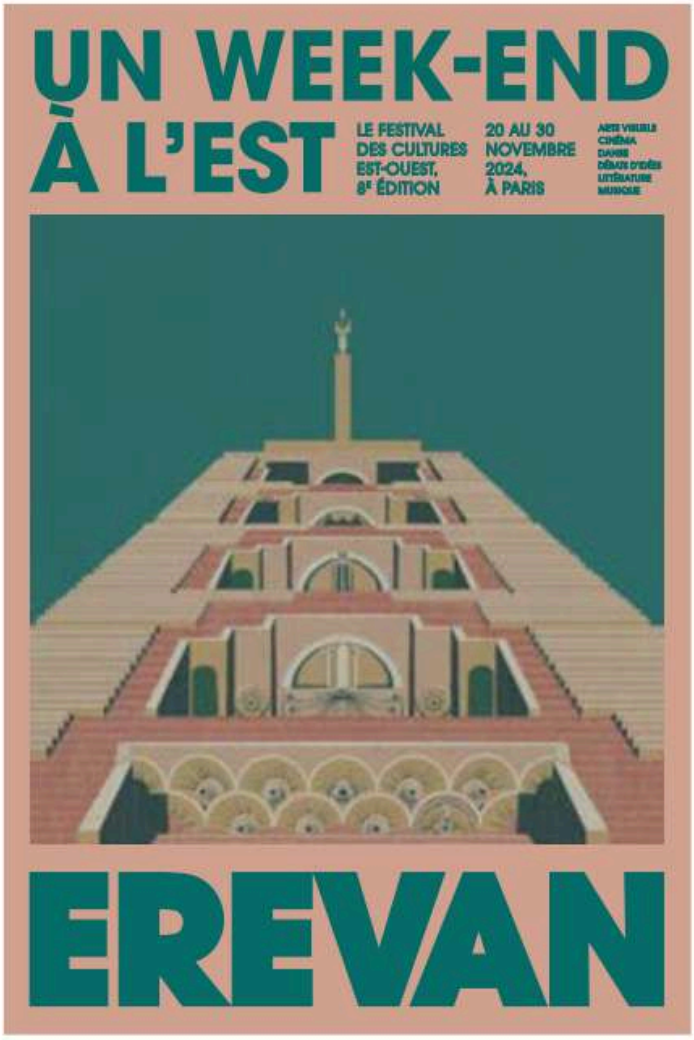
quand des siècles de traditions gardiennes d'identités fortes se trouvent mis en porte-à-faux par des évolutions sociétales aussi soudaines que radicales. Autant de lignes de crêtes, de frictions, de contradictions ou paradoxes qui font le sel des artistes et génèrent des propositions artistiques dignes du plus grand intérêt. L'Arménie n'échappe pas à cette tendance ; elle en serait même l'archétype. C'est en effet peu dire qu'en l'espace de trente ans, de l'indépendance acquise dans la douleur aux années sombres qui suivirent, sur fond de première guerre d'Artsakh jusqu'aux funestes événements de 2020 et 2023, le pays n'a pas été épargné. Pourtant, nonobstant des épreuves qui auraient mis plus d'un peuple à terre, jamais le cœur battant de l'esprit – du génie – arménien, n'avait suscité une si vive effervescence. Il en résulte l'émergence et le rayonnement d'une scène culturelle innovante, audacieuse et plurielle.

C'est cette dernière que présentera le festival. Fièrement ancrée dans la tradition, elle puise son inspiration dans les infinies richesses nées du carrefour civilisationnel qu'est l'Arménie depuis la nuit des temps. Elle imprime une identité propre qui jette des ponts entre passé et présent, Est et Ouest.

Plus de 100 artistes dans une trentaine de lieux !

Étalés sur une dizaine de jours, du 20 au 30 novembre prochain, ce ne seront pas moins de 40 événements qui se dérouleront, disséminés majoritairement dans Paris, même s'il faut saluer une rencontre avec le romancier Hovik Afyan à la librairie Lucioles de Vienne. Le festival s'ouvrira par un concert avec Arpi Alto, Artyom Manukyan, Mosin Kawa et André Manoukian le 20 novembre à 19h30 au théâtre de l'Alliance française. Un très attendu concert de clôture rassemblera à l'Odéon – Théâtre de l'Europe un concert de Tigran Hamasyan, avec une introduction d'André Manoukian.

La programmation comprend sept thématiques, sous l'égide de commissaires dont il faut souligner le travail minutieux et colossal pour arrêter une sélection d'artistes et personnalités dans chacune des disciplines : littérature et débat d'idées, théâtre, musique, cinéma, arts visuels, architecture et danse. Le festival offre ainsi un panorama des plus larges et sans doute inédit sous cette forme. On ne se risquera pas à recommander tel ou tel événement tant l'intérêt de la manifestation réside précisément dans l'attrait de la découverte d'artistes qui pour un grand nombre verront leurs travaux présentés pour la première fois hors d'Arménie. La curiosité est donc de mise, même si certains noms sont bien connus de nos lecteurs : André Manoukian bien sûr, mais encore Sergey et Lucine Khachatryan, Élise Boghossian, Sophie Fontanel, Claire Mouradian, Vahram Muratyan, Artavazd Pelechian,



Rebecca Topakian, Pinar Selek, Hovnatan Avédikian, Artyom Manukyan ou encore Garush Melkonyan. On citera également le trio composé de Camille Thomas, Robert Guédiguian et André Manoukian qui rendra hommage à Charles Aznavour en évoquant les liens qui les unissaient à l'auteur de «La Bohème». La participation d'Ariane Chemin, journaliste au quotidien *Le Monde*, dont l'intérêt pour les questions relatives au Génocide et à la mémoire collective est bien connu, et qui a par ailleurs travaillé sur Missak et Mélinée Manouchian, sera également un temps fort.

Selon les thématiques, les événements prendront différentes formes : rencontres et débats, expositions, concerts, projections, etc. Cerise sur le gâteau, les lieux, en grande partie situés à Saint-Germain-des prés, comptent parmi les plus prestigieux ou intéressants de la capitale : théâtre de l'Odéon, Maison de la poésie, les Beaux-Arts, la Gaîté Lyrique, l'INALCO, l'église de Saint-Germain-des-prés, la librairie polonaise, etc. Un point enfin retient l'attention, la mixité annonce la couleur, le nombre d'artistes femmes représentant plus de la moitié des invités. Il témoigne de l'évolution de la société arménienne et du rôle croissant qu'elles y jouent.

Gageons que ce festival constituera par la qualité de ses programmations comme par leur variété le véritable point fort de «L'Année de l'Arménie» en France. Aussi, il serait regrettable de passer à côté d'un événement dont l'ampleur signe à la fois l'ambition mais aussi la qualité intrinsèque de la vie culturelle et artistique arménienne. ■

Infos : www.weekendalest.com // instagram unweekendalest

Véra Michalski : éditrice de libertés

Éditrice, présidente de la Fondation Jan-Michalski pour l'écriture et la littérature, Véra Michalski-Hoffmann est une femme engagée à l'humanisme chevillé au corps. Elle voue sa vie à créer des passerelles entre les cultures et les peuples d'Europe de l'Est et de l'Ouest. Rencontre avec la co-fondatrice du festival « Un Week-end à l'Est ».

■ **PROPOS RECUEILLIS PAR DIKRAN ZÉKIAN**

Véra Michalski

France Arménie : Pouvez-vous présenter vos principales activités à nos lecteurs ?

Véra Michalski : Je suis d'abord et avant tout éditrice ! Avec mon mari, nous avons fondé les éditions Noir sur Blanc en 1987. La maison est consacrée aux traductions françaises d'auteurs de pays de « l'Est ». Si nous n'avons pas encore publié d'auteurs arméniens, nous sommes fiers d'avoir fait connaître des écrivains de Pologne, de Russie, voire de Géorgie. Avec les années, la structure s'est agrandie pour devenir le groupe Libella qui rassemble plusieurs maisons (Buchet-Chastel, Phébus, Delpire and co, etc.).

Comment est née l'idée de vous spécialiser sur les pays de l'Est ?

À l'origine, il y a bien sûr un attachement personnel, familial à cette zone de l'Europe. J'ai moi-même des origines russes d'ascendance ukrainienne et mon mari était polonais. Dès le départ, nous nous sommes concentrés sur la littérature polonaise et russe, qu'il s'agisse de leurs auteurs contemporains ou de leurs grands classiques. Comme le XXe siècle avait été particulièrement terrible avec ces pays, il était entendu que nous éditerions également des essais, documents, de l'histoire et des témoignages.

En 2002, vous créez la Fondation Jan-Michalski : quels buts poursuit-elle ?

Le constat initial était que peu d'écrivains peuvent vivre de leur plume. La Fondation offre donc des résidences d'auteurs pour les aider à créer. Le deuxième objectif revendiqué est de freiner l'érosion de la lecture, quels que soient les supports et les genres littéraires. Tout à la Fondation, auditorium, espace d'expositions, bibliothèque, renvoie vers le livre et l'envie de lecture.

Trente-cinq ans après la chute du mur de Berlin, comment expliquer la persistance des divergences et incompréhensions entre l'Est et l'Ouest ?

Si un grand pas a été réalisé avec l'intégration des pays d'Europe centrale et orientale dans l'Union européenne, le retour du nationalisme et le rejet de l'étranger sont très alarmants. Pour ma part, je reste convaincue que face à l'ignorance, la lecture d'un grand roman fait plus pour la compréhension entre les populations que d'insondables réunions politiques.

Lutter contre les préjugés a été à l'origine des éditons Noir sur Blanc en 1987. Au début, nous avons publié beaucoup de témoignages et de récits car en France personne n'avait la moindre idée de ce qui s'était passé dans ces régions. Prenons l'exemple du Génocide arménien ou de territoires de l'Est européen qui ont changé à multiples reprises de pays de rattachement. Ma propre belle-mère a été déportée dans le nord du Kazakhstan, les gens mouraient dans les wagons à bestiaux… Nous publions ces relations moins dans un esprit passéiste qu'avec l'idée que la connaissance de l'histoire contribue à l'édification des nouvelles générations.

Alors que le monde connaît une nouvelle période de fortes tensions, la culture vous semble-t-elle pouvoir encore jouer un rôle dans la concorde entre les peuples ?

C'est mon espoir ! Je ne veux pas être dans la méthode Coué mais oui ! Qu'est-ce qui nous reste comme outils quand les gens sont de plus en plus aveuglés ? Je reste convaincue que le regard d'un auteur étranger peut contribuer à faire changer le nôtre. Je me refuse de cesser de publier des auteurs russes ! Je crains qu'un boycott culturel ne soit que de courte vue. Une fois la guerre en Ukraine terminée – il va bien falloir terminer cette guerre – la culture aura un grand rôle à jouer.

Comment est née l'idée d'un festival dédié aux cultures Est-Ouest ?

Vous l'avez compris, le sujet m'intéressait, il était au cœur de mon engagement.

L'idée m'a été suggérée par Brigitte Bouchard *[NDLR : co-directrice du Festival]* d'inviter une ville de «l'Est». Notre ambition est de présenter le spectre le plus large de la scène artistique et culturelle de pays dont l'histoire et la culture nous sont amplement mal connues.

Comment en êtes-vous venue à élargir le spectre aux pays du Caucase ?
Quand nous avons programmé Odessa à la suite de l'invasion en Ukraine, le pari était osé ! Pour le Caucase, il m'a semblé que son actualité propre et les soubresauts de ses relations avec la Russie méritaient une attention soutenue.
S'agissant de l'Arménie, je m'y étais déjà rendue à plusieurs reprises. Je suis même allée en Artsakh (en hélicoptère !). L'Arménie nous est proche par sa religion, mais aussi culturellement, même si quand je pense à Aram Khatchatourian je ne sais plus s'il est arménien ou de l'URSS (rires). On a tous dans nos relations des amis d'origine arménienne qui, comme beaucoup de personnes dont l'histoire familiale est traversée par de grands traumatismes, n'ont pas envie d'en parler.

Vous êtes-vous rendue en Arménie pour la sélection des artistes ?
Nous nous sommes rendus en Arménie où nous avons rencontré beaucoup d'artistes dans leurs ateliers et pu échanger avec des agents littéraires. L'accueil a été chaleureux et j'ai été favorablement impressionnée par la vitalité et le foisonnement artistique que j'ai rencontrés.

Comment s'est opéré le choix des parrains ?
Très vite, André Manoukian est apparu comme emblématique mais nous souhaitions également un artiste d'Arménie ! La chorégraphe Rima Papoyan, avec son énergie débordante et sa maîtrise des coopérations internationales, s'est imposée d'elle-même.

Avec le recul, la programmation du festival achevée, quel regard portez-vous sur le monde culturel arménien ?
Ce qui frappe c'est le côté très vivant, c'est quelque chose qu'on ressent fortement à Erévan. Les artistes sont dans leurs ateliers et créent : une vraie ruche !

Vous êtes une ancienne étudiante en sciences politiques : quel regard portez-vous sur la situation de l'Arménie ?
Il ne faut pas se cacher qu'on vit dans un monde volatil et explosif. On peut légitimement se montrer inquiet pour l'avenir mais peut-être que la terrible situation en Ukraine – qui reste parfaitement inconcevable pour moi trois ans après – peut donner de l'oxygène au Caucase. L'avenir le dira. ■

Brigitte Bouchard : à l'Est, l'eden artistique

France Arménie : Comment est né le festival « Un Week-end à l'Est » ?
Brigitte Bouchard : Quand je travaillais à la Librairie polonaise (1), j'ai eu l'idée d'un festival culturel autour d'une ville de l'Est. Dès le départ, nous avons inclus le cinéma en nous rapprochant de Sophie Mirouze, déléguée du festival de la Rochelle. Avec le temps, nous nous sommes professionnalisés et l'équipe s'est étoffée. Aujourd'hui, la programmation est plus large, des arts visuels au théâtre en passant par la danse ou la littérature. L'édition consacrée à Erevan en témoigne.

Comment s'est effectuée la sélection des artistes ?
Avec Vera Michalski, Alain Berland (commissaire des expositions) et Adélaïde Fabre (en charge de la programmation), nous nous sommes rendus en Arménie. Nous y avons rencontré des artistes, notamment Rima Pipoyan dans son école de danse. Le nom de notre marraine, aux côtés d'André Manoukian, m'a été suggéré par un de mes fils, passionné par l'Europe de l'Est ! Sur place, ce qu'on découvre est tout aussi passionnant que ce qu'on avait en tête. Ensuite, j'établis des liens entre les artistes, par touches, comme une toile. Si je devais ne citer qu'un artiste : Khachatur Martirosyan (2).

Quel serait selon vous le trait caractéristique des artistes arméniens ?
Leur intégrité ! Les artistes que j'ai croisés ont une forme d'indépendance d'esprit de moins en moins présente chez les artistes occidentaux. Plus éloignés des enjeux commerciaux, ils sont prêts à moins de concessions. L'enjeu véritable, je dirais vital, c'est d'abord et avant tout leur engagement dans leur art ! J'ajouterai également la persistance d'une certaine mélancolie, même pour les artistes vivant en Arménie, comme s'il leur manquait toujours un peu de leur pays.

Brigitte Bouchard, directrice artistique du festival "Un Week-end à l'Est"

Un dernier mot ?
Avec son offre riche et variée, il faut considérer le festival comme une « mise en bouche », un éventail de possibilités qui est offert à la curiosité du visiteur. La programmation doit donc donner envie d'aller plus loin et de découvrir par soi-même de nouveaux artistes. À titre personnel, plus le festival approche et plus je découvre de nouveaux artistes arméniens. On aurait pu encore élargir la liste, avec des talents rencontrés après que la programmation a été arrêtée ! ■

(1) 123 Boulevard Saint-Germain, Paris
(2) Exposition au 22, rue Visconti, Paris

L'oiseau d'amour et de paix de Tigran Hamasyan

Encensé par la critique internationale, *The Bird of a thousand voices* (L'Oiseau aux mille voix), nouvel opus de Tigran Hamasyan, est tiré du conte mythologique arménien : *Hazaran Bulbul*. À l'occasion de son concert à la Philharmonie de Paris, le musicien a donné un entretien à *France Arménie*. Rencontre avec un artiste solaire, habité par son art aux accents humanistes.

■ **PAR DIKRAN ZÉKIAN**

Chanter les louanges d'une nouvelle production signée Tigran Hamasyan n'a rien d'original tant le jazzman arménien réussit, disque après disque, à creuser toujours plus profond le sillon singulier qui l'a révélé il y a vingt ans. Pourtant, avec son dernier album, le musicien livre un projet ambitieux et très original qui fera date dans sa discographie.

Sans craindre de nous payer de mots, *The Bird of a thousand voices* est une œuvre totale. Travail transdisciplinaire à part entière, elle comprend non seulement un double disque de 24 compositions inédites nées dans l'esprit bouillonnant de

© Inna Ovsepian

Concert en plein air à Kapan en Arménie le 6 mai 2024

Tigran, mais également de somptueuses illustrations (véritables miniatures des temps modernes) de Khoren Matevosyan (qui assure le graphisme de l'ensemble du projet), d'un jeu vidéo en ligne (accessible sur www.bird1000.com) et d'un court-métrage réalisé par Ruben Van Leer, présenté à Cannes et lauréat du dernier Festival international du film d'Athènes.

Si l'œuvre a été donnée dans sa version concert à la Philharmonie de Paris le 27 septembre dernier (et le 25 novembre prochain au théâtre de l'Odéon dans le cadre du festival « Un week-end à l'Est» *(cf FA pp 54-57)*, c'est sous la forme d'un spectacle aux accents d'opéra, avec création vidéo, dramaturgie et scénographie qu'elle a été créée en juin dernier au Holland festival. Sa déclinaison en de multiples formats laisse augurer de belles surprises pour de prochains spectacles.

Un conte initiatique médiéval arménien

Tout part de la découverte par Tigran en 2019 du conte mythologique de tradition orale *Hazaran Bulbul*, dans la version couchée sur papier au début du XXe siècle sous le nom de *L'Oiseau aux mille voix* par Gayané Grigor Gaboyan. C'est une révélation : l'histoire le saisit d'emblée pour ne plus le lâcher. Dans le film de Ruben Van Leer, Tigran explique : *"L'histoire est si puissante qu'immédiatement elle m'a donné envie d'écrire de la musique".*

Le conte narre l'épopée du prince Areg qui rencontre la figure aimée en la personne de Manushak, avant de partir à la recherche d'un oiseau mythique dont le chant divin est doté du pouvoir de rendre au monde son harmonie perdue. Il n'en fallait pas davantage à Tigran pour mesurer la résonance intime de cette histoire avec les troubles de notre époque et le puissant message de paix qu'il contient (Tout écho avec un conflit en Artsakh ou sur le territoire souverain de l'Arménie ne serait peut-être pas que pure coïncidence, même si le travail a débuté dès 2019).

Musicalement parlant, Hamasyan déploie des facettes inédites, surpassant ce qu'il avait produit jusqu'alors : c'est la marque des très grands de créer encore et toujours, et de ne pas se contenter de reproduire *ad libitum* les recettes éprouvées ; c'est aussi, pour le plus grand bonheur de ses admirateurs, le signe que le musicien n'en a pas terminé avec ce qu'il a à dire. Pour ce disque, il pousse à son paroxysme, avec subtilité et pertinence, la fusion de différents styles musicaux, exercice périlleux s'il en est : point d'esbroufe mais une composition qui épouse le caractère initiatique du conte, mis en relief avec cette symbiose d'esthétiques musicales éloignées, comme les alchimistes procédaient au Grand œuvre : les inspirations folkloriques arméniennes sont plus que jamais présentes, fondues ou servant de trame à des accents de metal, de rock progressif ou de musique électronique (ambient), sans oublier le jazz. Un tour de force aux harmonies hypnotiques.

Cette effervescence pourrait n'être qu'un pur et talentueux exercice de style si elle n'était au service du propos et servie par des musiciens brillants, notamment Mark Karapetian à la basse et Nate Wood à la batterie, la voix signature des réalisations de Tigran, délicate, voire éthérée, étant celle d'Areni Agbabian ou encore celle de la chanteuse éthiopio-suédoise Sofia Jernberg. Cet ensemble aux influences chamarrées et origines diverses, par le brassage qu'il charrie en toute harmonie permet à l'œuvre d'exprimer sa sensibilité gorgée d'espérance.

Faut-il être pleinement habité par sa composition, doté d'une érudition musicale folle mais surtout d'une vision dont seuls les grands créateurs sont les dépositaires pour s'engager avec assurance sur ce chemin escarpé d'une fusion d'univers aussi antagonistes et la mettre au service de la puissance narrative du conte.

© Vahan Stepanyan

Il y a dans ce Tigran compositeur audacieux la témérité dont fait preuve le prince Areg dans sa quête initiatique. Alors que le musicien se revendique descendant des habitants de la Grande Arménie des temps anciens, on déduit naturellement de sa proximité avec le conte ou encore des mélodies traditionnelles qui ponctuent son travail, qu'elles constituent un trait ontologique de son être.

C'est que pour le natif de Gyumri, la musique est bien plus qu'un simple divertissement. Elle peut contribuer à nourrir (ou éveiller) la spiritualité de celui qui l'entend. Qu'est-ce qui a particulièrement interpelé Hamasyan dans ce conte, si ce n'est la possibilité d'y insuffler sous forme musicale poésie et spiritualité, deux dimensions qui font cruellement défaut à notre époque, dont la course vers l'abîme semble devenir une finalité ? Tigran le concède bien volontiers : il continue de chercher sa place dans un monde de plus en plus fragmenté et violent. Et dans la veine du cheminement initiatique du conte, cherche à réunir ce qui est épars : la fidélité à ses racines arméniennes et la quête d'universalité. À l'instar des épreuves endurées par le prince Areg, nul doute que le chemin est parsemé d'embûches et de doutes ; égoïstement, serait-on tenté d'écrire, du point de vue du mélomane, on ne peut que souhaiter que cette quête se poursuive le plus longtemps possible et nourrisse de nouvelles œuvres tout aussi inspirées. ■

***The Bird of a thousand voices*, chez Naïve, disponible en CD et en coffret double vinyle.**

Tigran Hamasyan : *"Dans la musique je cherche d'abord le sentiment d'éternité"*

France Arménie : Alors que vous avez joué à la Philharmonie et que vous vous produirez au théâtre de l'Odéon le 25 novembre prochain, entretenez-vous une relation particulière avec le public français ?

Tigran Hamasyan : Assurément ! Quand je joue à Paris, je remarque que les gens qui viennent m'écouter connaissent très bien mon travail et mon univers musical. Ils ont les références ! Il en résulte une énergie décuplée, une véritable osmose entre le public et la scène.

Vous allez vous produire le 25 novembre prochain au festival « Un weekend à l'Est » dont André Manoukian est le parrain.

Je me réjouis de retrouver André pour cette manifestation qui réunira un très grand nombre d'artistes arméniens. J'ai rencontré André à mes tout débuts Non seulement c'est une belle personne mais je peux dire qu'il a toujours été en soutien de mon travail. D'ailleurs, le 25 novembre, il sera avec moi sur scène pour introduire le concert.

Tigran Hamasyan et Aréni Agbabian

© Alex Avgud

Avez-vous l'occasion de rencontrer des artistes arméniens lors de vos voyages et avez-vous des projets avec certains d'entre eux ?

Je travaille régulièrement avec des artistes arméniens. À Paris, je jouais avec mon groupe, composé des frères Yessaï et Marc Karapétian mais aussi la chanteuse Aréni Agbabian. Seul le batteur, l'excellent Matt Gartska, n'est pas arménien. C'est important pour moi de jouer ma musique avec des artistes arméniens. Cela procure des sensations très agréables car ils ressentent spontanément certaines nuances ou subtilités de ma musique que d'autres peuvent ne pas percevoir d'emblée.
Je rencontre par ailleurs des musiciens arméniens de talent, je pense à Norj Kartashian qui vit en Arménie ou à Astrig Mamikonyan, une jeune violoniste incroyable, qui étudie et réside à Cologne. Elle est vraiment épatante et je nourris quelques projets avec elle. Je n'oublie pas le génial Artyum Manoukian ou encore Vardan Ovsepian à Los Angeles, pour moi l'un des meilleurs pianistes de jazz au monde !

Comment avez-vous découvert le conte* L'Oiseau au mille voix *et qu'est-ce qui vous a fasciné dans cette histoire ?

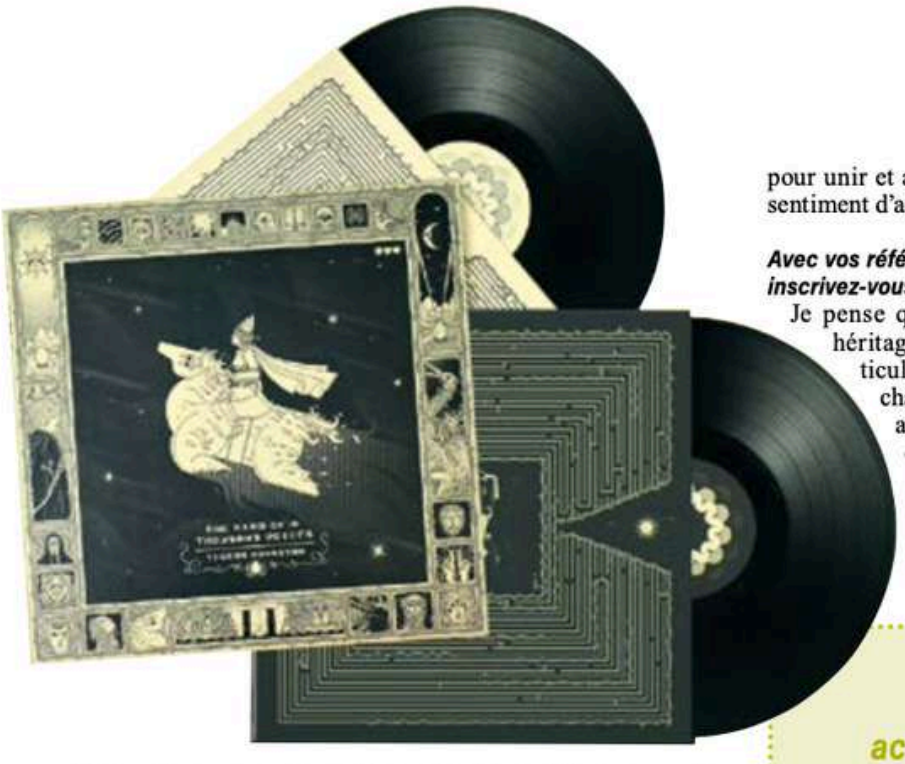
J'ai découvert ce livre en 2018 par l'intermédiaire d'un ouvrage d'Arthur Shahnazarian, compositeur mais aussi ethnomusicologue et auteur de plusieurs ouvrages. Le conte figurait dans une partie du livre qui traite de la possibilité de réconciliation par la musique au cours des temps médiévaux, en Arménie et dans d'autres endroits du monde. Il était fait référence à quatre éléments correspondant à quatre couleurs, elles-mêmes correspondant à quatre organes vitaux lesquels entraient en correspondance avec quatre mondes musicaux. L'auteur a proposé une explication pour connecter les couleurs et les éléments avec le héros de *Hazaran Bulbul*. Ce qui est passionnant avec ce conte, c'est qu'il en existe de multiples sources et de nombreuses versions, je pense à celle de Toumanian ou encore de Zorian. Ma version est plus symbolique.

De la lecture à la composition musicale il y a un pas : qu'est-ce qui vous a décidé à composer un album à partir de ce conte ?

Immédiatement après en avoir terminé la lecture, l'histoire a provoqué en moi quelque chose de très profond et, je ne sais pas comment l'exprimer, qui a déclenché un processus créatif. C'est dès cet instant que j'ai commencé à composer. C'est aussi simple que cela ! J'ai trouvé l'inspiration pour écrire de la musique et puis cette musique s'est lentement développée en quelque chose d'ambitieux.
Il faut dire que le fait qu'il s'agisse d'une histoire épique m'a permis d'élargir mon spectre et effectivement de nourrir une ambition plus importante : c'est ainsi qu'il n'y a pas seulement de la musique, mais aussi des projets multimédias (dont un jeu vidéo), un théâtre transmédia, etc. Il y aura aussi un court-métrage de fiction avec des acteurs arméniens vraiment géniaux et, évidemment, ma musique.

Cet album contient une dimension spirituelle éminente...

C'est vrai ! Dans la musique, je recherche d'abord le sentiment



d'éternité, quelque chose d'inexplicablement beau au point d'être divinement mystérieux et dont on ne se lasse jamais. C'est cela qui doit nous permettre de nous connecter à une sorte d'expérience intérieure.

Vous avez déclaré que si on veut changer le monde, on va devoir changer individuellement. D'où vient cette prise de conscience ?

Cette perception, je la tire du conte lui-même. Cette histoire contient un important message spirituel, plusieurs messages spirituels même, mais au final elle raconte un cheminement vers l'intérieur de soi. Tous les symboles évoqués permettent de prendre la route de votre propre changement et d'en trouver le chemin du cœur. C'est précisément ce que raconte *The Bird of a thousand voices*. Le son que produit l'oiseau magique est pour moi celui avec lequel il réveille le monde. Cela s'applique à tous les peuples, à toutes les spiritualités et à toutes les cultures : cette histoire rapproche l'humanité par son universalité, avec sa spécificité arménienne. De mon point de vue, il s'agit d'un trésor mondial.

Le monde connaît un regain de fortes tensions. Pensez-vous que l'art et la culture peuvent ramener les hommes à la raison ?

Oui, je crois que oui. L'art doit être là pour rappeler aux gens la vérité et les choses essentielles. Bien sûr que le monde matériel est important et comme l'art et la culture sont des sujets spirituels, chaque fois que vous vous rendez à un concert, que vous lisez un livre, contemplez une peinture ou visionnez un film, toutes choses qui vous font réfléchir et vous couper de l'univers matériel, vous êtes dans une démarche intérieure spirituelle. En ce sens, la culture est vitale pour conserver notre monde le plus sain possible

Tigran, vous définiriez-vous comme ce qu'on nomme en français « un artiste engagé » ?

Il est certain que tout ce que je fais peut être pris politiquement : je veux dire que simplement le fait que je joue du jazz et que je suis R'B, peut être perçu comme un fait politique. Mais je suis en réalité toujours resté loin de cet aspect des choses : ce qui m'importe c'est d'apporter un message spirituel à mon public, le partager pour qu'il l'éprouve à son tour. Je suis là pour unir et apporter aux gens un sentiment de pardon et un sentiment d'amour.

Avec vos références permanentes aux mélodies arméniennes, inscrivez-vous vos pas dans ceux de Sayat Nova et Komitas ?

Je pense que je peux être vu comme une partie de cet héritage mais pour le coup il s'agit d'artiste bien particuliers (rires) ! Pour ma part, je ne collecte pas de chansons folkloriques, même si bien sûr, la musique arménienne est au cœur de mes compositions et de mon jeu d'improvisation. Et là, naturellement, Komitas comme Sayat Nova m'inspirent. ■

Prochains concerts en France :
25 novembre : Paris théâtre de l'Odéon
26 novembre : Cesson-Sévigné Carré Sévigné
13 décembre : Metz L'Arsenal Jean-Marie Rausch

Khoren Matevosyan : *"La musique de Tigran m'a accompagné dans la création".*

Artiste plasticien de 28 ans, originaire d'Erevan, Khoren Matevosyan a été choisi par Tigran Hamasyan pour concevoir un aspect primordial de l'œuvre multidimensionnelle qu'est *A Bird of a thousand voices*, à savoir le style visuel et les illustrations de l'album. C'est par l'entremise du photographe Karen Mirzoyan, directeur artistique du projet, que la collaboration entre les deux artistes a été initiée. Khoren souligne que Tigran et lui ont eu des discussions approfondies sur divers aspects, en particulier la conception du coffret du vinyle. Aimant explorer différentes formes d'expression artistique et expérimenter divers styles et techniques, que ce soit sur des supports traditionnels ou numériques, il dit avoir beaucoup apprécié cette combinaison de dialogue collaboratif et de liberté de création complète.

Quand Khoren a été approché, il a été immédiatement séduit, et pour cause : le conte *L'Oiseau aux mille voix* fait en effet fait partie de sa vie, puisque son père le lui lisait enfant, dans la version de Hovhannès Toumanian. Khoren se rappelle avoir été marqué par les illustrations de Hakob Kojoyan qui figurent dans cette version du conte, qu'il a passé d'innombrables heures à étudier et à recréer.

Avec un matériau aussi riche que cette histoire mythologique, le processus d'illustration a été des plus fascinants : en effet, comme il en est pour de nombreux contes populaires, cette histoire contient des significations cachées et symboliques. Pour Khoren, *"travailler tout en écoutant la musique de Tigran, elle-même riche en symbolisme, a créé une synergie créative unique"*. Pour lui, la musique a été la clé qui a débloqué l'inconscient de la création, l'aidant à visualiser des illustrations qui ont fusionné avec les éléments musicaux et narratifs. ■

Instagram : @xoromat
https://xoromat.squarespace.com/

LE BON TIMING

On s'offre un voyage au Brésil au Musée du Luxembourg

Figure centrale du modernisme brésilien, Tarsila do Amaral (1886-1973) est la créatrice d'une œuvre originale et évocatrice, puisant dans les imaginaires indigéniste, populaire et moderne d'un pays en pleine transformation. Cet hiver, le musée du Luxembourg la met à l'honneur dans une rétrospective originale et haute en couleur.

Tarsila do Amaral · Musée du Luxembourg
19, rue de Vaugirard – 6e
Du 9 octobre 2024 au 2 février 2025

© Tarsila do Amaral Licenciamento e Empreendimentos S.A. Tarsila do Amaral © Photo Museu Nacional de Belas Artes, Ibram, Rio de Janeiro © Jaime Acioli

On célèbre les cultures de l'Est dans le 6e

Né en 2016, Un Week-end à l'Est est de retour pour une 8e édition ! Cette année, cap sur Erevan, capitale de l'Arménie, avec un parrain et une marraine de renom : la chorégraphe et danseuse Rima Pipoyan et le musicien André Manoukian. Grande nouveauté 2024, le parcours des arts visuels intègre deux nouveaux lieux du 6e : la Galerie d'art du Crous de Paris et la Galerie Callot.

Un Week-end à l'Est
8e édition du Festival des cultures de l'Est
Dans le 6e · Du 20 au 30 novembre 2024

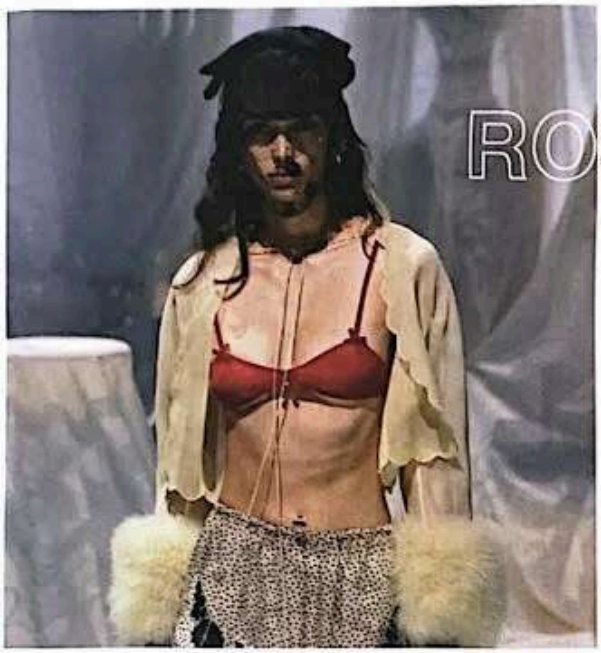
On traverse les décennies en musique avec *Black Legends*

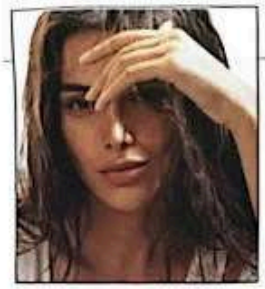
Après un passage sur la scène du 13e Art fin 2023, le spectacle musical fait son grand retour à Bobino cet hiver ! Véritable hommage à l'histoire et à la musique afro-américaines, *Black Legends* nous embarque à travers 37 tableaux rythmés par les plus grands titres de la soul, du disco, du funk ou encore du r'n'b. Un show époustouflant, qui va vous faire groover.

***Black Legends* · Théâtre Bobino**
Du 14 novembre 204 au 2 mars 2025
14-20, rue de la Gaîté – 14e

© Nicolas Friess

Culture express



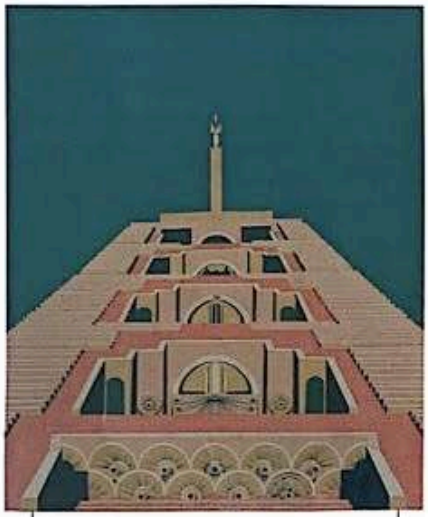


KIRAKOSIAN
UN NOM TOP

Rosa Kirakosian, 21 ans, a fait forte impression en défilant pour le couturier Valentino, il y a quelques semaines. Le mannequin arménien dont la carrière démarre trouve que « *représenter le talent arménien sur une scène aussi importante rendait* » le défilé encore plus « *spécial* ». « *Mes origines culturelles ont influencé ma carrière de mannequin, me poussant à travailler encore plus dur.* » ■

KHACHATRYAN

L'Arménien installé à New York a été primé pour son tableau *I Was Your Child*, exposé pendant Artprize au Gerald Ford Presidential Museum en septembre. L'artiste qui a vécu la Première guerre du Karabagh n'a rien oublié de la souffrance des enfants. Son tableau est en mémoire de six jeunes tués : ukrainien, russe, palestinien, israélien, azerbaïdjanais, arménien. ■



UN WEEK-END A L'EST
À PARIS

Le Festival des Cultures de l'Est consacre sa 8e édition à l'Arménie. Du 19 au 30 novembre se succéderont à Paris, expos, concerts, théâtre, cinéma… La chorégraphe Rima Papoyan en sera la marraine et André Manoukian le parrain. ■

Infos :
www.weekendalest.com

REPLAY
DANS LA PEAU DE CHARLES

Le 20 octobre, à l'occasion du centenaire de la naissance d'Aznavour, une série de quatre épisodes, « *13 h 15 le dimanche* » présentée par Laurent Delahousse sur France 2, est revenue sur la success story du plus Français des chanteurs d'origine arménienne. Particularité de ce docu-fiction : sa vie est racontée uniquement avec ses propres mots, à partir des nombreuses interviews qu'il a données. Après ces huit mois de travail, François-Julien Piednoir, le réalisateur, se dit impressionné par l'homme. « *Ce qui est fascinant, c'est que C. Aznavour s'est battu à chaque époque de sa vie et que rien, jamais, n'a été acquis*, dit-il. *On lui reproche tout, toute sa vie, et cela continue lorsqu'il réussit. On pointe du doigt alors son argent, ses voitures, les femmes… Mais il a surmonté tous ses obstacles et prouvé qu'il pouvait réussir. C'est une vraie leçon de vie pour tous.* » Beaucoup des acteurs choisis sont arméniens, dont Norvan Kasparian Sarkissian, qui interprète Aznavour jeune (photo ci-contre). Le doc est sur la plate-forme de France Télévision en replay. ■

M.A.P.

Libération

Edition : 13/11/2024

Rencontres L'IMA lance ces jeudi et vendredi la première édition du Sommet international des pensées arabes sous le patronage d'Edgar Morin, avec notamment, ce jeudi à 11 heures «La pensée arabe en révolution» (Leyla Dakhli, Yadh Ben Achour), et à 15 heures, «Penser le féminisme arabe» (Hoda Elsadda, Islah Jad et Aminetou Mint El-Moctar – *photo*). 1, rue des Fossés-Saint-Bernard, 75 005. PHOTO WLT

Entre l'Europe, la Russie et les Etats-Unis, trente ans de diplomatie chaotique

L'historien Georges-Henri Soutou décrypte en profondeur l'aveuglement occidental à l'égard de Moscou depuis le chute du mur de Berlin jusqu'à la guerre en Ukraine.

En 1989, la chute du mur de Berlin semblait inaugurer des lendemains qui chantent ; en février 2022, l'agression russe en Ukraine a pulvérisé cette illusion : hier inconcevable, la guerre en Europe est devenue une brûlante réalité. L'Occident est ainsi brutalement passé de l'euphorie à l'affliction, ce qui invite à comprendre ce qui s'est joué en ces trois décennies. Tout en évitant les jugements à l'emporte-pièce. Car comme Georges-Henri Soutou le démontre dans un livre stimulant, la période se place sous le sceau de la complexité.

Illusion. Ainsi, Gorbatchev puis Eltsine se montrèrent à la fin du XXe siècle relativement accommodants à l'égard de l'Ouest. Loin de chercher l'affrontement, ils tablèrent sur la négociation, un chemin que suivit, pour un temps, Vladimir Poutine, dans le Caucase par exemple, en laissant les nouvelles Républiques s'émanciper de la tutelle russe. La première rupture se produisit en Yougoslavie : l'intervention occidentale, puis l'indépendance accordée au Kosovo irritèrent la Chine et la Russie, d'autant que l'ambassade de Chine à Belgrade avait été bombardée. Idem en Libye : Moscou et Pékin se sentirent dupés, car s'ils avaient approuvé une intervention militaire, ils n'avaient en rien consenti à un changement de régime. Les Etats-Unis, ceci dit, ne tinrent aucun compte des intérêts sino-russes. Bill Clinton tenait à la mondialisation de l'économie et multiplia ingérences et coups de force ; de même, il entreprit, tout comme ses successeurs, d'élargir l'Otan, en tablant, de façon sans doute excessive, sur la faiblesse économique et militaire de la Russie. Bref, l'unilatéralisme américain explique dans une large mesure l'agressivité croissante de Moscou et de Pékin. La Russie aurait-elle accepté après 1989 de construire un nouvel ordre international pacifique ou a-t-elle cyniquement instrumentalisé la posture américaine pour légitimer ses coups de force ? Il est sans doute prématuré de trancher. Sans que l'on puisse pour autant parler d'un retour à la guerre froide : la confrontation idéologique entre le libéralisme économique d'une part et le communisme de l'autre a disparu.

En menant une diplomatie du cavalier seul, Washington a surtout placé l'Europe dans une situation difficile en l'obligeant à s'aligner sur l'Otan et en révélant son impuissance à s'affirmer comme acteur autonome et indépendant. Autre dégât collatéral : les Etats-Unis ont jeté la Russie dans les bras de l'Asie. Si cette tentation était ancienne – Moscou oscillant constamment entre la volonté de se présenter comme une puissance européenne et le désir de jouer la carte asiatique –, elle a ruiné la stratégie impulsée par Richard Nixon et suivie par ses successeurs qui visait précisément à enfoncer un coin entre la Russie et l'empire du Milieu.

Tout en rappelant les responsabilités américaines dans la situation dramatique que nous vivons, Georges-Henri Soutou rectifie chemin faisant quelques idées préconçues. Ainsi souligne-t-il les erreurs commises par Vladimir Poutine qui a nettement sous-estimé la force du sentiment national ukrainien, au point d'imaginer que le régime de Kyiv s'effondrerait dès l'irruption des chars de l'Armée rouge. L'Ukraine avait, il est vrai, intelligemment mis à profit le répit offert par les accords de Minsk, en 2014, pour préparer sa défense, ce qui démontre que cette négociation ne doit pas être assimilée à un nouveau Munich, comme on l'affirme trop souvent. De même, les Occidentaux ne nourrissent plus aucune illusion à l'égard du pouvoir poutinien, même si les yeux ont tardé à se dessiller, à Paris comme à Berlin – une différence de taille au regard de l'aveuglement que les chancelleries occidentales avaient manifesté à l'égard du nazisme. La Russie, enfin, a pu tactiquement capitaliser sur les bévues de l'Occident ; mais elle a commis des fautes, en poussant par exemple la Finlande et la Suède à s'intégrer à l'Otan. L'obsession de Poutine à contrôler son «étranger proche» aura coûté bien cher à son pays.

Divisions. On l'aura compris, Georges-Henri Soutou nous aide à mieux comprendre la situation chaotique qui prévaut aujourd'hui en Europe, en se déprenant de tout manichéisme. Mais son essai amène aussi à dépasser le simple constat, en posant deux questions essentielles : quel rôle l'Europe veut-elle (et peut-elle jouer) dans le monde ? Et quelles relations entend-elle construire avec Moscou ? Deux interrogations cruciales auxquelles la faiblesse militaire et diplomatique de l'Europe, ainsi que ses divisions, donnent aujourd'hui des réponses inquiétantes.

OLIVIER WIEVIORKA

GEORGES-HENRI SOUTOULA
LA GRANDE RUPTURE, 1989-2024. DE LA CHUTE DU MUR À LA GUERRE D'UKRAINE
Tallandier, 362 pp., 22,90 € (ebook : 16,99 €).

UN WEEK-END À L'EST

WEEKENDALEST.COM

LE FESTIVAL DES CULTURES EST-OUEST, 8e ÉDITION

20 AU 30 NOVEMBRE 2024, À PARIS

ARTS VISUELS
CINÉMA
DANSE
DÉBATS D'IDÉES
LITTÉRATURE
MUSIQUE

RENCONTRES LITTÉRAIRES

VEND. 22 NOV. À 19H
« Une origine originale »
Sophie Fontanel et Vahram Muratyan
à la Gaîté Lyrique

VEN. 22 NOV. À 19H
« Prêter sa voix aux invisibles »
Nazik Armenakyan et Elise Boghossian
à l'Espace des femmes - Antoinette Fouque

SAM. 23 NOV. À 15H
« Le village secret »
Susanna Harutyunyan
à la Librairie Polonaise

SAM. 23 NOV. À 16H
« Parce qu'ils sont arméniens »
Pinar Selek
à l'Espace des Femmes - Antoinette Fouque

SAM. 23 NOV. À 17H
« Troisième sexe »
Jean-Chat Tekgyozyan
à la Librairie Polonaise

DIM. 24 NOV. À 15H
« Sur la route du Haut-Karabakh »
Hovik Afyan
à la Librairie Polonaise

DIM. 24 NOV. À 16H30
« Place au renouveau ! »
Viken Berberian
à la Librairie Polonaise

EREVAN

LA GAZETTE DROUOT L'HEBDO DES VENTES AUX ENCHÈRES

Edition : 15/11/2024
Journaliste : Sylvie Blin

ÉVÉNEMENTS

Contemporain

Le festival « **Un week-end à l'Est** » a choisi Erevan, capitale de Arménie, comme thème de sa 8e édition : du 20 au 30 novembre, une quarantaine d'événements (rencontres, débats, expositions, concerts, projections) sont proposés à Paris, dans les lieux emblématiques du Quartier latin. Du 18 au 24 novembre se tiennent également les **Rencontres internationales Paris/Berlin**, le rendez-vous des pratiques contemporaines de l'image en mouvement, dans divers lieux de la capitale : 120 œuvres seront présentées dans cette nouvelle édition. À Bry-sur-Marne (94), le 48e Salon national des artistes animaliers expose plus de 180 œuvres, jusqu'au 8 décembre. Enfin jeudi 21 novembre, **Mathieu Lehanneur** reviendra sur ses créations pour Paris 2024 lors d'une rencontre à l'Adagp, sur inscription.

© NAZIK ARMENAKYAN

Nazik Armenakyan (née en 1976), *Sans titre*, série « Red Black White », 2019.

La lettre du spectacle
L'INFORMATION DES PROFESSIONNELS DU SPECTACLE VIVANT

Edition : 15/11/2024
Journaliste : Nicolas Dambre

LA QUINZAINE

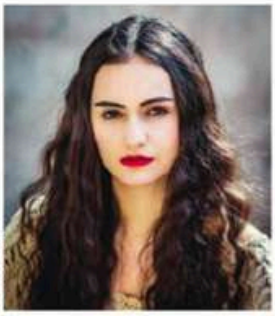
UN WEEK-END À L'EST

Une semaine à Erevan

De nombreux artistes arméniens vont investir Paris du 20 au 30 novembre, dont certains pour la première fois, à l'occasion de la huitième édition du festival Un week-end à l'est. Musique, théâtre, danse, cinéma, littérature, arts plastiques, une centaine d'artistes est conviée pour une quarantaine d'événements dans 23 lieux pour la plupart dans le 6e arrondissement (Théâtre de l'Odéon, Alliance française…). Car c'est boulevard Saint-Germain, au sein de la librairie polonaise, tenue par Vera Michalski, qu'est né ce festival, cofondé avec Brigitte Bouchard en 2016. Cette dernière détaille : « *Inspirée par les guides de voyage Un Grand Week-end, j'ai souhaité consacrer un week-end prolongé pour découvrir la culture d'un pays à travers une ville.* » Après Varsovie, Kiev ou Odessa, Erevan, la capitale arménienne est à l'honneur, avec André Manoukian pour parrain et la chorégraphe Rima Pipoyan, pour la première fois en France, bien qu'elle tourne à l'international, ou le DJ Hayk Karoyi.

Situation difficile pour les artistes en Arménie

La situation des artistes à Erevan s'est compliquée depuis la reprise fin 2023 du Haut-Karabakh par les forces azerbaïdjanaises. « *C'est une douleur pour chaque artiste, tous nous en ont parlé lorsque nous les avons rencontrés en mars dernier. À Erevan, la musique est partout, mais les moyens manquent dans tous les arts. Mais il règne une forte solidarité entre artistes* », livre Brigitte Bouchard. L'obtention des visas pour visiter la France a été difficile. Certains artistes programmés, comme le pianiste de jazz Tigran Hamasyan ou le violoncelliste Artyom Manukyan, ont fait le choix de revenir vivre à Erevan, tandis qu'une large diaspora contribue elle-aussi à faire rayonner la culture de ce pays de 3 millions d'habitants. Parmi les autres artistes programmés figurent les comédiens Serge et Hovnatan Avédikian pour le spectacle *Manouchian poète*, la pianiste Arpi Alto ou le Hover State Chamber Choir, chœur de chambre d'État. La musique est particulièrement présente lors de cette édition. Le festival, pour l'essentiel gratuit, est soutenu par le mécénat de Vera Michalski, le Centre national du Livre, la Sofia (Société française des intérêts des auteurs de l'écrit) ou l'Institut français d'Erevan. ● **N. D.**


JS VAHAN

La chorégraphe Rima Pipoyan

Têtes d'affiche

Claire Dumas. La compagnie cultive le doute collectif pour tout régler : mise en scène, écriture… décors !

Surprise

SANS INTERROGATIONS, PAS DE CRÉATION

L'Avantage du doute, c'est le nom d'un collectif, et aussi son credo. Aujourd'hui, il questionne la mort.

Née en 2007, la compagnie L'Avantage du doute crée des spectacles *«jalonnés de questionnements»*, sur des sujets de notre temps : rapport aux images, travail, écologie… Sur scène, le quatrième mur est brisé. On établit un contact direct avec le spectateur, *«comme une conversation»*, explique Nadir Legrand. Lui et d'autres membres de la troupe se sont rencontrés en 2003 lors d'un atelier organisé par les Flamands du Tg Stan. Coup de cœur artistique, amical. Ils décident de travailler ensemble. Deux ans plus tard, les voilà au Théâtre de la Bastille pour une création signée Frank Vercruyssen [1] sous le titre de… *L'Avantage du doute*. Le nom de la compagnie est tout trouvé. Et aussi leur modèle : comme chez leurs homologues belges, il n'y a pas de metteur en scène, la prise de décision est collective, du sujet de la pièce à son écriture, aux décors et aux lumières… *«Ça peut être assez laborieux»*, concède Nadir Legrand. *«À plusieurs, le doute est exponentiel»*, complète Claire Dumas. Mais ils puisent leur liberté et leur plaisir dans ces interrogations et ce travail en commun. *«On a un rapport compliqué à l'autorité,* confie Claire Dumas. *Cette méthode de travail donne du sens à tout ce que l'on fait.»* Avec leur création, *After Show,* ils vont questionner la mort. *«Ou plutôt le deuil ?»* glisse la comédienne dans une énième interrogation… – ***K.O.***

[1] Frank Vercruyssen a été condamné pour voyeurisme.

| *After Show* | Rond-Point, 2 bis, av. F.-D.-Roosevelt, 8e | Mar.-ven. 19h30, sam. 18h30, dim. 15h30 | 01 44 95 98 21 | 8-31€.

Décryptage

ON NE TUE PAS UNE CULTURE

C'est par la création que vit l'identité arménienne. La preuve au festival Un week-end à l'Est.

EREVAN. La huitième édition du festival Un week-end à l'Est nous transporte dans la capitale de l'Arménie, dont le patrimoine se situe à la croisée des cultures occidentale et orientale. Le génocide de 1915 ayant engendré une diaspora connectée avec ses origines, ce brassage d'influences favorise la créativité des invités, dans les domaines de la musique, de la danse, du cinéma, de la littérature, des arts visuels, etc.

PARRAIN. André Manoukian parraine le festival aux côtés d'une marraine, la chorégraphe Rima Pipoyan. Le musicien a exploré ses racines sur l'album *Anouch* (2022), du nom de sa grand-mère, rescapée du génocide. Entouré de la chanteuse Arpi Alto et du violoncelliste Artyom Manukyan lors de la soirée d'ouverture, il orchestre aussi un hommage à Charles Aznavour avec la violoncelliste Camille Thomas et le cinéaste Robert Guédiguian.

PELECHIAN. L'œuvre entière d'Artavazd Pelechian, 86 ans, tient en treize films pour un total de… trois heures. Mais ses documentaires poétiques étaient vénérés par Godard tandis que Serge Daney décrivait l'Arménien comme un *«chaînon manquant de la véritable histoire du cinéma»*. Une discussion et des projections lui sont consacrées.

Entre musique traditionnelle et metal, le pianiste Tigran Hamasyan va clore en beauté le festival.

EXPOSITIONS. Commissaires des expos organisées dans plusieurs galeries du 6e, Alain Berland et Varduhi Kirakosyan notent que *«l'imaginaire arménien, nourri par l'errance et les récits héroïques, cède le pas devant des tentatives de formuler une conception plus culturelle de l'identité»*.

JAZZ. Le jazz arménien bouillonne et plusieurs concerts lui sont dédiés. Tête de gondole, le pianiste Tigran Hamasyan joue son fascinant dernier album, *The Bird of a Thousand Voices,* qui s'étend du folklore au metal. – ***É.D.***

| Un week-end à l'Est | Jusqu'au 30 nov. | Divers lieux, surtout dans les 3e, 6e et 13e | weekendalest.com | Spectacles et projections 5-35€.

Libération

Edition : 21/11/2024

Festival Pour sa huitième édition, la manifestation pluridisplinaire Un week-end à l'est met l'Arménie et sa capitale Erevan à l'honneur. Dimanche à 15 heures, rencontre avec Hovik Afyan autour de son roman *Rouge* (la Peuplade) à la Librairie polonaise (123, bd Saint-Germain, 75006). Jusqu'au 30 novembre. Programme sur weekendalest.com. PHOTO AGHVAN ASOYAN

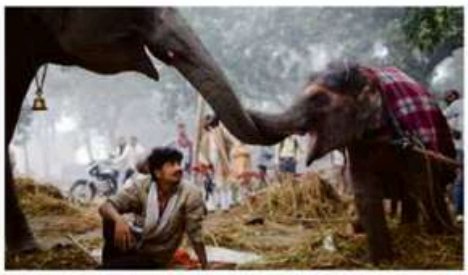
Lecture-performance *«Dans le geste de faire des confettis, je trouve peut-être une consolation. De quoi je cherche à me consoler ? De quoi je cherche à me séparer ?»* Ce jeudi, dans le cadre du festival Paris en toutes lettres, François Durif lit son livre *Torno subito* (Verticales) à 20 h 30 à la Maison de la poésie (157, rue Saint-Martin, 75003). PHOTO F. MANTOVANI

Marcel Cohen, l'éléphant d'Asie à la lettre

Mythes, bizarreries, risque d'extinction… Le pachyderme est au cœur d'un abécédaire de l'auteur amoureux de l'Inde, publié en 2002 et réédité.

Dans *Cinq Femmes*, paru en 2023, Marcel Cohen, orphelin caché pendant la Seconde Guerre mondiale, racontait comment les rencontres d'Annette, Raymonde, Lily, madame Gobin et Gabrielle l'avaient sauvé puis réorienté pour le mieux le cours de sa vie. Gabrielle Bertrand, écrivaine et exploratrice, lui avait transmis son amour de l'Inde. Quand le jeune homme partit en auto-stop en 1957 en direction des contreforts de l'Himalaya, elle prépara sa venue en le recommandant à des chefs de village et à un ancien rajah. C'est ainsi que débuta un intérêt au long cours pour les pachydermes. *«Face au couple homme-éléphant, on avait l'impression de toucher, en Inde, l'essence même d'une civilisation et il n'était pas du tout exagéré d'y voir quelque chose d'aussi abouti, d'aussi parfait, d'aussi intelligent que la pyramide ou l'arc gothique.»*

Eloge de l'éléphant d'Asie, paru en 2002 et réédité aujourd'hui, est un passionnant abécédaire. Cette forme (Marcel Cohen est un habitué de fragments) permet de juxtaposer représentations historiques, chiffres, historiettes, légendes, études de comportement, extraits de textes. Le livre est aussi un cri d'alarme, puisque en dépit des millénaires de compagnonnage avec l'homme, les éléphants d'Asie sont une espèce en danger d'extinction. Leur nombre à l'état sauvage est en chute libre et ceux qui sont domestiqués sont devenus une sorte de *«sous-prolétariat»*, notamment utilisés pour le tourisme. Malgré ce sombre arrière-plan, cet *Eloge* permet de prendre conscience de *«la place irremplaçable des éléphants»* dans les cultures asiatiques.

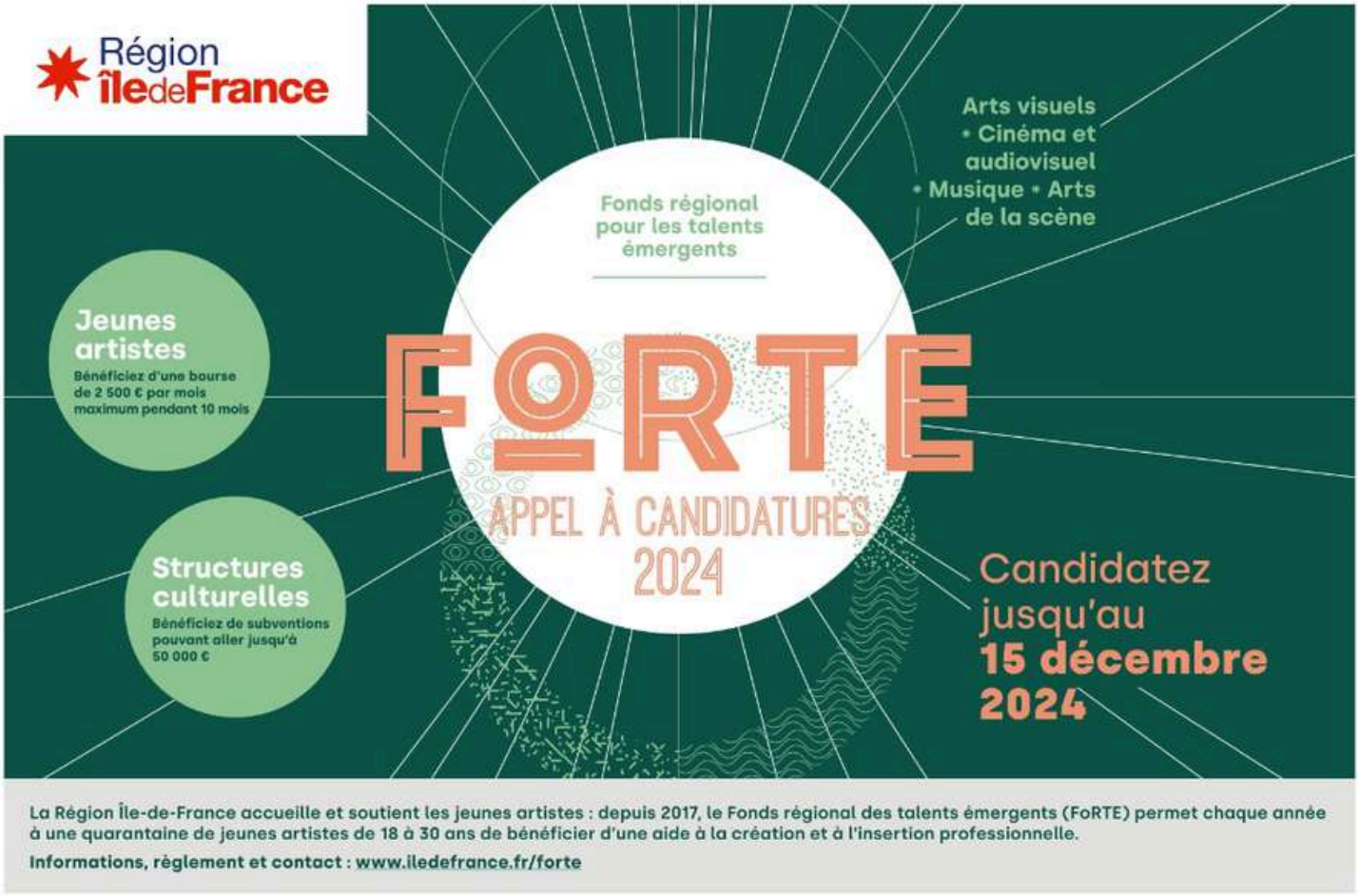


En 2011 à Sonepur, en Inde. PHOTO D. BEREHULAK. GETTY. AFP

Beaucoup de mythes entourent l'animal. Peut-on parler de cimetières d'éléphants ? Ce qui est sûr c'est que les vieux éléphants édentés se rapprochent des cours d'eau avant de mourir. On a dit que le pachyderme n'avait pas de genoux. C'est faux. Il n'a pas peur des souris non plus. Au passage, on apprend que ses oreilles lui servent de ventilateur, qu'il est gourmand, amateur d'alcool, curieux et naturellement paisible. Mais l'éléphant n'est pas tout rose non plus. Il fut une machine de guerre, on le vit avec Hannibal et pendant la Seconde Guerre mondiale, en Birmanie. Chaque année des éléphants à la recherche de nourriture tuent des villageois ou leur cornac. L'entrée «Musth» décrit une bizarrerie de cette période de rut, où le plus doux des mâles peut devenir un assassin : des glandes entre l'œil et l'oreille sécrètent un liquide qui se cristallise parfois et son urine devient verdâtre. Aussi des chercheurs l'appellent *«syndrome du pénis vert»*.

FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

ÉLOGE DE L'ÉLÉPHANT D'ASIE de MARCEL COHEN Chandeigne & Lima, 416 pp., 17 €.



Politis

Edition : 21/11/2024
Journaliste : Jérôme Provençal

DR

Une photo de la série *Red Black White*, de Nazik Armenakyan, sur les femmes séropositives en Arménie, contraintes de dissimuler leur état à leurs proches et à la société.

Destination EREVAN

CINÉMA

UN WEEK-END À L'EST / Du 20 au 30 novembre / Paris

Explorant la partie orientale du continent européen, si fragile sur le plan géopolitique, le festival parisien Un week-end à l'Est met cette année en lumière l'Arménie et sa capitale via une dense programmation pluridisciplinaire.

Le concept originel d'Un week-end à l'Est a germé au sein de la Librairie polonaise, au cœur du 6e arrondissement de Paris. Consacrée à Varsovie, la première édition a eu lieu en 2016. *« Nous avons d'abord pensé créer un festival de littératures des pays de l'Est mais la dimension pluridisciplinaire s'est vite imposée*, précise Brigitte Bouchard, cofondatrice et directrice artistique du festival, qui travaillait à l'époque pour la maison d'édition Noir sur Blanc, en lien direct avec la Librairie polonaise. *L'idée consiste à proposer un panorama artistique d'une ville sur un week-end élargi, qui se déroule pour l'essentiel dans le même quartier. »*

S'étant de plus en plus élargi au niveau temporel (dix jours cette année), Un week-end à l'Est – qui a déjà un partenariat récurrent avec la Maison de la poésie, dans le 1er arrondissement – devrait se déployer encore davantage au-delà du 6e arrondissement à l'avenir.

« Les pays de l'Est portent en eux beaucoup de tragédies liées à leurs territoires », souligne Brigitte Bouchard à propos de l'axe spatial du festival. S'attachant à entretenir des liens étroits avec chaque ville et chaque pays qu'elle invite, l'équipe organisatrice prend pleinement en compte la situation géopolitique, très fluctuante dans cette partie du monde. *« Nous faisons autant que nous pouvons, sachant que nous sommes une toute petite équipe et qu'il y a beaucoup de causes à défendre. »*

Initialement prévue avec la Géorgie, l'édition 2022 a ainsi finalement été orientée vers l'Ukraine (Odessa) à la suite de l'invasion du pays par l'armée russe. Dans le même esprit, le festival accueille cette année Erevan, capitale de l'Arménie, en écho au conflit de septembre 2023 dans le Haut-Karabakh, territoire à la population majoritairement arménienne situé en Azerbaïdjan. Dernier en date d'une longue et meurtrière série, ce conflit s'est soldé par une victoire azerbaïdjanaise et a entraîné un exode de la population arménienne.

« Toutes les personnes en exil ont été accueillies en Arménie, relève Brigitte Bouchard. *On ressent une solidarité très forte dans le pays comme dans la scène artistique. Nombre d'artistes souffrent de la fragilité de la démocratie et du manque criant de moyens. S'agissant des arts visuels, il n'y a pas de système organisé et quasiment pas de galeries. Chaque artiste s'investit beaucoup auprès d'autres artistes. »*

Réparti dans une vingtaine de lieux, le riche volet « arts visuels » de cette édition 2024 restitue bien la vitalité de la scène arménienne contemporaine. Se détache en particulier « Et les frontières deviennent des ponts », un ensemble d'expositions qui creusent par des moyens d'expression très divers la question du territoire. Citons les lithographies de Tigran Sahakyan évoquant les soldats morts lors des guerres de 1991 et 2020, la série photographique réalisée par Areg Balayan durant son service dans l'armée du Haut-Karabakh ou encore les installations vidéo de Gohar Martirosyan explorant la relation entre identité et territoire.

Côté cinéma, entre fictions et documentaires, outre les hommages à Artavazd Pelechian et Serguei Paradjanov, deux éblouissants poètes du grand écran, citons *1489* de Shoghakat Vardanyan (2023), un documentaire – filmé au téléphone portable – dans lequel la jeune réalisatrice retranscrit au jour le jour l'épreuve qu'elle et ses parents ont traversée durant deux ans à la suite de la disparition en mission de son frère, enrôlé dans le conflit du Haut-Karabakh de 2020.

La partie musicale comprend – entre autres – un concert d'ouverture très transversal orchestré par André Manoukian, une grande soirée d'hommage à Charles Aznavour et la présentation en clôture de *The Bird of a Thousand Voices*, nouvelle création du pianiste jazz Tigran Hamasyan. Signalons également un récital théâtral autour de la figure du grand poète résistant Missak Manouchian et une soirée centrée sur Rima Pipoyan, activiste phare de la danse contemporaine en Arménie, qui vient présenter notamment la pièce *Khali*, en première mondiale. ● JÉRÔME PROVENÇAL

weekendalest.com

Le Point

Edition : 21/11/2024
Journaliste : Marine de Tilly et Alice Durand

••• En tant qu'hétérosexuel, Adam est le marginal de sa famille, une famille queer et aimante qui tente de le protéger en lui dissimulant ses origines – mais pas que. De la modeste bourgade d'Exeter (où Irving est né et a grandi, dans le New Hampshire) à Big Apple, des années Reagan à l'élection de Donald Trump, le lecteur suit ses mésaventures sur huit décennies, au cœur d'une Amérique toujours plus clivée. Si la plupart des romans d'Irving sont politiques et traitent de grands thèmes sociétaux, l'écrivain n'a pas pour ambition de changer les mentalités, mais de susciter l'empathie en imaginant des personnages à l'orientation sexuelle, aux idées et au vécu différents de la norme. *« La politique s'impose d'elle-même dans mes romans. Si mes lecteurs éprouvent de l'empathie à l'égard de mes personnages, ils pourront éventuellement développer un même sentiment à l'égard de personnes réelles. »*

Comme en suspension. Les romans d'Irving s'ancrent dans l'histoire d'un pays dont les divisions, selon l'écrivain, ne datent pas d'hier. *« Reagan et les terribles années de sa présidence ont permis aux conservateurs de prendre le pouvoir au sein du Parti républicain. Reagan a ignoré l'épidémie de sida, il a laissé les homosexuels mourir tout en déplorant que des enfants ne soient pas nés, car "victimes" de l'avortement. Puis la nomination par Trump de républicains catholiques à la Cour suprême a permis l'annulation de l'arrêt Roe versus Wade et a déclenché des mesures antiavortement punitives. Les États-Unis n'en finissent pas de reculer. »*

« La politique s'impose d'elle-même dans mes romans. » *John Irving*

Annoncé comme le dernier long roman d'Irving, 82 ans, *The Last Chairlift* (« Le Dernier Télésiège », selon son titre original) donne l'impression à son lecteur d'assister aux événements comme en suspension dans les airs, assis dans un télésiège en compagnie des fantômes présents dans le roman qui, *« quels qu'ils soient, semblent savoir qui vous êtes et ce que vous avez fait »*. Si son intrigue ressemble parfois aux pentes verglacées que le skieur survole de son siège, en mesurant avec effroi l'effort qu'il lui faudra faire pour les dévaler, ce quinzième roman, fidèle à l'incomparable tragi-comédie que constitue l'œuvre d'Irving, donne à comprendre, comme peu sont capables de le faire, l'âme d'un pays vers lequel notre regard n'en finit pas de se tourner ●

Les Fantômes de l'Hotel Jerome, de John Irving, traduit de l'anglais (États-Unis) par Élisabeth Peellaert (Seuil, 992 p., 29 €).

Quand l'Arménie fait entendre sa voix

Un livre poignant, signé Élise Boghossian, un festival consacré à Erevan, les Arméniens font battre le cœur de leur culture menacée.

Mémoire. Élise Boghossian rend hommage à ses ancêtres dans *Les Sacrifiés*.

ANTHONY MKRTCHIAN/ED. PLON/SP

« En 1915, trois cent six convois, essentiellement constitués de femmes et d'enfants, furent dirigés vers les régions arides de Syrie et de Mésopotamie. » C'est l'histoire d'un génocide sans fin, dans un monde qui préfère fermer les yeux. Bouleversée par les terribles agressions de l'Azerbaïdjan contre l'Arménie, le pays de ses ancêtres, Élise Boghossian revient sur leurs pas. À travers la figure de son grand-père Zadig, rescapé du génocide de 1915 (1 200 000 Arméniens y périssent sous le joug des Turcs), et de son père Bogos, couturier réfugié au Liban puis en France, celle qui est connue pour son engagement auprès des victimes en zones de guerre a décidé de faire entendre dans un livre la douleur mais aussi le courage et la détermination de ces figures familiales dont le destin *« résonne avec l'actualité du peuple arménien victime des mêmes bourreaux »*. Face à la réécriture d'une histoire trimillénaire par les Azerbaïdjanais, *Les Sacrifiés* sonnent comme un appel au réveil des mémoires et une tentative pour redonner une voix à celles et ceux qui ne peuvent plus parler. À celles et à ceux, aussi, que le silence assourdissant et l'abandon de la communauté internationale réduisent à une solitude absolue. Un récit bouleversant. Et absolument nécessaire ● **ALICE DURAND**

Les Sacrifiés, d'Élise Boghossian (Plon, 208 p., 21€).

Erevan sur Seine

« Tissons, tissons, sinon tout est perdu », écrivaient aux pires heures du nettoyage ethnique du Haut-Karabakh les photographes et performeuses arméniennes Rebecca Topakian et Araks Sahakyan dans leur livre *Rouge Insecte*. Tisser des liens, comme des lignes de vie, entre l'Est et l'Ouest, en mettant à l'honneur, au cœur de Paris, une ville et un pays « de l'Est » : voilà la mission du festival « Un week-end à l'Est » depuis sa création, en 2016. Après Varsovie, Belgrade ou Odessa, et l'an dernier Tbilissi, le festival met le cap sur Erevan, capitale de l'Arménie. Du 20 au 30 novembre, plus d'une centaine d'artistes (dont Rebecca Topakian et Araks Sahakyan), auteurs (Susanna Harutyunyan, Élise Boghossian, *lire ci-contre*), cinéastes (Robert Guédiguian), philosophes, photographes, danseurs ou musiciens (le jazzman Tigran Hamasyan), venus d'Arménie ou de toutes les « petites Arménies » du monde, seront sur scène dans 23 lieux parisiens pour un festival de débats, spectacles, lectures, parrainé par Rima Pipoyan (pionnière du ballet moderne et de la danse contemporaine en Arménie) et André Manoukian, que l'on retrouvera notamment au piano lors d'un hommage au centième anniversaire de Charles Aznavour. Tissons ! ● MARINE DE TILLY

Effacées. La photographe Nazik Armenakyan expose sa série *Red Black White* à la Galerie des femmes (Paris 6e).

Festival un week-end à l'Est, Erevan. Du 20 au 30 novembre à Paris, weekendalest.com/

D.R./SP

LA VIE

Edition : 21/11/2024
Journaliste : Marie Chaudey

culture

Rima Pipoyan, Susanna Harutyunyan et Hovik Afyan devant la grande bibliothèque Matenadaran, sous l'œil du moine Machtots, l'inventeur de l'alphabet arménien.

REPORTAGE

ARMÉNIE

Des forces vives à Erevan

À l'affiche du festival Un week-end à l'Est, les auteurs arméniens témoignent d'une courageuse énergie dans un pays fragile, tourmenté par la perte du Haut-Karabakh. Rencontres à Erevan.

Dans la belle lumière dorée de l'automne arménien – avant qu'une chape de pollution ne vienne peser sur Erevan les jours suivants –, la chorégraphe et danseuse Rima Pipoyan répète sur le lino noir du grand studio vitré de l'académie où elle enseigne aussi. Sonneries de fin de séance, cavalcades dans les escaliers. Les cours permettent de faire bouillir la marmite, dans un pays à la précarité économique chronique, poussant tout un chacun à exercer au moins deux ou trois métiers. Petite brune piquante, yeux charbonneux et longue chevelure noire, Rima n'échappe pas à la règle, elle qui est pourtant une artiste pionnière en Arménie, célèbre aussi sur la scène internationale pour avoir fusionné dans ses créations le ballet classique, la danse moderne et les arts martiaux – sans complexe, elle pratique le kung-fu et la boxe, bouillonnant d'une stupéfiante énergie.

À sa dernière création, qui sera jouée par cinq danseuses à Paris au festival Un week-end à l'Est, elle a ajouté l'inspiration venue de l'art traditionnel… du tapis arménien. *« Chez nous, depuis la période médiévale, ce n'est pas seulement un objet de décor pour le sol ou les tables : le tapis réchauffe aussi les lits et devient sacré sur les murs »*, explique-t-elle. La chorégraphe est allée étudier les miniatures et leurs motifs – dragons et végétaux, signes de fertilité – dans les collections de la grande bibliothèque nationale Matenadaran, gardienne du trésor culturel arménien et de son patrimoine chrétien. Bleu foncé, rouge carmin obtenu à l'origine à partir des cochenilles, jaune ocre, vert fondu et brun : les cinq couleurs ont pris corps dans l'espace imaginé par Rima Pipoyan, accompagnée pour l'occasion par son ami Hayk Karoyi, fameux DJ mêlant à la palette méditerranéenne les airs venus du folklore. Sans oublier un chœur de femmes, puisque la chorégraphe magnifie dans ses œuvres la puissance de la moitié de l'humanité à laquelle elle appartient – son plus célèbre solo de danseuse s'intitule « Femme au bord de la prise de décision »… Elle l'a joué du Portugal aux Pays-Bas, après avoir travaillé en résidence à Berlin.

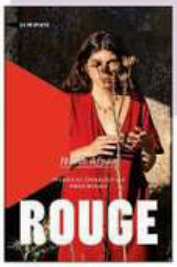
Même si elle a besoin de la reconnaissance que lui apportent les capitales européennes, Rima Pipoyan reste ancrée à Erevan.

LES HÉRITIERS DE GRÉGOIRE DE NAREK

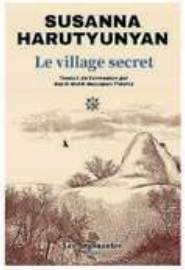
Cependant, même si elle a besoin du souffle et de la reconnaissance que lui apportent les capitales européennes, Rima Pipoyan reste ancrée à Erevan, sa « ville-âme », où elle s'escrime, malgré les conditions difficiles (un professeur gagne ici l'équivalent de moins de 500 € par mois) à transmettre à ses étudiants la passion qui l'anime depuis l'enfance.

Cette fille d'un couple de scientifiques (père zoologue, mère biophysicienne, formés du temps où l'Arménie faisait partie de l'Union soviétique) a commencé à danser à 6 ans ici, entre les murs de l'académie où elle enseigne aujourd'hui, et a créé sa première œuvre à 14 ans. Ténacité (elle n'avait pas le physique requis) et endurance (face au peu de moyens et de considération) lui ont forgé une armure au fil des ans : la culture n'étant pas non plus la priorité d'un État fragile et déboussolé, qui sort d'une guerre perdue à l'automne 2023, avec la cession traumatique de l'enclave du Haut-Karabakh avalé par l'Azerbaïdjan voisin. Rima Pipoyan est d'autant plus persuadée qu'elle doit *« continuer à raconter des histoires fortes avec la danse »*.

Comme tous les peuples menacés, à l'histoire douloureuse, les Arméniens qui ont survécu à des siècles d'invasions et au génocide perpétré par la →



Rouge, d'Hovik Afyan, traduit par Anahit Avetissian, La Peuplade, 2024, 20 €.



Le Village secret, de Susanna Harutyunyan, traduit par Nazik Melik Hacopian-Thierry, Les Argonautes, 2024, 22 €.

Turquie en 1915 (1,5 million de morts) ont un sens de l'humour féroce. L'ennemi azerbaïdjanais qui grignote aujourd'hui inexorablement le territoire national est la cible d'une plaisanterie très populaire à Erevan : pourquoi y a-t-il un ministère de la Marine en Arménie (pays enclavé du Caucase, sans accès à la mer) ? Réponse : l'Azerbaïdjan a bien un ministère de la Culture… On moque le pays musulman qui se rêve en Dubai, clinquant et fort de son seul pétrole. Et même si, ici aussi, de grands immeubles contemporains enlaidissent le centre-ville, même si on croise beaucoup trop de clones de Kim Kardashian (la gloire bling-bling de la diaspora arménienne de Los Angeles), et même si toute la jeunesse a les yeux rivés sur TikTok avec le son plein pot – y compris à la table des restaurants –, on s'enorgueillit d'une culture qui remonte à Noé et à l'histoire de son arche échouée sur le mont Ararat. Le sommet a beau être tombé dans l'escarcelle turque depuis 1923, il demeure telle une sentinelle à l'horizon, visible depuis les rues d'Erevan. Impérial au-dessus des brumes polluées des embouteillages. Et chacun de nos interlocuteurs, artiste ou écrivain, de rappeler que la présence politique des Arméniens dans le Caucase date du VI[e] siècle avant notre ère, tandis que l'Arménie est devenue le premier État chrétien du monde en 301 après Jésus-Christ. Cent ans plus tard, le moine Machtots créait son précieux alphabet. Et pas un seul romancier contemporain qui ne nous ait cité l'autre illustre moine du patrimoine littéraire : le poète mystique du X[e] siècle Grégoire de Narek. Son *Livre des lamentations* est la référence absolue. L'écrivain « nouvelle vague » et profondément croyant Aram Pachyan affirme que *« c'est le chef-d'œuvre le plus moderne qui soit, merveilleux d'élan spirituel, rattaché par la langue à ce bas monde, car il gravite aussi à la frontière de la folie »*. L'auteur du best-seller *Au revoir, Piaf* (2012) va jusqu'à comparer le poète médiéval à James Joyce dans sa dernière période, puisque inventeur *« d'une langue un peu dingue »*. Aram Pachyan, 41 ans, avoue être lui-même sans cesse en recherche d'une forme qui puisse absorber la violence du monde, adepte d'une littérature du fragment, éclatée et sans narration suivie. Il regrette que *le Livre des lamentations* ne soit plus utilisé par le grand public que comme un fétiche guérisseur glissé sous les oreillers : *« Si peu l'ouvrent encore pour en goûter la puissante saveur littéraire. »* Il faut dire que le moine-poète est révéré comme un saint par l'Église arménienne apostolique, ainsi que par les catholiques – il a été déclaré docteur de l'Église par le pape François en 2015.

« Je suis hanté par la perte, qui fait partie de l'identité arménienne. »

HOVIK AFYAN, ÉCRIVAIN

La populaire romancière Susanna Harutyunyan, 61 ans, porte elle aussi aux nues *« la confession déchirante et vertigineuse »* de Grégoire de Narek, qui est à ses yeux non seulement un héritage national mais universel. Elle a choisi quant à elle la voix des femmes de son village d'origine, sur les rives du lac Sevan, pour dire l'âme arménienne. Car si un tiers de la population du petit pays de moins de 3 millions d'habitants vit à

Les écrivains Susanna Harutyunyan et Hovik Afyan *(page de gauche)*, et la chorégraphe Rima Pipoyan *(ci-contre)*.

Erevan, l'autre est dispersée dans les campagnes : deux mondes entre lesquels maintenir le lien est essentiel. Les histoires racontées par les vieilles paysannes qu'elle écoutait avec fascination durant l'enfance sont un inépuisable réservoir romanesque.

« QUI SOMMES-NOUS DEVENUS ? »

L'appui sur une culture ancienne et enracinée, toujours vivante et inspirante, n'empêche pas les écrivains contemporains d'affronter les blessures de leur temps. Hovik Afyan, 41 ans, l'un des jeunes auteurs arméniens les plus lus, nous donne rendez-vous sur le banc d'un square à deux pas des locaux de la télévision où il est rédacteur en chef, contraint lui aussi à un boulot alimentaire – les quelques milliers d'exemplaires des tirages d'un roman en Arménie ne permettant pas de nourrir son homme. Sans coup de pouce étatique ni subventions, difficile de faire face. Hovik Afyan avoue combien lui pèse le jonglage avec l'actualité survoltée, qui l'empêche de se concentrer sur sa littérature. Il est l'auteur d'un roman visionnaire, *Rouge*, écrit début 2020, quelques mois avant que la guerre du Karabakh dite « des 44 jours » n'éclate. Il y raconte l'histoire d'un couple d'artistes, un peintre et une danseuse, qui prennent la route vers l'enclave et se retrouvent face aux corps de deux enfants dans le fossé – un garçon arménien et une fillette azerbaïdjanaise. *« L'instinct littéraire est à la fois inouï et terrible. Je n'avais pas prévu que mes personnages se retrouvent dans la direction du Karabakh. La guerre s'est peu à peu immiscée dans ma narration. Comme mes compatriotes, je suis hanté par la perte, qui fait partie de l'identité arménienne, tout en étant habité par une force à la surmonter, à vivre avec. »* Avec son humour grinçant, Hovik Afyan confie qu'il n'a pas perdu de proches dans les combats de 2020 et 2023, même si l'un de ses neveux y a laissé sa main gauche. Le traité de paix actuellement en négociation ne parvient guère à rassurer le romancier, qui avoue écrire *« au dos de la guerre »*. Sur les murs d'Erevan, on retrouve quelques portraits des 4 000 jeunes hommes morts au combat. Mais la vie continue ici avec un pragmatisme assumé, chacun affairé à assurer sa propre existence.

La photographe engagée Nazik Armenakyan, elle, s'est depuis longtemps intéressée aux personnes invisibles de la société où elle vit – les femmes atteintes du sida, par exemple. Dès les années 2010, elle a réalisé plusieurs reportages en Artsakh (le nom que tous les Arméniens donnent au Karabakh) et elle a très tôt documenté la lutte des habitants pour leur survie. Lorsque nous la rencontrons dans son studio professionnel de la rue Koryun, où elle dispose des tentures pour travailler ses portraits – une tradition du témoignage photographique très forte ici –, elle s'interroge avec nous sur son identité d'artiste arménienne. Vient le moment déchirant où elle se confie en tant que mère : sur ces 26 jours de terreur durant lesquels elle est restée sans nouvelle de son fils de 20 ans parti au front, à l'automne 2020. Une épreuve qui l'a marquée au fer rouge : *« Il y a eu un avant et un après. Mon fils est revenu, tandis que tant d'autres mères n'ont eu à accueillir que des cercueils. Ne les oublie-t-on pas un peu vite ? Qui sommes-nous devenus ? Quelle vision de l'avenir aidons-nous à construire, chacun à notre niveau ? Face à l'appétit d'ogre de notre voisin azerbaïdjanais et à sa propagande, quelle résistance efficace ? Comment notre art peut-il y contribuer ? »* Tout est à construire. Et Nazik se plaît à imaginer une contre-attaque numérique, civique et pacifique qui puisse avoir (enfin) une réelle puissance.

TEXTE **MARIE CHAUDEY**

PHOTOS **NAZIK ARMENAKYAN** POUR *LA VIE*

Au revoir, Piaf, d'Aram Pachyan, traduit par Anahit Avetissian, Éditions Parenthèses, 2020, 19 €.

Si l'Arménie était le centre du monde, hors-série de la revue *Kometa*, 22 €.

À VOIR

Un week-end à l'Est

Ce festival multiculturel se tient à Paris du 20 au 30 novembre. Erevan est la ville invitée, avec pour marraine la chorégraphe Rima Pipoyan et pour parrain le musicien André Manoukian.
Infos : weekendalest.com

L'ŒIL DE LA PHOTOGRAPHIE
THE EYE OF PHOTOGRAPHY

Edition : 21/11/2024
Journaliste : Jean-Jacques Naudet

madame FIGARO

Edition : 22/11/2024
Journaliste : Émilie Lopes

MADAMEMAG

ARMÉNIE

La culture de la RÉSISTANCE

APRÈS LA *PANTHÉONISATION* DE MISSAK MANOUCHIAN, CE SONT LES ARTISTES ARMÉNIENS QUE L'ON CÉLÈBRE À PARIS. HÉRITIÈRES D'UNE *HISTOIRE* PONCTUÉE DE CATASTROPHES, VOICI SEPT FEMMES QUI ONT FAIT DE LEUR ART *UNE FORCE*.

GÉNOCIDE, GUERRES, VIOLENCES. DANS UN PAYS RONGÉ par les épreuves, les artistes créent pour exister et se reconstruire. Avec les yeux tournés vers le futur. Quelques notes s'échappent de la pièce. La voix est reconnaissable entre mille, avec sa tessiture grave si particulière. « Viens mon rossignol, laisse notre jardin, apporte par tes chants le sommeil à mon fils… », chante Arpi Alto. L'artiste reprend cette berceuse populaire dans sa maison familiale, celle qui l'a vue grandir et qui domine Erevan, la capitale de l'Arménie. Elle passe des heures dans cette pièce, entourée d'instruments de musique et de tableaux de son frère. Depuis la fenêtre, on devine *Mère Arménie*, une statue de bronze de plus de 22 mètres de haut érigée sur un monumental socle, veillant sur la ville. Au loin, le mont Ararat, recouvert de ses neiges éternelles, est irradié du soleil de cette fin d'octobre. « C'est ici que je viens trouver l'inspiration. J'ai grandi dans une famille d'artistes : ma mère est musicienne, mon père est peintre, comme mon frère. Notre développement et notre éducation sont passés par l'art », raconte celle qui a donné son premier concert à l'âge de 3 ans. La jeune femme de 34 ans possède un don, un timbre envoûtant, une aura certaine qui la rendent célèbre de l'Arménie jusqu'au Brésil. Bossa-nova, samba, jazz…, ses chansons dépassent les frontières. Beaucoup la surnomment Julia Roberts pour sa ressemblance avec l'actrice, certains articles ont même évoqué un lien de parenté, elle en rigole. La chanteuse prépare

PAR **ÉMILIE LOPES** À EREVAN / PHOTOS **BIAYNA MAHARI**

Le Centre des Arts Cafesjian, à Erevan, page de gauche. La célèbre chanteuse Arpi Alto chez elle, à gauche, et la plasticienne Meri Karapetyan, à droite.

sa prochaine prestation, un concert qu'elle donnera avec André Manoukian, à Paris, à l'occasion du festival culturel Un Week-end à l'Est*, consacré cette année à la culture arménienne, jusque la fin de novembre (voir encadré). Elle sera l'une des têtes d'affiche. « C'est toujours un honneur pour moi de venir en Europe, de représenter mon pays, notre culture, j'en suis très fière. C'est important de parler de l'Arménie », s'enthousiasme-t-elle.

TRANSFORMER L'ANXIÉTÉ

Pourtant, ces dernières années n'ont pas été simples. La faute à une nouvelle guerre qui a traumatisé toute une génération, lorsqu'elle éclate en septembre 2020 dans la région du Haut-Karabakh, une enclave située en Azerbaïdjan mais peuplée presque exclusivement d'Arméniens. La défaite écrasante de son pays contre un adversaire honni depuis des décennies a laissé des traces. « J'ai chanté cette berceuse sur le rossignol pour la première fois après ce conflit. C'est une mère qui chante ces mots à son fils pendant la guerre. Tout a changé de couleur pour moi durant cette période. Ma musique, d'habitude légère, lumineuse, positive, est devenue plus sombre. J'ai alors interprété des mélodies que je n'aurais jamais imaginées, des chants sur le génocide, les guerres, il fallait que tout cela reflète mon intranquillité intérieure », confie-t-elle, les yeux embués. « La musique m'a aidée à surmonter cette période. Si je n'avais pas eu la possibilité de créer, je crois que je serais devenue folle. L'art est notre plus grande force dans la vie. » Héritières d'une histoire marquée par un génocide, de nombreuses guerres, des migrations forcées, et faite de luttes et de résistances, les artistes arméniennes se construisent aussi à travers leurs œuvres. « On ne peut pas parler d'art ici sans parler de résilience », confirme Sara Nalbandyan, rectrice de l'Institut de théâtre et de cinéma d'Erevan. Dans la capitale, l'esprit est pourtant à la fête, les musiciens improvisent des concerts dans les rues, profitant de l'été indien surprise. Le soir, de nombreux spectacles sont donnés sur la place de la République, comme s'il y avait toujours quelque chose à célébrer. « Cela se passe tous les jours de la semaine, les gens s'obligent à être joyeux pour oublier la guerre », note la rectrice, avant de partir dîner en famille, dans le centre historique. La plasticienne Meri Karapetyan le dit aussi : « La résilience occupe une place importante. Ma pratique artistique n'est pas simplement un acte de lutte, elle ressemble davantage à un dialogue avec la réalité qui nous entoure.

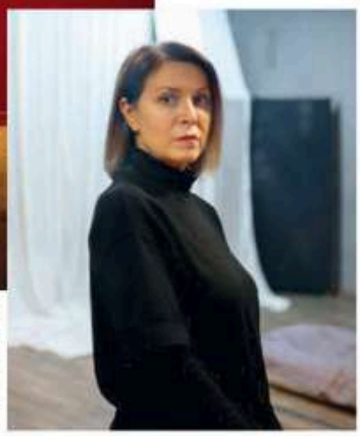
De gauche à droite : la réalisatrice Inna Mkhitaryan ; Rima Pipoyan, chorégraphe, marraine cette année d'Un Week-end à l'Est ; Mariam Ohanyan, cinéaste, créatrice en Arménie d'un festival de films de femmes, Kin (kinfestival.com).

Ce dialogue permet de transformer la douleur, l'anxiété et le tumulte en pensées et en formes », témoigne-t-elle sur les bancs de l'Institut des beaux-arts d'Erevan. L'artiste de 25 ans y était encore étudiante pendant la seconde guerre du Haut-Karabakh, en 2020. « Les professeurs n'ont cessé de nous encourager à travailler intensément, à continuer, à ne jamais abandonner. Même s'ils n'ont jamais évoqué le thème de la guerre, je n'ai pas pu l'ignorer. J'ai réalisé une série intitulée *Hachoir à viande* symbolisant cette guerre atroce. C'était simple et un peu cliché, mais c'était ma réponse alors. » Aujourd'hui étudiante aux Beaux-Arts de Paris, Meri travaille sur les notions de frontière. Elle expérimente l'espace et utilise de nombreux matériaux comme la corde, la terre, le cuivre, le plâtre ou encore le goudron. « Je n'utilise pas l'art pour éviter la vie. Mais avec l'art, je me sens à l'aise dans cette vie, dans la vie qui n'est pas facile », précise l'artiste qui souhaite retourner dans son pays dans quelques années afin de former la jeune génération. « Erevan a une énergie spéciale, captivante, elle semble être toujours en mouvement. Pour moi, cette ville ne s'arrête jamais. »

NOUVELLE VAGUE

Longtemps, en Arménie, les femmes ont été reléguées au second plan. Il a fallu quelques pionnières pour faire bouger les lignes. Comme la réalisatrice Mariam Ohanyan. En 2004, cette dernière a créé Kin, festival international de cinéma, *kin* signifiant « femmes » en arménien. « À l'époque, je faisais des films dédiés aux femmes, et les critiques disaient que ce n'était pas un sujet. Pour que mon travail ne soit pas oublié, je me suis dit qu'il fallait fonder ce festival. Nous étions peu nombreuses lors de la première édition », se rappelle-t-elle. Mais, depuis, une nouvelle vague semble émerger. « À la faculté de théâtre et de cinéma, au sein de la section réalisation, la moitié des étudiants sont des femmes aujourd'hui. Et il y a une nouvelle génération très talentueuse, notamment Shoghakat Vardanyan, qui, en 2023, a réalisé *1489*, sur la seconde guerre du Haut-Karabakh, ou encore Inna Sahakyan, qui a réussi en 2022 un remarquable film d'animation, *Aurora, l'étoile arménienne*. Il y a cette volonté de créer pour ne pas oublier notre culture, et pour montrer aussi ce que nous vivons en tant que femmes », ajoute Mariam Ohanyan. Dans son appartement, au cœur d'une banlieue paisible et verdoyante d'Erevan, Inna Mkhitaryan, 48 ans, photojournaliste et réalisatrice, ressent depuis toujours ce besoin de partager son histoire et celle de son peuple, en priorité du côté des femmes. Pendant le festival Un Week-end à l'Est, elle présentera *Tonratun*. L'histoire de cinq femmes – sa mère, sa grand-mère et ses voisines – qui revivent leurs heures passées autour de ce fournil *(tonratun)* servant à cuire le *lavash*, le pain traditionnel. Un espace qui servait aussi à libérer la parole et à « la réhabilitation psychologique qui passait par le feu », selon Inna. Au fil des scènes, on découvre bien plus que de simples discussions nostalgiques. Des blessures cachées ressortent, comme des avortements, des mariages arrangés, ou les guerres, toujours présentes. « Ce film, je l'ai tourné un an après la guerre de 2020, j'espère qu'il participe à notre reconstruction. C'est aussi à cela que doit servir l'art, sinon il ne faut pas créer. » Dépositaires d'un passé douloureux, toutes veulent pourtant se tourner vers l'avenir. À l'image de la flamboyante Rima Pipoyan. Marraine du festival, elle a révolutionné sa discipline, la danse, à seulement 36 ans. La chorégraphe, également professeure, a présenté ses œuvres dans plus de quinze pays et a remporté de nombreux prix. « Je fais de la danse depuis mon enfance, j'ai vu *Le Lac des cygnes* quand j'avais 3 ou 4 ans, et je suis tombée amoureuse. J'ai tout de suite voulu faire de la danse, même si mes parents, scientifiques, étaient réticents. Mais mon amour pour

PHOTOS BIAYNA MAHARI



Ci-dessus, à la Galerie nationale, l'exposition *The Chronicles of Armenia by Magnum* témoigne de regards portés sur les souffrances du pays. À droite, Sara Nalbandyan, rectrice de l'Institut de théâtre et de cinéma d'Erevan.

cet art était bien trop fort. » Se sentant bien vite à l'étroit dans une discipline trop classique pour elle, elle décide de casser les codes, en essayant de nouvelles choses. « J'ai fait beaucoup d'arts martiaux. Mon style aujourd'hui est une fusion de danse contemporaine, de ballet et de kung-fu », développe-t-elle. Si elle peine à évoquer la guerre, elle avoue ne pas avoir bougé pendant cette période douloureuse. « J'ai été trop touchée par les événements, certains de mes étudiants ont été victimes. J'étais complètement anéantie, et j'ai préféré garder le silence, car j'avais trop de sentiments négatifs en moi. Mais je savais que cela partirait avec le temps. » Avec raison... Quelques mois après, elle regorgeait de projets, et finit par fonder sa propre compagnie. « Je tire une force considérable de la danse. Quand je suis sur scène, je ne suis pas moi-même, c'est comme si je me transformais et que j'avais d'un coup des superpouvoirs. C'est inexplicable comme sensation, je donne beaucoup et je ressens tellement d'énergie. »

FORMER LA JEUNESSE

Erevan semble aussi lui donner une autre force, comme un sentiment de liberté. « À chaque fois que je marche dans la ville, je vois le mont Ararat, et je le regarde plusieurs fois, je me sens chez moi, ici, libre. La nature est magnifique. » Après avoir vécu quelques mois en Belgique, Rima Pipoyan est très vite retournée en Arménie, où elle ne cesse de s'investir. « J'ai ce besoin de partager ma vision des choses, mon expérience avec les plus jeunes. Je veux les former, les encourager à danser, à se construire, c'est aussi pour cela que j'ai créé ma compagnie, pour pouvoir leur offrir des perspectives après leurs études », sourit-elle, avant de repartir à toute vitesse pour une répétition. Dans sa maison, où elle continue à travailler sa voix, au milieu de ses chats et derrière les rires de son fils, Arpi Alto essaie d'oublier les heures sombres de son histoire. « J'ai eu de nombreuses opportunités de partir, mais je veux rester ici, je veux défendre ma culture », martèle-t-elle. Et cela passe encore et toujours par la création. Elle est d'ailleurs en train de terminer l'enregistrement d'un album de jazz, un opus qu'elle veut bercé de lumières. •

**Un Week-end à l'Est, jusqu'au 30 novembre, à Paris. weekendalest.com*

"UN ÉLAN SALVATEUR"

Brigitte Bouchard est vice-présidente et directrice artistique du Festival Un Week-end à l'Est. Après Varsovie, Kiev, Budapest, Odessa ou Tbilissi, le Festival met à l'honneur cette année, pour sa 8e édition, Erevan, la capitale de l'Arménie. Rima Pipoyan, Arpi Alto, Inna Mkhitaryan et Meri Karapetyan seront présentes aux côtés de nombreux autres artistes.

MADAME FIGARO. – POURQUOI AVOIR CHOISI L'ARMÉNIE CETTE ANNÉE ?

BRIGITTE BOUCHARD. – Nous avons commencé à mettre à l'honneur l'Ukraine quand elle a été envahie. Par solidarité, nous voulions mettre les artistes en avant afin de leur montrer notre soutien et leur permettre de venir s'exprimer. Évidemment, c'est un festival pluridisciplinaire, culturel, mais il y a un vrai engagement politique. L'année dernière, nous avons parlé de la Géorgie, car la démocratie est y menacée. De nombreux artistes nous avaient alors suggéré de nous intéresser à l'Arménie. C'est un peu comme cela que notre choix a été fait. Nous sommes aussi touchés par le contexte, avec le Haut-Karabakh qui a été repris par les Azerbaïdjanais fin 2023. L'Arménie n'a pas beaucoup de moyens pour la culture, il y a très peu de galeries d'art, très peu de réseaux, la démocratie reste instable. Il est donc important pour nous de les soutenir. Le fait de faire un focus sur cette culture pendant quelques jours est une grande fête pour eux et pour nous aussi.

AVEZ-VOUS REMARQUÉ UN NOUVEL ÉLAN AU SEIN DE CETTE CULTURE ?

Oui, il y a un dynamisme de tous les artistes. Certains ont dû quitter leur pays et portent un bout d'exil en eux, tout en gardant et en préservant leurs traditions. Tous chérissent leur territoire et ont cet élan très salvateur de vouloir le mettre en avant. Lorsque je me suis rendue à Erevan et que j'ai rencontré bon nombre de ces artistes, j'ai trouvé tous ces gens très engagés. Ils sont fougueux quand ils parlent de leur pays. Toutes ces souffrances à répétition que ce peuple a vécues forgent des personnalités très fortes. Ils s'investissent énormément pour que l'on découvre et que l'on chérisse leur pays. Certains ont même décidé de revenir vivre dans leur pays pour le défendre.

QUELLES SONT LES ARTISTES À SUIVRE PENDANT LE FESTIVAL ?

Rima Pipoyan, qui est la marraine du festival, est incontournable. Elle dégage une énergie incroyable, et elle a véritablement marqué la danse arménienne. Arpi Alto également, c'est l'une des plus belles voix d'Arménie, il faut la découvrir. Nazik Armenakyan, qui est documentariste et photographe, exposera *Red Black White*, son travail sur les femmes victimes du VIH. Nombreuses sont les femmes talentueuses à venir voir.

Le Monde

Edition : 23/11/2024
Journaliste : Anna Koriagina

Image extraite du film « Les Chevaux de feu » (1965), de Sergueï Paradjanov.
CARLOTTA

En Ukraine, un village mémoire du cinéma

Tourné à Kryvorivnia en 1963, « Les Chevaux de feu », de Sergueï Paradjanov, est projeté à Paris, le 23 novembre

REPORTAGE
KRYVORIVNIA (UKRAINE) – *envoyée spéciale*

Il est 9 heures à Kryvorivnia, un village de 1500 âmes dans les Carpates ukrainiennes, à une cinquantaine de kilomètres de la frontière roumaine. Dans la petite église en bois qui le surplombe, le prêtre Ivan Rybarouk ouvre une liturgie *« pour la liberté et la dignité de* [son] *peuple »*. Il a instauré ce rituel matinal il y a plus de mille matins, quand la Russie a lancé son invasion, le 24 février 2022. Il dénombre les prénoms de celles et ceux, originaires de la région, morts au combat : *« Youri, Stepan, Iryna, Vassyl, Rouslan, Ganna… »* La liste est longue, et il lui arrive de perdre son souffle.

Pourtant, il y a soixante ans, Kryvorivnia a connu des jours bien plus heureux. Les femmes aux foulards colorés qui écoutent le prêtre, des gamines alors, se souviennent bien des nombreuses voitures arrivant d'un coup en mai 1963 dans cette vallée protégée des vents et de l'effervescence urbaine par les montagnes avec, en tête, un homme barbu très agité. Ainsi commence l'épopée du tournage des *Chevaux de feu*, le film qui a révélé le réalisateur Sergueï Paradjanov (1924-1990). La première projection française de ce film en version restaurée aura lieu, samedi 23 novembre, au Christine Cinéma Club, à Paris, lors du festival Un week-end à l'Est, qui dure jusqu'au samedi 30 novembre.

En 1965, à la sortie des *Chevaux de feu*, le monde entier découvre le nom de Sergueï Paradjanov. Le film reçoit une cinquantaine de prix sur tous les continents. Son créateur, lui, n'arrive pas à travailler en URSS ni à quitter le pays. *« Donnez-moi plutôt un aller simple »*, rigole-t-il, invité à plusieurs festivals. Quand Charles de Gaulle se rend à Kiev en 1966, sa femme, Yvonne, souhaite rencontrer cet auteur dont le film était passé récemment en France. Fidèle à sa manière d'épater ses invités, Paradjanov coupe l'électricité dans tout l'immeuble, place de la Victoire, à Kiev, et met des cierges à chaque étage. M^me^ de Gaulle monte six étages à pied. Aujourd'hui, il est presque impossible de démêler le mythe de la réalité sur cette *« terre des Houtsoules oubliée par Dieu et par les gens »*, comme la présente le film.

Rituels sacrés

Une chose est sûre, selon Ivan Zelentchouk, conservateur du parc naturel de Verkhovyna et connaisseur de la Houtsoulie, cette mystérieuse région montagnarde : *« Un jour de fête, il y a deux cents ans, un homme de la famille Paliytchouk a été poignardé par son rival de la famille Goutenioukdevant l'église »* et leurs enfants, Ivan et Maritchka, se sont aimés au lieu de se venger. Au vieux cimetière du village, sur les dizaines de croix abîmées par le temps, on peut encore lire le nom de Gouteniouk. Quant aux Paliytchouk, on n'en retrouve plus de trace.

Un chantre du village va raconter cette histoire à Mykhaïlo Kotsioubynsky (1864-1913), grand écrivain ukrainien qui passe ses vacances à Kryvorivnia en 1910. Deux ans plus tard voit le jour sa nouvelle *Les Ombres des ancêtres oubliés*, considérée comme une œuvre moderniste majeure dans la littérature ukrainienne. Ces Roméo et Juliette ukrainiens sont désormais immortalisés. Un demi-siècle plus tard, sous le ciel soviétique, les studios de Kiev décident de produire un film à l'occasion du centenaire de la naissance de Kotsioubynsky. Leur choix se porte sur Sergueï Paradjanov.

Le long-métrage sera présenté en version restaurée au Christine Cinéma Club lors du festival Un week-end à l'Est

Né à Tbilissi de parents arméniens sous le nom Sarkis Paradjanian, le réalisateur est arrivé en Ukraine en 1952 après ses études à l'Institut national de la cinématographie (VGIK) à Moscou. Quarantenaire ambitieux, il tourne des films dans l'esprit du réalisme socialiste prôné par le parti et cherche une histoire qui le révélerait enfin en tant qu'auteur. Il découvre celle d'Ivan et Maritchka, et les planètes s'alignent. *« Au début des années 1960, entre la mort de Staline et la fin du dégel, il y a comme une petite lueur de liberté »*, remarque Ivan Kozlenko, spécialiste du cinéma ukrainien à l'université de Cambridge. Cette liberté, Paradjanov va la croquer à pleines dents.

« Tu verras, je vais faire un film génial », annonce le cinéaste en toute modestie au jeune compositeur Myroslav Skoryk (1938-2020) pour le convaincre de rejoindre l'aventure. Comment résister à celui qui a fait de sa vie un mythe en fabulant sa propre biographie ? Skoryk va tisser la musique du film, une œuvre à part entière, en l'incrustant de *spivanky*, ces chants populaires qui accompagnent le quotidien des Houtsoules. Le coup d'envoi musical du film est donné par l'iconique *trembita*, une corne alpine de 3 mètres en bois de pin, à la fois l'instrument de musique et le moyen de communication qui rythme les journées de travail des bergers et qui annonce mariages, naissances et décès sur les hauteurs carpatiques.

Le tournage durera dix-sept mois le long de la Tchornohora, majestueuse chaîne de montagnes, *« l'Olympe houtsoulien »*. Les acteurs Ivan Mykolaïtchouk et Larissa Kadotchnikova, qui incarnent Ivan et Maritchka, sont accompagnés par une centaine de Houtsoules qui ont sorti, à cette occasion, leurs fameux habits traditionnels. *« On appelait les femmes d'ici "les Parisiennes des Carpates", tellement elles étaient élégantes »*, relate Ivan Zelentchouk.

Pour *Les Chevaux de feu*, Paradjanov plonge dans l'univers des rituels sacrés houtsouliens. Dans les années 1960, ils résistent encore à la main de fer des Soviétiques, parvenus dans cette région en 1939, soit quarante ans plus tard que dans le reste de l'Ukraine. *« Même l'arrivée du christianisme sur nos hauteurs a été aussi lente que celle d'Internet »*, ironise Ivan Zelentchouk. Pour la dernière séquence du film, Paradjanov filme le rituel de *grouchka*, le dernier grand vestige des traditions païennes qui disparaîtra peu après le tournage. *« La veille de l'enterrement, les petits et les grands, on dansait dans la maison du défunt pour célébrer son passage ailleurs. Le lendemain, on allait lui dire adieu à l'église »*, se rappelle la conservatrice Vassylyna Zelentchouk en ouvrant la porte grinçante de la *khata-grazhda*, l'imposante maison-musée du film qui avait accueilli le tournage.

« Un phénomène politique »

Pour accéder à cette petite mais solide forteresse montagnarde au bois noir, il faut traverser le Tcheremoch noir, une rivière sacrée qui zigzague en remplissant le village avec ses gargouillis et définit le cours de sa vie. *« Elle déborde tous les cinquante ans. Nous, les montagnards, on a très peur de l'eau*, glisse Vassylyna. *Paradjanov, qui a grandi entouré par les montagnes, a bien saisi notre esprit »*, poursuit-elle. Fils d'antiquaire, passionné par ce métier, il a sillonné la Houtsoulie à la recherche des céramiques, des icônes et des œuvres en bois et en métal qui font la gloire de la région et dont déborde le film.

Quant au tournage, il va s'inscrire dans la mythologie houtsoulienne moderne en raison de la force de caractère de ses protagonistes. Le chef-opérateur Iouri Illienko (1936-2010), que Paradjanov surnomme tendrement *« le Tank »*, bouge avec la vitesse de l'éclair, sa caméra à la main. Sur le plateau, un éclairagiste membre du Parti communiste envoie une lettre à Kiev en disant qu'il n'a jamais vu un chef opérateur courir aussi vite, et que le film va certainement être un naufrage. Paradjanov, adepte des plans statiques, médusé, jette la pellicule – achetée à prix d'or – dans le Tcheremoch. *« Je vais te massacrer ! »*, hurle Illienko un jour, le menaçant devant l'équipe. *« Illienko racontait qu'ils avaient convenu un duel le lendemain avec des pistolets de Houtsoules*, se souvient Serhi Trymbatch, l'historien du cinéma. *Mais il avait plu dans la nuit, le Tcheremoch avait débordé en emportant les pontons, et Illienko n'avait pas pu se rendre sur place. »* Le lendemain, le visionnage des premières séquences les réconcilie.

Les deux acteurs sont entourés par une centaine de Houtsoules, habitants en costumes traditionnels

La première du film à Kiev, en septembre 1965, au cinéma Ukraine, à deux pas de la place Maïdan, se transforme en manifestation avec, en toile de fond, les récentes arrestations des artistes ukrainiens. Une lueur de liberté s'éteint. *« Le film est devenu un phénomène culturel et politique. Il a reconnecté le cinéma ukrainien à ses racines et soudé la dissidence ukrainienne »*, analyse Joshua First, l'auteur de *Sergei Paradjanov. Shadows of Forgotten Ancestors* (« ombres de nos ancêtres oubliés », Intellect, 2016, non traduit), un livre d'étude sur le cinéma de Paradjanov. Avec ce *« drame poétique »*, le réalisateur devient un des pères cofondateurs du cinéma poétique ukrainien, qui puise ses origines dans l'univers imagé de Gogol et qui fleurira dans les films de Iouri Illienko, interdits en URSS, et d'Ivan Mykolaïtchouk, qui passera derrière la caméra.

Durant les années 1970, Paradjanov multiplie les discours publics que le parti a de plus en plus du mal à digérer. *« Il n'était pas un dissident, mais dans un pays où il n'y a pas de liberté, un homme libre constitue un danger »*, résume Serhi Trymbatch. Mis en prison en 1973, Paradjanov y passera quatre années qui vont ruiner sa santé. Grâce à une mobilisation internationale à laquelle se joindront Bernardo Bertolucci, Michelangelo Antonioni, Yves Saint Laurent et Louis Aragon, il sera libéré et tournera des films en Arménie et en Géorgie. Il mourra d'un cancer du poumon en 1990 à Erevan, un an avant l'effondrement de l'URSS.

En quittant Kryvorivnia au crépuscule, on fait un détour par une maisonnette blanche où vit celle que Paradjanov aurait demandée en mariage en plein tournage et dont il aurait reçu en retour un *« non »* majestueux. Ganna Tchabaniouk, une des habitantes houtsoules qui ont participé au film, refuse d'en parler aujourd'hui : *« Je n'ai rien à dire sur ce qui s'est passé il y a un demi-siècle. Je suis vidée par cette guerre. »* Son neveu Vassyl vient de rentrer du front du Donbass avec une blessure à la jambe et ayant subi sa cinquième commotion. Elle s'excuse et ferme le portail. Ici, rares sont les alertes aériennes, et les nuits sont calmes. Mais Kryvorivnia paye son prix : seize personnes ont donné leur vie sur le front, et sept sont portées disparues. ■

ANNA KORIAGINA

« C'était comme tourner un film de science-fiction »

Le cinéaste britannique Steve McQueen raconte la genèse de « Blitz », qui sort en exclusivité sur Apple TV+

ENTRETIEN

Dans le palace parisien où s'orchestre la promotion de *Blitz*, on nous explique que Steve McQueen ne souhaite parler que de son film – comprendre, pas de questions politiques, s'il vous plaît. Précaution inutile, tant *Blitz*, qui suit un enfant métis dans le Londres éventré par les bombardements nazis, est tout sauf apolitique. En cela, il s'inscrit dans le droit fil de l'œuvre du Britannique qui, à 55 ans, n'a rien perdu de sa force abrasive, à cheval entre l'art contemporain, la télévision et le cinéma.

Sur le tournage de « Blitz ». APPLE TV+

En France, hormis quelques avant-premières au cinéma, « Blitz » sort directement sur Apple TV+. Cette configuration vous convient-elle ?

Non. La France a raison de défendre l'expérience collective de la salle. A quoi bon monter sur des montagnes russes, s'il n'y a personne pour hurler : « Ooh ! » et « Aah ! » avec toi ? Sans parler de la qualité de l'image, autrement supérieure en salles… Mais que cela soit clair : je suis heureux qu'Apple finance et diffuse mon film, et je le suis d'autant plus que, aux Etats-Unis et au Royaume-Uni, il a pu sortir au cinéma, quelques semaines avant d'être mis en ligne.

Depuis quand vouliez-vous filmer la guerre ?

En 2003, je suis parti dix jours en Irak. C'est une étrange tradition britannique, qui remonte à la guerre de Crimée (1853-1856) : un artiste est envoyé sur le front, avec les troupes. La plupart des gens ne perçoivent la guerre qu'à travers le prisme des médias, ça reste très abstrait. Observer de près le « théâtre des opérations », comme on l'appelle, m'a remué. Une camaraderie reliait tous ces soldats venus de Liverpool, de Leeds ou de Birmingham, comme dans une équipe de foot. Parmi eux, j'ai ressenti une forme de nationalisme assez pervers. Je m'étais promis de partager cette expérience. *Blitz* m'en offre l'occasion.

Quel en a été le point de départ ?

Durant mes recherches pour la minisérie *Small Axe* (2020), je suis tombé sur la photographie d'un petit garçon noir, avec une valise et une casquette, dans une gare, sur le point d'être évacué. Quelle que fût sa destination, il était manifestement en danger. Ça m'a mis sur la piste du film : qui étaient ses parents ? Quelle était sa vie ? Je me suis rapproché d'historiens, comme Joshua Levine *[auteur de* The Secret History of Blitz, *Simon & Schuster, 2016, non traduit]*, pour comprendre à quoi ressemblait Londres, à l'époque.

Vous faites des « oubliés » de l'histoire les protagonistes de « Blitz » : les femmes, les enfants, les Noirs, les vieux… Pourquoi ?

Je ne m'intéresse pas aux puissants, mais à ceux qui ont subi leurs décisions. Je ne filme pas le front, mais la colonne vertébrale, physique et émotive, du pays : la moitié de l'effort de guerre a été réalisé par ces « oubliés », comme vous dites. Dans la plupart des films, ce ne sont que des figurants, des ombres : les femmes n'apparaissent que comme des veuves éplorées, au mieux des infirmières. La vérité, c'est qu'elles trimaient dans les hangars, les abris, les usines, les maisons.

A travers les souterrains londoniens, vous montrez les rapports de classe, de race ou de sexe que la bonne société refoulait. Que reste-t-il de cet inconscient, aujourd'hui ?

Tout en luttant contre un ennemi commun – l'Allemagne nazie –, nous nous battions contre nous-mêmes. Inutile de nous voiler la face : ces problèmes sont, hélas, loin d'être résolus.

Pourquoi filmez-vous principalement de nuit ?

Il y a quelque chose de captivant et de viscéral, dans l'obscurité. Vous êtes attentif au moindre son, à la moindre lueur, comme dans *Les Guerriers de la nuit* (1979), de Walter Hill. Et puis, le noir confère une atmosphère de conte, à la manière des frères Grimm.

Avez-vous pensé aux romans de Charles Dickens ?

Absolument pas. Oliver Twist n'était pas noir ; mon héros, George, n'est pas blanc. Ils voient le monde différemment, et le monde les voit différemment ; ça change tout. Hormis sa mère et son grand-père, les seuls Blancs qui voient George, littéralement, sont les autorités.

Pourquoi avoir fait appel à Hans Zimmer pour la bande originale ?

Hans l'a composée en moins d'un mois, avec une facilité miraculeuse. Sa mère travaillait à Londres durant le blitz, en tant que traductrice ; elle n'est rentrée en Allemagne qu'après la guerre. Quand Hans avait 6 ans, son père est mort, et il a été envoyé en pensionnat. Ce que traverse George, il l'a, en partie, vécu. Sa partition s'en ressent.

La musique fait le lien entre les personnages, à rebours du vacarme de la guerre : sirènes, cris, explosions…

C'est un personnage central : la musique réconforte George face aux épreuves dont il est victime. Le personnage du grand-père est basé sur le père de Paul McCartney. Celui-ci a raconté combien les notes que son papa jouait au piano, durant la guerre, transformaient l'atmosphère de la maison.

Pourquoi avoir confié à Paul Weller le rôle du grand-père ?

On lui a fait faire des essais, avec un coach, et le verdict était unanime : il joue admirablement, ce qui n'est pas le cas de tous les musiciens. Dans ma jeunesse, j'étais très fan de The Style Council, l'un de ses groupes. Il a un visage magnifique, qui évoque celui de Samuel Beckett ou de Sam Shepard. Certains de ses enfants sont métis, il sait donc intimement ce que George endure. Paul confère à son personnage une gravité à laquelle je tenais coûte que coûte.

« Je ne m'intéresse pas aux puissants, mais à ceux qui ont subi leurs décisions »

Quelles sources d'inspiration avez-vous partagées avec votre équipe ?

Du matériel d'archive, exclusivement. J'ai tenu à inclure, par exemple, la chanson exacte qui était jouée lors du bombardement du Café du Paris, le 8 mars 1941. Quant au personnage qu'interprète Benjamin Clementine, il est basé sur l'histoire vraie d'un étudiant en droit nigérian, qui patrouillait le quartier de Marylebone, durant le blitz. On n'a parlé ni de mes précédents films ni d'œuvres d'autres artistes, pour la simple et bonne raison que personne ne s'était, jusqu'alors, confronté à un tel sujet. C'était comme tourner un film de science-fiction ; à ceci près que la réalité était notre seule référence.

Votre film est-il une réponse à « Dunkerque », de Christopher Nolan (2017) ?

Je ne dialogue pas avec les films, mais avec le monde. Cette fois, j'ai voulu le regarder avec des yeux d'enfant ; ceux de ma fille de 2 ans, lorsque, émerveillée devant une feuille morte, elle m'a dit pour la première fois : « Papa, c'est une feuille ! » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR AURELIANO TONET

Portrait d'une vieille ville en feu

Dans « Blitz », Steve McQueen conte l'odyssée d'un enfant qui cherche sa mère dans un Londres bombardé en septembre 1940

PLATEFORME VIDÉO

Dans une ville en feu, plusieurs pompiers tentent d'éteindre le brasier. Le jaillissement de l'eau sous pression assomme l'homme en première ligne. Le tuyau se mue en un reptile incontrôlable, les flammes continuent de dévorer les immeubles, les hommes s'agitent en une chorégraphie dérisoire. Plus tard, une fois passés les premiers effets du choc que provoque la vision de *Blitz*, une étrange association vient à l'esprit : Steve McQueen a ouvert son évocation de la tentative de destruction de Londres par l'Allemagne nazie sur une citation du premier film de fiction de l'histoire du cinéma. Cette première séquence est un remake tragique et cruel de *L'Arroseur arrosé*, des frères Lumières (1895).

Tressant la réalité du monde et l'histoire cinéma, l'ancien vidéaste et plasticien fait de *Blitz* une œuvre rare : une fiction dont la trame classique – un enfant tente de retrouver sa mère dans un pays en guerre – est tissée d'images, de situations, d'idées de mise en scène qui forcent à penser – aux bombes et aux gens sur qui elles tombent, hier et aujourd'hui, à la puissance de la fiction et à ses limites – sans entraver l'émotion et la sensation.

On est en septembre 1940, chaque nuit, la Luftwaffe nazie fait pleuvoir des bombes sur Londres. Les docks, les usines, les quartiers densément peuplés font de l'East End une cible. Rita (Saoirse Ronan) et son fils George (Elliott Heffernan), 9 ans, y vivent, à Stepney, dans une petite maison qu'ils partagent avec le père de Rita, Gerald (Paul Weller, le musicien). Ouvrière dans une fabrique de munitions, la jeune femme se résout à envoyer son fils hors de Londres.

George est métis (l'idée du film est venue à Steve McQueen en découvrant la photo d'un enfant noir évacué de Londres pendant le Blitz), il ne supporte pas la perspective d'être privé de la protection maternelle, d'être exposé au racisme universel qui lui vaut d'être insulté quotidiennement par ses compagnons de jeu et qui, par le passé, a conduit à l'expulsion de son père, originaire de la Grenade.

En pleine campagne, George saute du train pour rentrer chez lui. D'abord ignorante de l'évasion de son fils, Rita est un moment l'héroïne d'une chronique de la vie ouvrière, filmée à la manière du cinéma soviétique, avant de s'engouffrer dans une quête désespérée pour retrouver l'enfant.

Divisions sociales

Portrait d'une vieille ville en feu, *Blitz* met en scène comme peu de films l'ont fait la persistance des divisions sociales en temps de guerre. Le racisme, d'abord, qui irrigue toute la cité de son poison, y compris dans les endroits où l'on ne trouve que des Blancs. Le recours judicieux aux flash-back donne une idée des origines de George, de l'injustice faite à son père. La guerre n'a pas, non plus, contrairement à ce que les discours d'union nationale voudraient le faire croire, comblé le fossé entre classes.

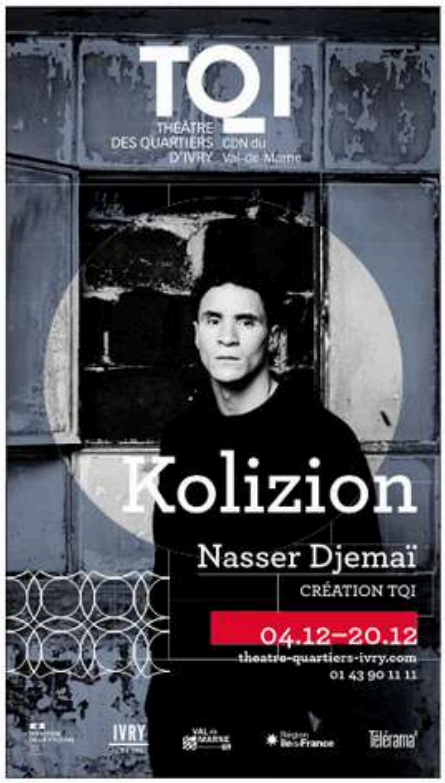
Une des plus belles séquences du film met en scène l'irruption de la BBC dans l'usine de Rita, qui est invitée à chanter pour soutenir le moral du royaume. A peine a-t-elle poussé sa dernière note que ses camarades envahissent le podium pour demander l'ouverture des stations du Tube pendant les raids allemands – les autorités préfèrent garantir la continuité des transports en commun plutôt que de préserver des vies prolétaires.

Des night-clubs chics (où l'on se croit un instant dans une comédie musicale) aux bas-fonds, les stations du périple du petit George font à la fois des péripéties haletantes et un éventail des réponses que le cinéma peut apporter à la tragédie humaine. L'intensité du jeu du jeune Elliott Heffernan, la force qu'il insuffle à son personnage – capable de résister à la douleur de la perte comme à la menace du mal à l'état pur – donnent à ce qui aurait pu n'être qu'une succession de tableaux l'énergie d'une épopée.

C'est l'un des talents les plus inattendus chez un cinéaste venu des arts plastiques que cette qualité de la direction d'acteur. Steve McQueen sait aussi bien utiliser les pouvoirs prodigieux de Saoirse Ronan qu'éveiller en Paul Weller une présence à l'écran, qu'on n'aurait pas soupçonnée chez l'ancien leader de The Jam et du Style Council. Stephen Graham en moderne Fagin ou un autre musicien, Benjamin Clementine, qui incarne avec un charisme étonnant un policier militaire venu du Nigeria, s'ajoutent à la cohorte des seconds rôles qui peuplent cette ville en feu dont le spectacle nous ramène inlassablement à la vie quotidienne de tant d'endroits sur Terre, au XXIe siècle. ■

THOMAS SOTINEL

Film britannique et américain de Steve McQueen, avec Saoirse Ronan, Elliott Heffernan, Paul Weller (2 heures). Sur Apple TV+ à partir du 22 novembre.



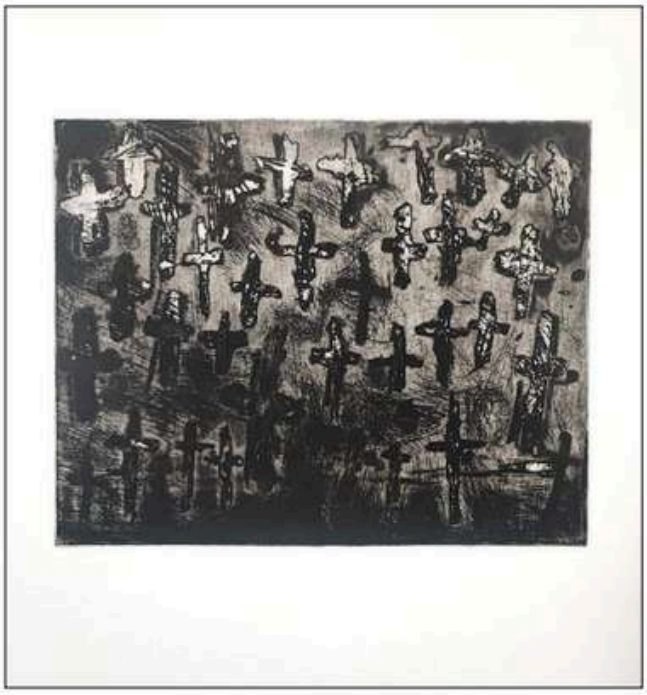
LE QUOTIDIEN DE L'ART

Edition : 26/11/2024
Journaliste : Jordan De Faÿ

FESTIVALS

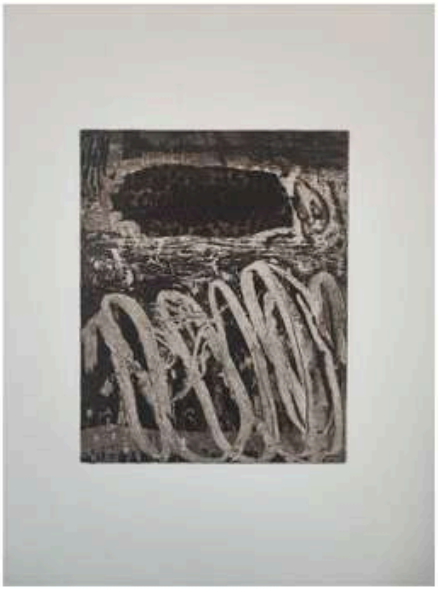
Un Week-end à l'Est met le cap sur Erevan

Après Odessa en 2022 et Tbilissi en 2023, le festival annuel dédié à une ville d'Europe de l'Est, lancé en 2016 par Vera Michalski, met cette année en lumière la capitale arménienne. Au cœur du Quartier latin, 25 lieux d'art visuel, spectacle vivant, musique, cinéma et littérature (Beaux-arts de Paris, cinéma Nouvel Odéon, église Saint-Germain-des-Prés, Espace des Femmes-Antoinette Fouque, école d'architecture Paris-Malaquais, bibliothèque André-Malraux, librairie polonaise…) accueillent du 20 au 30 novembre une riche programmation pour faire découvrir la vitalité de la scène arménienne contemporaine, complétée par un hors-série de la revue *Kometa*. Sous le parrainage de deux artistes d'origine arménienne, le pianiste André Manoukian et la chorégraphe et danseuse Rima Pipoyan, l'événement entend casser les idées reçues sur cette région de l'Europe, dont l'histoire est jalonnée de chapitres douloureux. En France, où la diaspora arménienne compte 750 000 personnes, le sujet a un écho particulier. « *Il nous était important de ne pas nous arrêter à la diaspora, mais avant tout de donner la voix aux artistes d'Erevan, que l'on connaît peu ou pas en France* », expliquent Alain Berland et Varduhi Kirakosyan, curateurs du parcours d'arts visuels, qui ont réuni autour du thème « Et les frontières deviennent des ponts » 23 artistes, dont 17 vivant à Erevan et 6 récemment installés en France. « *La notion de briser les frontières est comprise au sens large du terme – à la fois les frontières physiques entre l'Arménie et les pays voisins, mais aussi entre passé et présent, ici et ailleurs, Arméniens d'Arménie et Arméniens de France. La scène d'art contemporain en Arménie est encore en train de se former, on ne pourrait pas en donner une image complète car l'évolution est constante* », détaille le duo de curateurs, qui a souhaité faire dialoguer cette jeune scène avec quelques-uns de leurs aînés, comme Hamlet Hovsepian, l'un des pionniers de l'art vidéo dans le Caucase, ou Khachatur Martirosyan, maître de la non-figuration arménienne qu'il a imposée à contre-courant de son époque, où l'abstraction était interdite à l'académie des Beaux-Arts d'Erevan. Plusieurs artistes du parcours sont de jeunes diplômés, à l'exemple de Tigran Sahakyan, dont les gravures représentent des croix formant un cimetière imaginaire où sont enterrés les soldats morts lors des guerres qu'a connues l'Arménie en 1991 et 2020, ou du lithographe Arman Vahanyan, actuellement en résidence à l'imprimerie d'art IDEM Paris dans le cadre du projet MENK avec l'Institut français d'Arménie.



Tigran Sahakyan,
Sans titre, 2024, gravure à l'eau forte et aquatinte, 25 x 32 cm. Gravure réalisée en résidence à l'imprimerie d'art IDEM Paris.
© Courtesy de l'artiste.

Arman Vahanyan,
Sans titre, 2024, gravure, 32 x 25 cm. Gravure réalisée en résidence à l'imprimerie d'art IDEM Paris.



Khachatur Martirosyan,
Nameless, 2020, collage de toile, 100 x 80 cm.
© Courtesy de l'artiste.

JORDANE DE FAŸ

➔ **« Un Week-end à l'Est », jusqu'au 30 novembre 2024. weekendalest.com**

Libération

Edition : 20/11/2024
Journaliste : Frédérique Roussel

LIVRES/ POCHES

JAVIER MARÍAS
TOMÁS NEVINSON
Traduit de l'espagnol par Marie-Odile Fortier-Masek, Folio, 752 pp., 11€.

«Ma mission relevait de la punition ou de la vengeance, elle ne cherchait pas à éviter un crime individuel ou un massacre (du moins pas de façon immédiate), il m'était donc plus difficile de la mener à bien. Et dans le cas d'une vengeance, ce n'était pas la mienne.»

L'amour en guerre Premier roman traduit de Hovik Afyan

Par **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**

Les Français privilégient l'histoire d'amour, à la différence des Allemands qui y voient surtout la guerre. L'Arménien Hovik Afyan décrivait ainsi la réception de son roman le 24 novembre à Paris au festival Week-end à l'Est, dédié cette année à Erevan. Il faut dire que le texte ouvre sur un balancement : des époux depuis vingt-trois ans (l'amour) se rendent à la frontière de leur pays avec l'Azerbaïdjan, dans le Haut-Karabakh (la guerre), comme on se rend à un carrefour. Soit Aram et Arous passent chez l'ennemi pour repartir de zéro, soit ils restent en Arménie et poursuivent leur vie chacun de leur côté. Sur la route, ils tombent sur deux corps d'enfants ensanglantés et les emportent dans un village arménien. L'écrivain, né en 1983, disait avoir eu comme intention de raconter la relation de ce couple d'artistes (lui est peintre, elle est danseuse) en crise, la guerre s'était imposée dans le décor. Celle-ci n'est jamais vraiment éteinte dans cette région, lui-même se souvient d'avoir vécu enfant la première guerre du Haut-Karabakh au tournant des années 1990. Le réel a encore poussé la fiction dans des retranchements auxquels l'écrivain ne s'attendait pas : il a fini ce livre en janvier 2020, il a été publié un mois après la fin de la seconde guerre du Haut-Karabakh en novembre de la même année. Ne croyez pas qu'ils soient liés, disait donc l'auteur. Frounze, un des personnages marquants de *Rouge*, le fait pourtant, le lien : il a laissé une jambe dans la première. Un nouveau conflit s'annonce, et comme ce patriote veut s'engager malgré son infirmité, on lui confie la mission de veiller sur les femmes rassemblées dans un abri.

On circule dans *Rouge*, âpre et émouvant, à travers une série de scènes, emplies de personnages saillants qui vivent le quotidien avec intensité. De retour de sa bordée avec Arous, Aram va se remettre à peindre en occultant tout le reste. Frounze va s'investir dans une relation paternelle avec le fils de Chouchan qui chante si bien en attendant son amoureux détenu par les Azerbaïdjanais. Elmira, *«le genre de personne qui mourait et ressuscitait chaque jour»* dessine sur des bouts de papier des maisons colorées pour les glisser dans des chaussettes tricotées main qui partent en direction du front. On aurait du mal à ne pas considérer que le premier roman de Hovik Afyan, qui avait publié auparavant des recueils de nouvelles, puis trois autres romans ensuite, ne porte pas sur la guerre. Ce qu'elle cause comme dégâts, physiques mais aussi psychologiques. Astroun, prisonnier en Azerbaïdjan, en revient littéralement la mort dans l'âme. Arous se perd dans une folie vers l'avant plutôt que de survivre de souvenirs insupportables. Le «rouge» du titre ne parle pas que du sang, il parle de la robe de la belle Chouchan, il dit la couleur préférée de Hovik Afyan, qui appelle à refuser les évidences. Petit à petit, la mosaïque s'agrège vers un dénouement qui évoque une réconciliation. Avec un amour, celui de deux adolescents, qui évoque aussi la tragédie. Car il aura un prix.

HOVIK AFYAN
ROUGE, traduit de l'arménien par Anahit Avetissian, La Peuplade, 168 pp., 20 €.

Bernard Malamud remue ciel et adultère La romance d'un biographe à Venise

Par **PHILIPPE LANÇON**

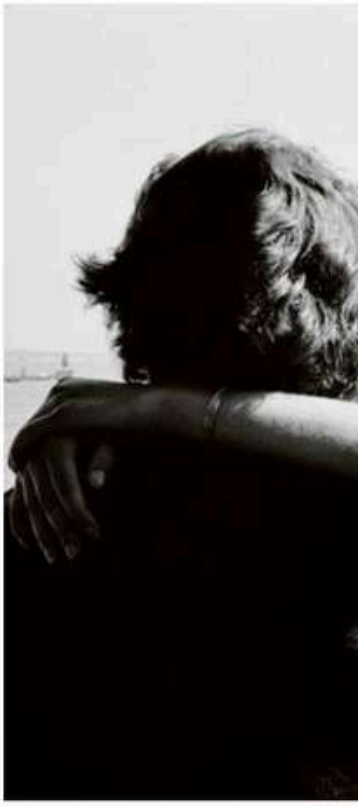
Venise n'est pas forcément une ville faite pour l'amour. William Dubin, 56 ans, biographe d'écrivains et homme marié, y traîne dans les rues, une nuit des années 1970, après avoir bu un verre au Harry's Bar. Sa femme, Kitty, est restée dans le Vermont. Celle qui l'accompagne, Fanny, a été pendant quelques jours leur femme de ménage. Un jour, elle s'est dénudée sous son nez, dans son bureau, tandis qu'il calait sur sa future biographie de D. H. Lawrence, lequel avait une étrange vertu : il *«n'épargnait aucune mauvaise nouvelle à personne»*. Lawrence n'épargne pas davantage au biographe son aspect raide, guindé, le fait qu'il soit un obstacle permanent à ceux qu'il attire : *«Est-ce la façon dont je travaille ou celle dont il m'élude ? Dubin avait l'impression d'être un sculpteur devant un bloc d'argile durcie.»* Le voici donc à Venise, avec Fanny, pour attaquer la romance. Elle a trente ans de moins que lui. Dubin lui parle des écrivains, des peintres qu'il aime. Il filtre tout ce qu'il vit et voit avec la vie de ceux qu'il a lus, sur qui il écrit. Mais les musées n'intéressent pas Fanny, les biographies d'écrivains non plus. Après le dîner, elle est restée à l'hôtel. Ils n'ont toujours pas couché ensemble, bien qu'ils soient là pour ça.

Maladresse. Ce qui a eu lieu avant la promenade solitaire de William donne un bon aperçu du ton des *Vies multiples de William D.* (en anglais : *Dubin's Lives*, c'est plus sobre), roman publié en 1979 par Bernard Malamud. Il avait 65 ans, il lui restait sept ans à vivre. Dubin et Fanny se déshabillent dans la chambre. Il a un maillot de corps. Elle : *«Pourquoi est-ce que tu t'embêtes à porter ça ?»* Lui : *«C'est ma femme qui les achète.»* Elle : *«Dis-lui de ne plus en acheter.»* Lui : *«C'est commode en hiver. C'est elle qui achète mes affaires. Moi, je déteste le faire.»* Elle : *«Je préférerais que tu ne l'encenses pas en ma présence.»* Le dialogue continue, entre maladresse du vieux, naturel de la jeune, comique de situation. Elle se baisse pour lui enlever ses chaussettes, *«il y eut un bruit de pet sonore»* et le lecteur se dit : tiens, le vieux a pété au mauvais moment. Or, surprise, c'est Fanny qui a pété : *«Elle se précipita en hoquetant dans la salle de bain, tira la chasse.*

Cinq minutes plus tard, et comme elle ne répondait pas quand Dubin frappa à la porte, il tourna la poignée et jeta un regard circonspect à l'intérieur.» Fanny se tient près de la cuvette, *«une traînée de diarrhée dégoulinant le long de ses jambes, puis elle vomit bruyamment. Il la nettoie, elle sanglote, "alors il lui lava les jambes et les fesses avec une serviette imprégnée d'eau chaude et de savon, sans parvenir à éradiquer l'odeur de la maladie.*

Le biographe pensa à ce qu'avait dit Yeats à propos de l'édification de l'amour sur l'autel des excréments ; mais ça ne lui apporta pas grand-chose.» L'auteur fait allusion à un poème de l'écrivain irlandais, *Crazy Jane parle avec l'évêque*, où on lit ces vers : *«Une femme peut être fière et rigide/Lorsqu'elle a des intentions amoureuses ;/Mais l'amour a installé sa demeure/sur l'autel des excréments ;/Car rien ne peut être unique ou entier/Qui n'a pas été loué.»* William a nettoyé et bordé Fanny comme si c'était sa fille, Maud, qu'il a cru voir dans la rue, un peu plus tôt, au bras d'un homme beaucoup plus âgé qu'elle. Mais que ferait Maud à Venise, alors qu'elle étudie à Berkeley ? William regarde Fanny au lit, calcule la différence d'âge. Il se sent coupable, se rassure, se disculpe et conclut : *«A chacun de vos actes, la vie répond par une farce grotesque.»* Ce mélange du trivial et du raffiné, cette tragicomédie de l'existence et de la sexualité, du malentendu et du vieillissement, cette finesse de langue confrontée aux pulsions du corps et aux couacs de l'esprit, on les connaît : elles culminent sur les deux autres pointes de ce triangle des lettres américaines que forment, avec Malamud, Saul Bellow et Philip Roth. *Les vies multiples de William D.*, dont le titre de travail était *The Juggler (le Jongleur)*, fait écho aux univers et à la matière des deux autres, qu'il connaissait fort bien. On est toujours quelque part entre la rue, le lit, la bibliothèque, le divan et le cirque. Et ça danse.

Quand il était jeune, après la mort de sa mère folle, Dubin *«ne semblait pas savoir que faire de lui-même. Si votre train est sur de mauvais rails, chaque gare où vous vous arrêtez est la mauvaise gare»*. Dans Venise vidée par la nuit, tandis que Fanny dort, il parle au fantôme de son père, un serveur qui ne riait jamais et qui est mort depuis longtemps, laissons-le se présenter à lui et à nous : *«Papa [...], je suis biographe. Je veux que tu saches que le président Johnson – lui non plus n'était pas de ton temps – m'a remis une médaille pour un livre que j'ai écrit sur quelqu'un qui s'appelait Henry Thoreau, un homme à l'âme immense qui vivait dans la nature. C'est ce que je fais : j'écris des livres sur les vies des hommes. [...] La médaille de la liberté m'a été décernée pour mon talent.»* Le fantôme du père lui répond : *«Ça aurait été mieux si tu l'avais reçue du président Roosevelt.»* Le temps est différent dans la vie intérieure, comme dans les romans. Il crée ses frontières pour mieux les passer. Dans la vie extérieure, c'est la guerre du Vietnam. Le fils que Kitty a eu d'un premier mariage, que Dubin a élevé, a déserté et fuit à Stockholm. Ils n'ont plus de nouvelles. Ils en auront, car que faire quand tout foire à Venise ? Aller en Suède. A la recherche du fils adoptif, tout aussi fantomatique, qui finira mal chez les Russes. Et en profiter pour tomber dans la nuit, sous la pluie, et se faire mal aux genoux.



A Venise, en 1979. PHOTO GUY LE QUERREC

CAHIERS DU CINEMA

Edition : Numéro de janvier 2025
Journaliste : Charlotte Garson

TV

Edition : 19/11/2024
Journaliste : Pascale Veysset
Journal International

Pour revoir l'entretien de Rima Pipoyan par Pascale Veysset dans *Le Journal international*

Un week-end à l'est : l'Arménie s'invite à Paris

Pour sa 8è édition, le festival "Un Week-end à l'Est" met à l'honneur, Erevan, capitale de l'Arménie. L'événement qui s'ouvrira demain à Paris, a pour marraine la danseuse et chorégraphe Rima Pipoyan. Elle est notre invitée.

Diffusion le 10 décembre

Sujet sur Paradjanov dans l'émission hebdomadaire Viva Cinéma, avec Serge Avédikian et Patrick Cazals.

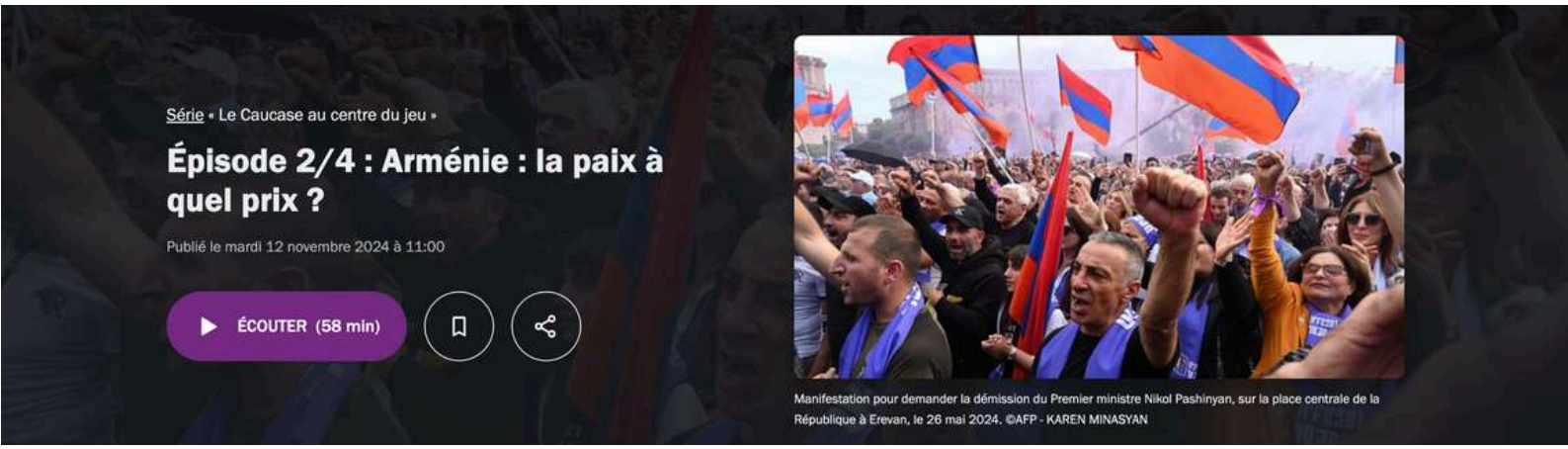
RADIO

Edition : 09/11/2024
La Parenthèse

Pour réécouter l’émission avec Alain Berland et Varduhi Kirakosyan

👉🏻 INTERVIEW avec NOÉMIE de Varduhi Kirakosyan, critique d'art 🎨 et de Alain Berland, commissaire d'expositions artistiques 🖼️ dans le cadre du Festival des Cultures de l'Est qui met cette année en lumière la ville de Yerevan ! 🇦🇲

Edition : 12/11/2024
Journaliste : Julie Gacon
Cultures Monde



Pour réécouter l'émission de Julie Gacon

Edition : 12/11/2024
Journaliste : Laurent Sapir

LES MATINS JAZZ

PRÉSENTÉ PAR LAURE ALBERNHE, MATHIEU BEAUDOU ET MARINE GIBERT

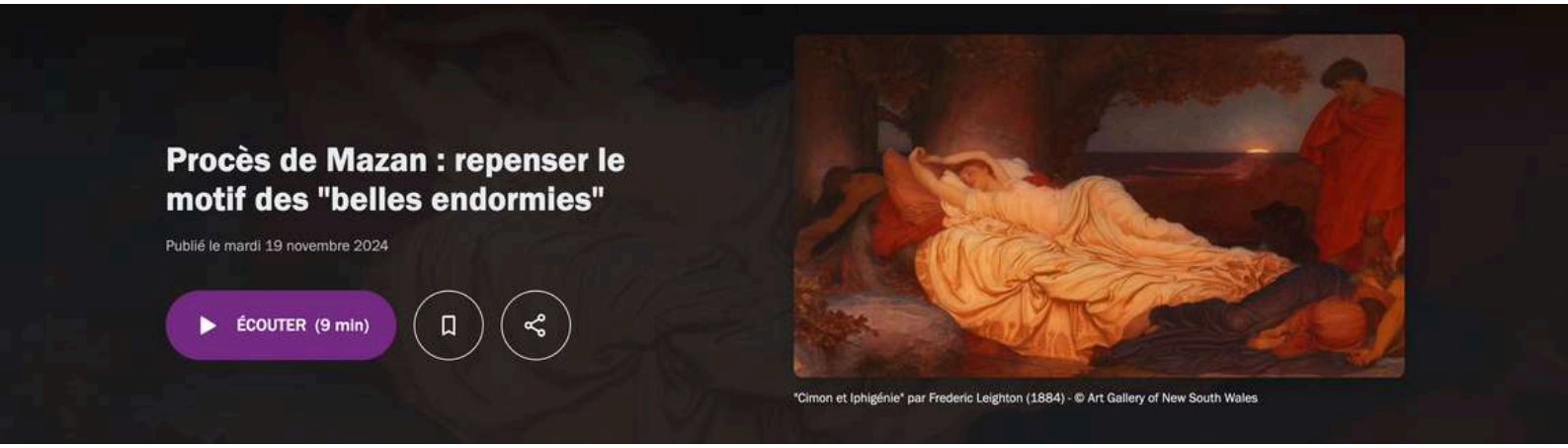
Tous les jours au réveil, le duo des Matins Jazz, Laure Albernhe et Mathieu Beaudou (avec Marine Gibert le vendredi), vous dégourdit les oreilles et vous tire du lit avec le sourire.

DU LUNDI AU VENDREDI, DE 6H À 9H30

Pour réécouter l'annonce dans le fil actu des *Matins jazz*

Pour réécouter l'entretien de Brigitte Bouchard par Simon Tatreaux

Edition : 19/11/2024
Journaliste : Marie Sorbier
Le Point culture



Pour réécouter la brève de Marie Sorbier

Les brèves du jour :

- **Ce jeudi 20 novembre débute à Paris le festival Un Week-end à l'Est. Créé en 2016, cet évènement propose chaque année pendant une semaine un focus sur une ville d'Europe centrale ou de l'Est qui est mise à l'honneur à travers des évènements culturels. C'est l'Arménie et sa capitale Erevan qui ont été choisis pour la 8e édition de ce festival pluridisciplinaire. Au programme une trentaine d'évènements autour de la littérature avec par exemple un récital consacré aux poèmes du résistant Missak Manouchian, des arts visuels avec une exposition sur le travail du photographe Areg Balayan qui documente depuis 2009 la guerre au Haut-Karabakh, mais aussi de la musique, du cinéma, du théâtre et même de l'architecture. Le programme complet est disponible ici.**

TSFJAZZ.COM
TSFJAZZ

Edition : 19/11/2024
Journaliste : Laurent Sapir

LES MATINS JAZZ

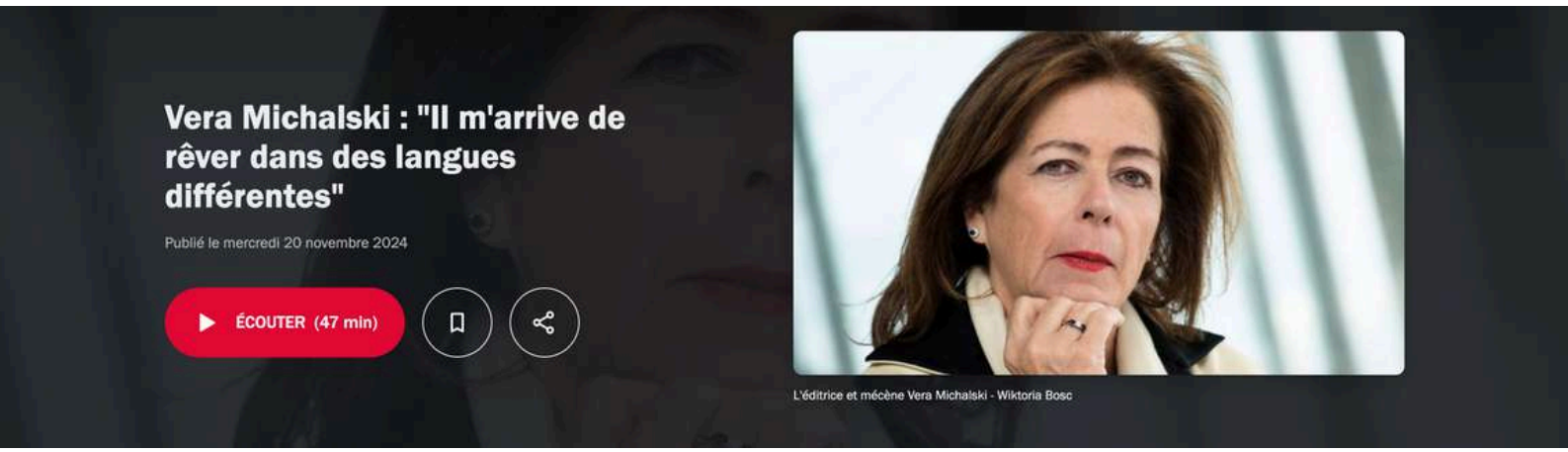
PRÉSENTÉ PAR LAURE ALBERNHE, MATHIEU BEAUDOU ET MARINE GIBERT

Tous les jours au réveil, le duo des Matins Jazz, Laure Albernhe et Mathieu Beaudou (avec Marine Gibert le vendredi), vous dégourdit les oreilles et vous tire du lit avec le sourire.

DU LUNDI AU VENDREDI, DE 6H À 9H30

Pour réécouter l'entretien de Brigitte Bouchard dans le fil actu des *Matins jazz*

Edition : 20/11/2024
Journaliste : Eva Bester
La 20e heure



Pour réécouter l'entretien de Véra Michalski dans *La 20e heure* par Eva Bester

Tisseuse de liens entre l'Europe de l'Est et de l'Ouest, l'éditrice Vera Michalski inaugure la 8e édition du festival "Un Week-end à l'Est", du 20 au 30 novembre, à Paris. Cette année, direction l'Arménie. Un pays à l'histoire riche et troublée. Un peuple de folklore et d'exodes. Rayonnant.

Avec
- Vera Michalski-Hoffmann

Éditrice et présidente du groupe Libella, rassemblant plusieurs maisons d'édition, dont les excellentes éditions Noir sur Blanc, Vera Michalski œuvre à faire connaître la littérature d'Europe centrale et d'autres espaces géographiques, et développe grandement les possibilités d'évasion via les cultures des différents pays qu'elle donne à découvrir à travers diverses activités. Elle parle le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le polonais pas parfaitement, un tout petit peu de russe.

Cette ambassadrice de bonne volonté auprès de l'Unesco et ancienne présidente du Bureau international de l'édition française a créé avec Brigitte Bouchard le festival pluridisciplinaire "Un Week-end à l'Est" qui met à l'honneur chaque année à Paris une ville d'Europe centrale ou orientale à travers ses écrivains, cinéastes, penseurs et artistes.

Après Varsovie, Kyiv, Budapest, Belgrade, Sofia, Odessa et Tbilisi, la huitième édition est dédiée à la capitale de l'Arménie, Erevan. La culture arménienne est donc célébrée du 20 au 30 novembre à travers des rencontres, débats, expositions, concerts, spectacles et projections. Et sous l'égide de deux parrains, la danseuse et chorégraphe Rima Pipoyan et le musicien André Manoukian.

Pour réécouter l'émission avec Rima Pipoyan

Rendez-vous dans l'émission « Art et regard » du vendredi 22 novembre 2024 pour découvrir la chorégraphe et danseuse de ballet moderne, Rima Pipoyan, la marraine du festival @unweekendalest qui à lieu en ce moment même et jusqu'au 30 novembre.

À cette occasion, la revue Kometa, partenaire du festival, publie un numéro spécial intitulé "Et si l'Arménie était le centre du monde ?"

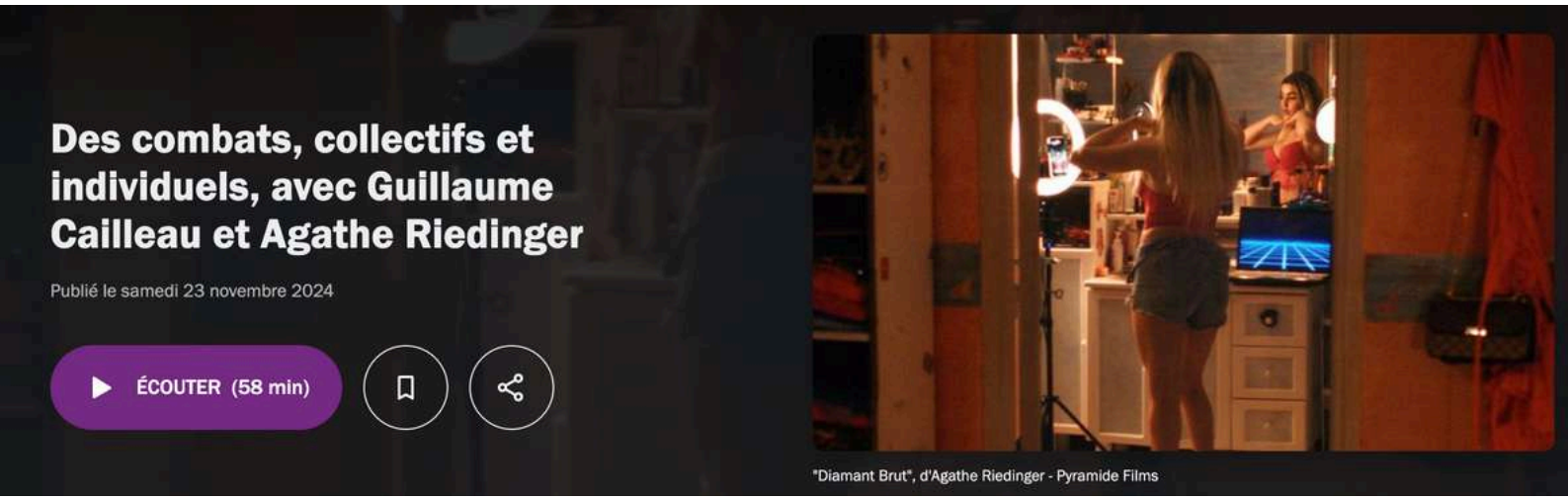
L'Arménie à l'honneur

L'invitée explique que l'Arménie a été extrêmement ballottée par l'histoire. C'est aussi pour cela que le festival a choisi d'inviter la ville d'Erevan, qui a toujours souffert de la proximité des empires, et dont la religion a été malmenée. Vera Michalski : "Souvent les peuples les plus malmenés donnent naissance à des cultures extraordinaires. Et là, on avait envie vraiment de donner un coup de projecteur sur ce pays et cette ville." Qu'aimerait-elle importer de la culture arménienne en France ? "Une certaine inventivité, une tolérance, un esprit d'aventure, il y a beaucoup de choses à dire. Et bien sûr, aussi, la référence au passé, le respect pour les ancêtres, des choses comme ça qui forgent la personnalité des Arméniens."

Elle explique au micro d'Eva Bester, à propos des jeunes Arméniens, que ce qui est assez paradoxal, c'est que même chez eux, on a l'impression que le traumatisme du génocide est encore là. "Notamment parmi les artistes que nous avons rencontrés sur place, avec Alain Berland, il y a un vrai désir de nouveauté, de sortir des stéréotypes du communisme, mais l'histoire en Arménie est très importante. C'est un peu comme en Pologne, on a pu dire que la religion a été un ciment pour le peuple polonais et une base de la littérature."

Au festival "Un Week-end à l'Est", il y aura des musiciens, des cinéastes, des chorégraphes. André Manoukian et Rima Pipoyan sont les parrains. Il y aura aussi Élise Boghossian, Robert Guédiguian, l'écrivaine arménienne Susanna Harutyunyan et la sociologue militante féministe et pacifiste née à Istanbul, Pinar Selek.

Edition : 23/11/2024
Journaliste : Antoine Guillot
Plan large



Pour réécouter l'émission d'Antoine Guillot

Et puis enfin, pour rencontrer l'Arménie, ses artistes, écrivains et cinéastes, dont Paradjanov, Pelechian et de nombreux jeunes à découvrir, le Festival Un Week-end à l'Est, consacré cette année à la ville d'Erevan, c'est à Paris jusqu'à lundi.

Edition : 25/11/2024
Journaliste : Juliette Gheerbrant et Frédérique Lebel
Accents d'Europe

ACCENTS D'EUROPE

Du Nord au Sud, la faille climatique

Publié le : 25/11/2024 - 14:45

Écouter - 19:29 | Partager | Ajouter à la file d'attente

Pour réécouter l'émission

Tigrane Yegavian, à retrouver dans un hors-série spécial sur l'Arménie de la revue Kometa avec laquelle nous sommes partenaires, ainsi que durant le festival Un week-end à l'Est qui se tient jusqu'au 30 novembre 2024 à Paris.

Edition : 27/11/2024
Journaliste : Juliette Gheerbrant et Frédérique Lebel
Accents d'Europe

/ Podcasts / Accents d'Europe

ACCENTS D'EUROPE

L'école turque à l'heure du nationalisme

Publié le : 27/11/2024 - 16:03

Écouter - 19:30 | Partager | Ajouter à la file d'attente

Pour réécouter l'entretien de Pinar Selek par Frédérique Lebel

Pinar Selek que nous avons rencontrée dans le cadre du festival Un week-end à l'Est qui se tient jusqu'au 30 novembre 2024 à Paris. À lire «Le chaudron militaire turc», aux éditions des femmes.

WEB

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 30/09/2024
Journaliste : Hocine Bouhadjera

Un Week-end à l'Est 2024 : l'Arménie s'invite au cœur de Paris

Après avoir exploré Varsovie, Kyiv, Budapest, Belgrade, Sofia, organisé une édition spéciale en soutien à l'Ukraine, mis en lumière Odessa et Tbilissi l'an dernier, Un Week-end à l'Est se tourne, pour sa 8e édition, vers Erevan, capitale de l'Arménie. Cette année, l'événement qui se tiendra du 20 au 30 novembre prochain à Paris, aura pour marraine la danseuse et chorégraphe Rima Pipoyan et pour parrain le musicien André Manoukian.

PUBLIÉ LE :
30/09/2024 à 18:04

Hocine Bouhadjera

150
Partages

Lancé en 2016 par Vera Michalski et Brigitte Bouchard, Un Week-end à l'Est est un festival culturel et pluridisciplinaire de six jours qui se déroule chaque année en novembre à Paris. Chaque édition met à l'honneur une ville d'Europe centrale ou orientale, mettant en avant ses écrivains, cinéastes, penseurs et artistes.

Le programme propose une quarantaine d'événements, dont des rencontres, débats, expositions, concerts et projections, organisés dans des lieux emblématiques du Quartier latin ainsi qu'à la Maison de la Poésie, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à la Librairie Polonaise, et au Théâtre de l'Alliance Française. Ces activités offrent aux participants un espace privilégié d'échanges et au public français une occasion unique de découvrir la richesse de la création artistique des pays de l'Est.

Parmi les personnalités ayant participé aux éditions précédentes figurent des cinéastes comme le Hongrois Béla Tarr, les réalisatrices géorgiennes Elene Naveriani, Salomé Jashi, l'actrice Taki Mumladze, les réalisateurs serbes Mila Turajlić et Srdan Golubović, ou encore les cinéastes bulgares Theodore Ushev, Kamen Kalev, Mina Mileva et Vesela Kazakova. Les réalisateurs ukrainiens Oleg Sentsov et Eva Neymann, l'écrivaine Mira Popović, l'actrice Léa Todorov, l'auteur de bandes dessinées et réalisateur Enki Bilal, et des écrivains tels que Nino Haratischwili, Nana Ekvtimishvili, Tamta Melashvili, Iva Pezuashvili, Svetislav Basara, Emmanuel Carrère, György Dragomán, Guéorgui Gospodinov, Serhiy Jadan, Andreï Kourkov, Hanna Krall, Goran Petrovic, ainsi que les poètes Ilya Kaminsky et Boris Khersonsky ont également été à l'honneur.

Le festival a accueilli de nombreux musiciens, dont le compositeur Valentin Silvestrov, les pianistes Piotr Anderszewski, Alexei Lubimov, Giorgi Gigashvili, les violonistes Svetlin Roussev et Lisa Batiashvili, la cheffe d'orchestre Oksana Lyniv et son Orchestre de jeunes d'Ukraine (YSOU). Parmi les artistes invités, on compte Nika Kutateladze, Miroslaw Balka, Jacek Jarnuszkiewicz, Nedko Solakov, Igor Gusev, et les photographes Goranka Matic, Eugenia Maximova, Peter Puklus.

De grands metteurs en scène, tels qu'Árpád Schilling, Vlad Troitskiy, Krzysztof Warlikowski, et des philosophes comme Ágnes Heller et Volodymyr Yermolenko, ont également pris part à ce rendez-vous culturel unique.

Ci-dessous, une présentation plus large des invités de cette édition, et le programme :

Nouvelles d'Arménie Magazine
armenews.com
Edition : 01/10/2024

Un Week-end à l'Est 2024 : l'Arménie s'invite au coeur de Paris

ARTICLE COMPLET RÉSERVÉ AUX ABONNÉS

Après avoir exploré Varsovie, Kyiv, Budapest, Belgrade, Sofia, organisé une édition spéciale en soutien à l'Ukraine, mis en lumière Odessa et Tbilissi l'an dernier, Un Week-end à l'Est se tourne, pour sa 8e édition, vers Erevan, capitale de l'Arménie. Cette année, l'événement qui se tiendra du 20 au 30 novembre prochain à Paris, aura pour marraine la danseuse et chorégraphe Rima Pipoyan et pour parrain le musicien André Manoukian.

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 14/10/2024

DOSSIERS

Un Week-end à l'Est : le festival des cultures est-ouest 8e édition

Après Varsovie, Kyiv, Budapest, Belgrade, Sofia, une édition spéciale en soutien à l'Ukraine à Odessa, et Tbilissi l'an dernier, Un Week-end à l'Est choisit cette année pour sa 8e édition Erevan, capitale de l'Arménie. L'événement se déclinera à travers tous les arts du 20 au 30 novembre à Paris.

LE
14/10/2024

16
Partages

La danseuse et chorégraphe Rima Pipoyan sera la marraine de l'événement, aux côtés du musicien André Manoukian comme parrain. Ce festival culturel, né en 2016 à l'initiative de Vera Michalski et Brigitte Bouchard, se tient chaque année en novembre à Paris durant six jours. Il met à l'honneur une ville d'Europe centrale ou orientale à travers ses écrivains, cinéastes, penseurs et artistes.

À travers des rencontres, débats, expositions, concerts et projections, près de quarante événements sont proposés dans des lieux emblématiques du Quartier latin, mais aussi à la Maison de la Poésie, l'Odéon Théâtre de l'Europe, la Librairie Polonaise ou le Théâtre de l'Alliance Française.

Cette riche programmation offre un espace d'échange privilégié entre les artistes de l'Est et le public français, permettant de découvrir la vitalité artistique de ces régions.

Pour cette édition consacrée à Erevan, le festival tisse des liens entre l'Est et l'Ouest à travers des propositions cinématographiques, chorégraphiques, littéraires, musicales et philosophiques, ainsi qu'un parcours d'arts visuels.

La sélection d'Erevan et de l'Arménie, terre au carrefour des cultures occidentale et orientale, renforce la portée symbolique de cet événement. Le passé complexe de l'Arménie, marqué par le génocide, l'exode de ses habitants, son héritage païen et sa reconnaissance comme premier pays chrétien, continue d'influencer cette nation à la fois ancienne et dispersée à travers le monde.

LIVRES HEBDO

Edition : 21/10/2024
Journaliste : Adèle Buijtenhuijs

MANIFESTATIONS

Festivals littéraires : les incontournables de novembre 2024

Livres Hebdo a regroupé une liste non exhaustive des festivals littéraires du mois de novembre 2024.

Par Adèle Buijtenhuijs
le 21.10.2024

AFFICHE DU SLPJ 2024

- **41e Foire du livre de Brive du 8 au 10 novembre 2024 à Brive-la-Gaillarde (Corrèze). Du haut de sa 42e édition, la foire du livre de Brive s'est imposée comme un rendez-vous incontournable de la scène littéraire. Sous la présidence de Jérôme Garcin, écrivain et ancien animateur de l'émission *Le Masque et la Plume* sur France Inter, elle accueille à la fois des auteurs en lice pour de nombreux prix littéraires ainsi que des habitués du festival tels que Gaël Faye, Miguel Bonnefoy, Amélie Nothomb, Sandrine Collette, David Foenkinos, Kamel Daoud, Maylis de Kerangal, Maud Ventura, Susie Morgenstern, Philippe Jaenada, Emmanuelle Lambert, Antoon Kri Hervé Le Tellier ou encore Olivier Norek. Le programme inclut éga des personnalités publiques (Roselyne Bachelot, Michel Cymes) ai des académiciens français. Rébecca Dautremer et Emmanuel Lepage seront**

les invités d'honneur pour la littérature jeunesse et la bande dessinée. Plus d'informations par ici.

Affiche de la Foire du livre de Brive 2024

- 40e Salon du livre et de la presse jeunesse, du 27 novembre au 2 décembre à Montreuil (Seine-Saint-Denis). Pour cette 40e édition, le SLPJ conjugue rêve et littérature lors d'un événement gratuit et accessible à tous. Rendez-vous incontournable pour les amateurs de littérature jeunesse, il met à l'honneur cette année plus de 400 exposants, 250 artistes et plus de 2 000 auteurs en dédicace pour près de 200 000 visiteurs attendus. Un des temps forts sera la remise des Pépites, prix littéraires décernés dans plusieurs catégories (livres illustrés, bandes dessinées, fictions juniors et ados), dont les lauréats seront annoncés à l'ouverture du Salon le 27 novembre. Plus d'informations par ici.

- **31e édition du Festival de littérature européenne de Cognac du 12 au 17 novembre (Nouvelle-Aquitaine). Cette année, cette manifestation met à l'honneur l'Irlande à travers des débats, conférences, expositions, animations jeunesse, projections de films, rencontres... Pour l'occasion, de nombreux auteurs seront présents sur place tels que Jan Carson, Louise Kennedy, Billy O'Callaghan et Ruth Gilligan et aborderont des thématiques variées allant des troubles en Irlande aux traditions culturelles et sociales du pays. Le festival s'achèvera avec la remise du prix des Lecteurs. Plus d'informations par ici.**

- **41e Festival BD Boum de Blois du 22 au 24 novembre à Blois (Cher). Avec David Prudhomme comme président de cette édition, le festival accueille notamment Aurélien Ducoudray, Florence Dupré la Tour, Goossens, Arnaud Le Gouëfflec, Jean-David Morvan, et Anne Simon. Durant trois jours, les visiteurs pourront assister à des rencontres, séances de dédicaces, conférences, concerts, lectures projetées, expositions, etc. Différentes récompenses seront décernées lors de la cérémonie des prix, le samedi 23 novembre (prix Région - Centre Val de Loire, prix du Conseil départemental ou prix Jeunes Talents - La Saif, entre autres), dont le Grand Boum – Ville de Blois 2024 qui distingue un auteur pour l'ensemble de son œuvre. Plus d'informations par ici.**

Affiche du festival BD Boum 2024

- **26e édition du Salon Pages, du 29 novembre au 1er décembre à Paris. Au sein du prestigieux Palais de la Femme à paris, le salon accueille comme chaque année une centaine d'éditeurs du monde entier, spécialisés dans la bibliophilie contemporaine et les livres d'artistes. L'invité d'honneur de cette 26e édition à qui sera consacrée une exposition est le peintre, graveur, écrivain, poète et dessinateur français Gérard Titus-Carmel. Plus d'informations par ici.**

- **8e édition du festival Un week-end à l'Est, du 20 au 30 novembre à Paris. Cette année, le festival met à l'honneur Erevan, la capitale de l'Arménie. À travers la littérature, la danse, le cinéma, la musique et les arts visuels, il explore l'histoire et la richesse culturelle de ce pays, marqué entre autres par un génocide. Parrainé par le musicien André Manoukian et la chorégraphe Rima Pipoyan, le festival proposera plus de 40 évènements (rencontres, débats, expositions, concerts...), au sein de lieux emblématiques**

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 23/10/2024
Journaliste : Inès Lefoulon

Chor Et Chorchor : naissance de la comédie au cinéma arménien

#Weekendalest2024 – Du 20 au 30 novembre 2024 se déroulera la 8e édition de Un Week-end à l'Est, un événement pluriartistique mettant en avant les liens culturels entre l'Est et l'Ouest. Arts visuels, danse, littérature et musique se répondent au fil de la programmation, notamment à travers de multiples projections explorant la diversité du cinéma arménien. (Re-)découvrons ainsi *Chor Et Chorchor*, du réalisateur Hamo Bek-Nazarian.

PUBLIÉ LE :
23/10/2024 à 15:26

Lefoulon Inès

138
Partages

Ce film muet, réalisé en 1926 par Hamo Bek-Nazarian, pionnier du cinéma arménien, marque la naissance de la comédie dans le pays. À l'époque, le cinéma arménien émerge à peine et le réalisateur Bek-Nazarian s'impose comme l'un de ses grands innovateurs. Le film présente deux maris paresseux et alcooliques, victimes d'un envoûtement qu'ils attribuent à un sort satanique.

Chor et Chorchor est une comédie burlesque où deux hommes, chassés de leur foyer par leurs femmes exaspérées, tentent de se délivrer d'une malédiction imaginaire avec l'aide d'un prêtre. Ce film est l'une des premières comédies du cinéma arménien et met en avant la dynamique des relations conjugales de l'époque.

Ce film sera projeté en ciné-concert au Nouvel Odéon, avec une présentation de la réalisatrice Tamara Stepanyan et un accompagnement musical en direct par le violoncelliste Artyom Manukyan. La séance a lieu le 19 novembre à 20h. Tarifs : 10 €, 8 €, 5 €.

LE CLUB DE MEDIAPART

Edition : 24/10/2024
Journaliste : Olivier Pratte

Festival Un week-end à l'Est

Festival pluridisciplinaire du 20 au 30 nov. à Paris

Abonné·e de Mediapart

55 Billets | 0 Édition

BILLET DE BLOG 24 OCTOBRE 2024

Retour à Erevan

« Le Getar ne tarira pas, le Getar coulera avec l'émotion de quarante printemps », écrit Aram Pachyan dans un passage de son roman P/F qui sera lu en ouverture du festival Un Week-end à l'Est ce 20 novembre au théâtre de l'Alliance Française pour sa huitième édition consacrée à Erevan en Arménie. Insufflant un second souffle à sa ville qu'il dit ne jamais quitter, Pachyan partage ses réflexions.

Signalez ce contenu à notre équipe

Par Olivier Pratte

Aujourd'hui, c'est en vain qu'on cherchera le passage du Getar à Erevan. Suivant son cours entre les quartiers et jardins des Érévanais, au sud comme au centre de la ville, il s'immisçait dans leur quotidien, une présence singulière au cœur de leur identité, jusqu'à ce que le gouvernement, au lieu de le nettoyer, décide de le recouvrir en bonne partie d'asphalte au début des années 2000.

Au cours de la même période, en 2004, le tramway, celui que Mkrtich Armen érigeait dans son livre *Yerevan*, l'ode célèbre à la capitale arménienne, aux dires de Pachyan, comme un « cri de victoire de la révolution, le symbole du communisme, d'une vie nouvelle, l'idée de ce l'on appelle l'homme nouveau et sa réalisation », est mis hors service par la ville, « physiquement expulsé » au même titre que le Getar.

Aliénés du monde physique, le tramway et le Getar sont devenus autant de « rêves, illusions, frivolités ou la réalité d'une réalité » que de fantasmes, ces « traces constantes d'un fantôme qui ne peut être consumé ».

De ces traces, remontant le fil d'Ariane de sa mémoire, Pachyan forme un autre monde, privant le fleuve et le tramway des idéaux, entre autres, qu'ils ont déjà incarnés, mais « leur permettant, tout simplement d'être ». C'est là, dit-il, qu'il trouve un antidote aux réalités imposées à l'existence.

© Umar Timol

Dans *P/F*, il invoque le Getar de ses rêveries et de son enfance : « Et je viens maintenant à toi comme le fils prodigue assis sur ta côte et voyant mon salut dans tes eaux troubles, ma paix dans ton obscurité, la lymphe de la vie gargouille encore dans ta crasse. »

Dans cette invocation, à la croisée du réel et de l'imaginaire « qui ne sont plus mesurés, hiérarchisés mais identiques », il laisse libre cours à sa dérive, à propos de laquelle Guy Debord, le philosophe français, dit-il, « a merveilleusement écrit ».

Là où les frontières entre ce réel et cet imaginaire n'existent pas, où il va et vient, il trouve un refuge face à la seconde guerre du Haut-Karabagh, de laquelle naît une Arménie dans « un état de mutilation et de grand désastre du point de vue de l'architecture, de l'urbanisme, et de l'environnement, peut-être irréversible ».

Alors « privée de ses derniers lambeaux d'identité, défigurée par les outils tranchants et perforants du capitalisme et de l'argent », la rue Abovyan

sur laquelle circulait le tramway d'Erevan pendant sept décennies n'est pas « seulement son identité d'aujourd'hui ». Pachyan le dit lui-même. « La rue Abovyan, qui est mienne, où je marche quand je veux, est dans ma mémoire. » Et dans *P/F*, « on ne peut être à court de lambeaux de mémoire ».

De la fin du tramway, « un flash dans la conscience fantomatique et écrite du héros », et de la condamnation du Getar perdurent ce que Pachyan appelle la Forme, « qui a creusé un sillon sur son corps, creusé un sillon dans son corps – les trajectoires de la rivière et du tramway, palpables comme une cicatrice familière. »

Comme Erevan qu'on ne peut quitter, et pour laquelle il évoque cette métaphore :

« Le chaton frappe le miroir avec sa patte, frappe son reflet, le coup est subtil, presque intouchable. »

Aram Pachyan en quelques lignes

Écrivain de fiction primé de la génération indépendance, son premier livre, le recueil de nouvelles *Robinson* publié en 2011, lui a valu le Prix présidentiel de littérature. Son roman *Au Revoir, Piaf* est devenu un best-seller national en 2012 et reste l'un des livres les plus vendus de la littérature arménienne. Son roman *P/F* (2020) a reçu le Prix de littérature de l'Union Européenne en 2021. Pachyan a également publié un recueil de nouvelles, *Ocean* (2014), ainsi qu'un recueil de discours, d'articles, d'essais et de nouvelles, *If This Is Writer* (2023).

Il a été écrivain en résidence à la résidence d'automne du programme international d'écriture de l'Université de l'Iowa, Iowa, États-Unis en 2018 et à la Villa Waldberta, Munich, Allemagne en 2019.

Inspirée de son roman *Au Revoir, Piaf*, la pièce *I am a vegetarian* a été montée en 2017 et une pièce musicale, *Pachyan Fragments* du compositeur Aram Hovhannisyan inspirée de son roman *P/F,* a été écrite et jouée aux États-Unis en 2015. L'opéra *Au Revoir, Piaf* été mis en scène à Munich, en Allemagne, par l'association Art Concept International. La pièce *MENologue*, présentée au Mher Mkrtchyan Artistic Theater d'Érévan, est le plus récent projet théâtral inspiré des écrits de Pachyan.

Pachyan enseigne l'écriture créative au centre TUMO et travaille sur son nouveau roman.

Recommandé (5)

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 24/10/2024
Journaliste : Inès Lefoulon

SORTIR > CINÉMA

#SALONS / FESTIVALS

5 Dreamers and a Horse : portrait d'une Arménie moderne

#Weekendalest2024 –Du 20 au 30 novembre 2024 se déroulera la 8e édition de Un Week-end à l'Est, un événement pluriartistique mettant en avant les liens culturels entre l'Est et l'Ouest. Arts visuels, danse, littérature et musique se répondent au fil de la programmation, notamment à travers de multiples projections explorant la diversité du cinéma arménien. (Re)découvrons *5 Dreamers and a Horse* des réalisateurs Vahagn Khachatryan et Aren Malakyan.

PUBLIÉ LE :
24/10/2024 à 09:30

Lefoulon Inès

116
Partages

Ce film, réalisé par Vahagn Khachatryan et Aren Malakyan, est une exploration contemporaine de la société arménienne, mettant en avant les rêves et les espoirs de plusieurs personnages dans un contexte social et politique en pleine mutation. Le cinéma arménien est marqué par une renaissance artistique dans les années 2000, et ce film en est un exemple moderne.

Quatre personnages, chacun avec des aspirations différentes, symbolisent diverses facettes de l'Arménie actuelle. De la conductrice d'ascenseur rêvant de voyager dans l'espace aux jeunes femmes queer et féministes en quête de liberté, ce film met en lumière les rêves confrontés à une réalité parfois difficile, dans l'attente des révolutions espérées.

Le film sera projeté le 21 novembre à 20h15 au Christine Cinéma Club, suivi d'une rencontre avec les réalisateurs, Vahagn Khachatryan et Aren Malakyan, animée par Antoine Perraud de Mediapart. Durée : 1h20. Tarifs : 10 €, 8 €, 6 €, 5 €.

Retrouver tout le programme de Un Week-end à l'Est 2024.

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 25/10/2024
Journaliste : Inès Lefoulon

Le village secret : se reconstruire après un génocide

#Weekendalest2024 – Du 20 au 30 novembre 2024 se déroulera la 8e édition de Un Week-end à l'Est, un événement pluriartistique mettant en avant les liens culturels entre l'Est et l'Ouest. Arts visuels, danse, littérature et musique se répondent au fil de la programmation. La Librairie Polonaise accueillera des moments clés de cette manifestation. (Re-)découvrons ensemble *Le village secret* de Susanna Harutyunyan.

PUBLIÉ LE :
25/10/2024 à 16:04

Lefoulon Inès

106
Partages

L'autrice Susanna Harutyunyan s'impose comme une figure majeure de la littérature contemporaine arménienne. Son ouvrage *Le village secret* (Les Argonautes, 2024), brillamment traduit par Nazik Melik Hacopian-Thierry, a reçu le prestigieux Prix présidentiel de littérature en 2016.

Ce roman raconte l'histoire d'un village arménien isolé, devenu un refuge pour les rescapés du génocide arménien. Harout, le chef du village, doit faire face à une situation complexe lorsque Nakhchoun, une femme enceinte, victime de sévices, arrive au village.

L'œuvre traite des questions de survie, de mémoire et des dilemmes moraux liés aux événements tragiques du passé.

Pierre Benetti, journaliste et co-directeur d'*En attendant Nadeau*, animera la rencontre le 23 novembre à 15h à la Librairie Polonaise, située au 123 Boulevard Saint-Germain, 75006 Paris. La durée de l'événement est d'une heure, et l'entrée est libre dans la limite des places disponibles.

Retrouver tout le programme de Un Week-end à l'Est 2024.

Crédits photo : ActuaLitté, CC BY SA 2.0

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 25/10/2024
Journaliste : Inès Lefoulon

Un voyage au cœur du Haut-Karabakh : *Si le vent tombe*

#Weekendalest2024 – Du 20 au 30 novembre 2024 se déroulera la 8e édition de Un Week-end à l'Est, un événement pluriartistique mettant en avant les liens culturels entre l'Est et l'Ouest. Arts visuels, danse, littérature et musique se répondent au fil de la programmation, notamment à travers de multiples projections explorant la diversité du cinéma arménien. (Re)découvrons *Si le vent tombe* de Nora Martirosyan.

PUBLIÉ LE :
25/10/2024 à 09:30

Lefoulon Inès

117
Partages

Réalisé en 2020, ce film est le premier long-métrage arménien sélectionné au Festival de Cannes depuis 1965. Il met en scène la complexité du Haut-Karabakh, une région en proie à des conflits géopolitiques depuis des décennies, à travers l'histoire d'un expert venu évaluer l'ouverture d'un aéroport.

Alain, un expert en aviation, arrive dans le Haut-Karabakh pour évaluer un projet d'aéroport. À travers sa rencontre avec les habitants locaux et un enfant mystérieux, il découvre un univers riche et complexe, qui le pousse à prendre des décisions cruciales.

Le film sera projeté le 22 novembre à 20h15 au Christine Cinéma Club, en présence de la réalisatrice Nora Martirosyan. La projection sera suivie d'une discussion avec Clément Colliaux, journaliste à *Libération*. Durée : 1h40. Tarifs : 10 €, 8 €, 6 €, 5 €.

Retrouver tout le programme de Un Week-end à l'Est 2024.

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 26/10/2024
Journaliste : Inès Lefoulon

1489 : les souvenirs enfouis d'une nation

#Weekendalest2024 – Du 20 au 30 novembre 2024 se déroulera la 8e édition de Un Week-end à l'Est, un événement pluri-artistique mettant en avant les liens culturels entre l'Est et l'Ouest. Arts visuels, danse, littérature et musique se répondent au fil de la programmation, notamment à travers de multiples projections explorant la diversité du cinéma arménien. (Re)découvrons *1489* de Shoghakat Vardanyan.

PUBLIÉ LE :
26/10/2024 à 09:30

Lefoulon Inès

185
Partages

Shoghakat Vardanyan, jeune réalisatrice, signe ce documentaire en 2019. Ce film explore l'histoire récente de l'Arménie ainsi que la mémoire collective d'un pays profondément marqué par les conséquences du génocide et des conflits.

1489 propose une immersion dans les souvenirs enfouis de la nation à travers une narration poétique et visuelle. Ce voyage cinématographique guide le spectateur au cœur de la mémoire arménienne, naviguant entre passé et présent.

Le film sera projeté le 23 novembre à 14h15 au Christine Cinéma Club, suivi d'un échange avec Ariane Chemin et Gaïdz Minassian, journalistes au *Monde*. Durée : 1h16. Tarifs : de 5 à 10 €.

Retrouver tout le programme de Un Week-end à l'Est 2024.

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 27/10/2024
Journaliste : Inès Lefoulon

En Arménie, naître femme c'est rester seule

#Weekendalest2024 – Du 20 au 30 novembre 2024 se déroulera la 8e édition de Un Week-end à l'Est, un événement pluriartistique mettant en avant les liens culturels entre l'Est et l'Ouest. Arts visuels, danse, littérature et musique se répondent au fil de la programmation, notamment à travers de multiples projections explorant la diversité du cinéma arménien. (Re)Découvrons *Village de femmes* de Tamara Stepanyan.

PUBLIÉ LE :
27/10/2024 à 09:30

Lefoulon Inès

216
Partages

Ce film documentaire de 2019 explore la vie quotidienne d'un village arménien où les femmes sont laissées seules pendant de longs mois, leurs maris partant travailler en Russie pour la majeure partie de l'année. Cette situation, typique de nombreuses communautés rurales arméniennes, est un héritage des migrations économiques du XXe siècle.

Village de femmes met en lumière la résilience de ces femmes, qui jonglent avec la solitude, les responsabilités domestiques et l'absence de leurs époux. Le film capte des moments intimes de solidarité féminine et dévoile les difficultés quotidiennes dans ce village où la présence masculine est presque inexistante.

La projection de ce documentaire, d'une durée de 1h23, se tiendra le 23 novembre 2024 à 17h00 au Christine Cinéma Club. Tamara Stepanyan sera présente pour une discussion après la projection, animée par Clément Colliaux de Libération. Les tarifs varient de 5 à 10 €.

Retrouver tout le programme de Un Week-end à l'Est 2024.

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 27/10/2024
Journaliste : Inès Lefoulon

SORTIR > RENCONTRES / DÉDICACES

#SALONS / FESTIVALS

Troisième sexe : quand le genre s'efface

#Weekendalest2024 – Du 20 au 30 novembre 2024 se déroulera la 8e édition de Un Week-end à l'Est, un événement pluriartistique mettant en avant les liens culturels entre l'Est et l'Ouest. Arts visuels, danse, littérature et musique se répondent au fil de la programmation. La Librairie Polonaise accueillera des moments clés de cette manifestation. (Re)découvrons ensemble *Troisieme sexe* de Jean-Chat Tekgyozyan.

PUBLIÉ LE :
27/10/2024 à 10:30

Lefoulon Inès

176
Partages

Jean-Chat Tekgyozyan, écrivain et dramaturge de renom, a récemment dévoilé son ouvrage *Troisième sexe* (Belleville, 2021), traduit de l'arménien par Anahit Avetissian.

Jean-Chat Tekgyozyan aborde la place des femmes dans une société patriarcale. Les personnages féminins, marginalisés pour leur force et indépendance, sont perçus comme appartenant à un *troisième sexe*. Ce roman, empreint de surréalisme et de critique sociale, remet en question les normes de genre dans la littérature et la société arménienne.

Damien Aubel, journaliste à *Transfuge*, animera la rencontre le 23 novembre à 17h à la Librairie Polonaise, située au 123 Boulevard Saint-Germain, 75006 Paris. La durée de l'événement sera d'une heure, avec une entrée libre dans la limite des places disponibles.

Retrouver tout le programme de Un Week-end à l'Est 2024.

Crédits photo : ActuaLitté, CC BY SA 2.0

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 28/10/2024
Journaliste : Inès Lefoulon

Les Chevaux de feu : la culture Houtsoule à l'écran

#Weekendalest2024 – Du 20 au 30 novembre 2024 se déroulera la 8e édition de Un Week-end à l'Est, un événement pluriartistique mettant en avant les liens culturels entre l'Est et l'Ouest. Arts visuels, danse, littérature et musique se répondent au fil de la programmation, notamment à travers de multiples projections explorant la diversité du cinéma arménien. (Re)découvrons *Les Chevaux de feu* de Sergueï Paradjanov.

PUBLIÉ LE :
28/10/2024 à 09:30

Lefoulon Inès

105
Partages

Sorti en 1965, *Les Chevaux de feu* (ou Les Ombres des ancêtres oubliés) est une œuvre maîtresse de Sergueï Paradjanov, réalisateur arméno-géorgien. Ce film est une adaptation de la nouvelle *Les Ombres des ancêtres oubliés* de l'écrivain ukrainien Mykhailo Kotsiubynsky, publiée en 1910.

Paradjanov y explore les traditions et la culture des Houtsoules, une communauté montagnarde des Carpates, et y mêle magie, rites et folklore, en se détachant du réalisme socialiste pour créer un cinéma poétique et visuellement saisissant.

Le film raconte l'histoire tragique d'Ivan et Marichka, deux jeunes amoureux issus de familles rivales dans une communauté des Carpates. Lorsque Marichka meurt accidentellement, Ivan sombre dans le désespoir. Après des années de chagrin, il épouse Palagna, mais leur mariage est froid.

Palagna suscite l'intérêt de Yourasik, le sorcier du village, et des tensions surnaturelles émergent. À travers cette histoire, Paradjanov explore la culture et les superstitions locales dans une œuvre visuellement riche.

À LIRE – *Les chevaux de feu* : l'Ukraine des pasteurs et des esprits

Le film sera projeté le 23 novembre à 20h15 au Christine Cinéma Club, avec une présentation du réalisateur et journaliste Patrick Cazals. Durée : 1h37. Tarifs : 5 € à 10 €.

Retrouver tout le programme de Un Week-end à l'Est 2024.

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 29/10/2024
Journaliste : Inès Lefoulon

Sur la route du haut karabakh : *Rouge*

#Weekendalest2024 – Du 20 au 30 novembre 2024 se déroulera la 8e édition de Un Week-end à l'Est, un événement pluriartistique mettant en avant les liens culturels entre l'Est et l'Ouest. Arts visuels, danse, littérature et musique se répondent au fil de la programmation. La Librairie Polonaise accueillera des moments clés de cette manifestation. (Re-)découvrons ensemble *Rouge* de Hovik Afyan.

PUBLIÉ LE :
29/10/2024 à 10:30

Lefoulon Inès

109
Partages

Hovik Afyan, né en 1983 à Abovyan, est un auteur reconnu pour ses recueils de nouvelles et romans. Son ouvrage *Rouge*, traduit de l'arménien par Anahit Avetissian, a été publié en octobre 2024 chez La Peuplade. Ce livre a été sélectionné parmi les finalistes du Prix de Littérature de l'Union Européenne.

Dans *Rouge*, Hovik Afyan narre l'histoire d'Aram, un peintre, et de sa femme Arous, une danseuse, qui voyagent dans le Haut-Karabakh. Leur découverte des corps d'enfants victimes des conflits réveille des souvenirs douloureux et soulève des questions sur la violence et l'art. Ce récit fragmenté reflète les ravages de la guerre et la complexité des relations humaines.

Frédérique Roussel, journaliste culturelle à Libération, animera la rencontre le 24 novembre à 15h à la Librairie Polonaise, située au 123 Boulevard Saint-Germain, 75006 Paris. L'événement durera une heure, avec une entrée libre dans la limite des places disponibles.

Retrouver tout le programme de Un Week-end à l'Est 2024.

Crédits photo : ActuaLitté, CC BY SA 2.0

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 30/10/2024
Journaliste : Inès Lefoulon

Hommage au cinéma d'Artavazd Pelechian

#Weekendalest2024 – Du 20 au 30 novembre 2024 se déroulera la 8e édition de Un Week-end à l'Est, un événement pluriartistique mettant en avant les liens culturels entre l'Est et l'Ouest. Arts visuels, danse, littérature et musique se répondent au fil de la programmation, notamment à travers de multiples projections explorant la diversité du cinéma arménien. (Re-)Découvrons ainsi le cinéma d'Artavazd Pelechian.

PUBLIÉ LE :
30/10/2024 à 09:30

Lefoulon Inès

108
Partages

Artavazd Pelechian est l'une des figures les plus importantes du cinéma documentaire arménien. Peu diffusée en dehors de l'Union soviétique avant la Perestroïka, son œuvre a pourtant été admirée par des réalisateurs comme Jean-Luc Godard. Ses films se distinguent par une approche poétique et lyrique, transcendante dans l'usage de l'image et du son.

Trois courts-métrages sont au programme de cet hommage : *Les Saisons* (1975), une représentation de la vie rurale en Arménie à travers les cycles de la nature ; *Notre Siècle* (1982), qui évoque la conquête de l'espace et la technologie du XXe siècle ; et *Vie* (1993), un poème visuel sur la naissance. Ces œuvres sont des exemples marquants de la capacité de Pelechian à créer des récits universels.

L'hommage sera projeté le 24 novembre à 16h30 au Christine Cinéma Club. Durée totale : 1h14. Tarifs : Tarifs : 5 € à 10 €.

Retrouver tout le programme de Un Week-end à l'Est 2024.

SORTIRAPARIS COM
1er city guide en Ile de France

Edition : 31/10/2024
Journaliste : Cécile de sortir à Paris

UN WEEK-END À L'EST : LE FESTIVAL ARTISTIQUE ET CULTUREL DE RETOUR À PARIS, DÉCOUVREZ LE PROGRAMME

Par Cécile de Sortiraparis · Photos par My de Sortiraparis · Publié le 31 octobre 2024 à 14h46

Le festival Un week-end à l'Est met à l'honneur les cultures des pays de l'Est, à travers un riche programme d'expositions, concerts, projections... Découvrez les animations de cette 8e édition, organisée du 20 au 30 novembre 2024.

Arts de l'Asie, littérature américaine ou afro-caribéenne, arts du Moyen-Orient et du Maghreb, festival de la culture indienne... À **Paris,** on trouve des **salons** et des rendez-vous qui mettent à l'honneur les cultures du monde entier. Le festival **Un week-end à l'Est**, lui, met en lumière les cultures de l'Europe de l'Est.

Cette **manifestation artistique** est de retour à Paris, du **20 au 30 novembre 2024**, dans **25 lieux** différents. Musées, galeries d'art, églises, écoles, librairies, théâtres et salles de cinéma ouvrent leurs portes au public, le temps de ce festival inédit. Pour cette 8e édition, **Un week-end à l'Est** donne la part belle à l'**Arménie** et à sa capitale, Erevan. Les parrains de ce festival, **André Manoukian et Rima Pipoyan**, rendent hommage aux grands artistes et à la culture arménienne.

À travers des expositions, des concerts, des projections de films ou de documentaires, des rencontres, des spectacles, des débats, le festival nous invite à découvrir la richesse et la diversité d'un pays d'Europe de l'Est, loin des clichés.

Edition : 31/10/2024
Journaliste : Cécile de sortir à Paris

Participez au festival "Un Week-end à l'Est" !

DU 20 AU 30 NOVEMBRE 2024

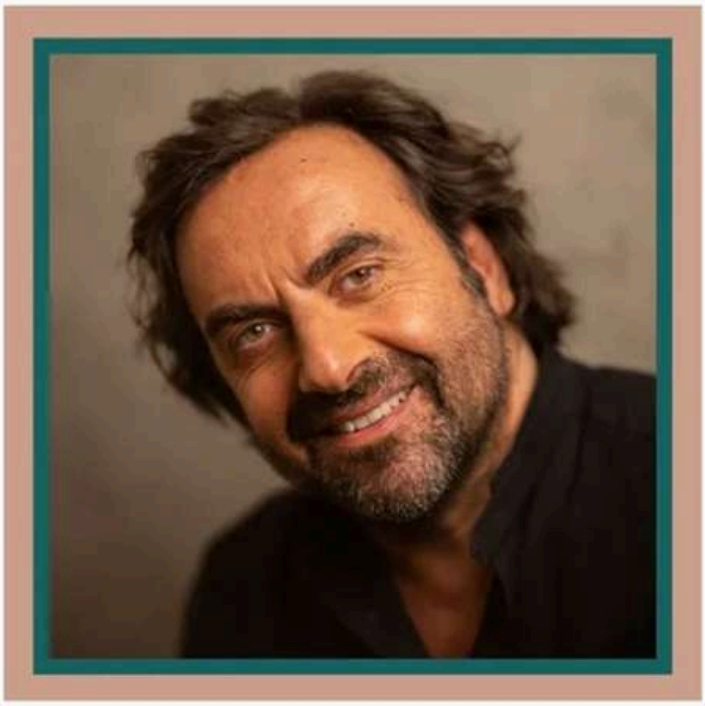
Publié le jeudi 31 octobre 2024 à 15h52 | 2 min | PARTAGER

Rendez-vous du 20 au 30 novembre à Paris pour participer au festival "Un Week-end à l'Est" et partir à la croisée des mondes Orientaux et Occidentaux.

Après Varsovie, Kyiv, Budapest, Belgrade, Sofia, une édition spéciale en soutien à l'Ukraine, Odessa, et l'an dernier Tbilissi, **Un Week-end à l'Est** met le cap pour sa 8e édition sur Erevan, capitale de l'Arménie, avec la danseuse et chorégraphe Rima Pipoyan pour marraine, et le musicien André Manoukian pour parrain.

Né en 2016, à l'initiative de Vera Michalski et de Brigitte Bouchard, Un Week-end à l'Est est une manifestation culturelle et pluridisciplinaire qui se tient six jours de novembre à Paris. Chaque année, une ville d'Europe centrale ou orientale est mise à l'honneur à travers ses écrivains, cinéastes, penseurs et artistes.

Rencontres et débats, expositions, concerts, projections - une trentaine d'événements est proposée en des lieux emblématiques du Quartier latin, mais aussi à la Maison de la poésie, au Théâtre du Châtelet ou à la Gaîté Lyrique, offrant aux participants un espace d'échanges et de parole privilégiés et au public français une opportunité unique d'apprécier la création vivante des pays de l'Est.



André Manoukian & Rima Pipoyan

Tisser des liens entre l'Est et l'Ouest à travers une proposition cinématographique, chorégraphique, littéraire, musicale, philosophique, architecturale et un parcours d'arts visuels, est d'autant plus significatif pour cette huitième édition du festival Un Week-end à l'Est consacrée à Erevan et à l'Arménie, dont le patrimoine culturel est à la croisée des mondes occidentaux et orientaux

Le génocide arménien et l'exode de nombreux Arméniens, son passé païen, sa reconnaissance en tant que berceau du christianisme et les changements de notre société continuent à influencer, malgré eux, la nation arménienne, réputée l'une des plus anciennes et des plus éclatées du monde.

Pour plus d'informations, rendez-vous sur le site du festival.

Et cliquez ici pour découvrir notre page dossier spéciale !

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 31/10/2024
Journaliste : Inès Lefoulon

Sayat Nova de Paradjanov, Précédé de *Girl from Moush* de Torossian

#Weekendalest2024 – Du 20 au 30 novembre 2024 se déroulera la 8e édition de Un Week-end à l'Est, un événement pluriartistique mettant en avant les liens culturels entre l'Est et l'Ouest. Arts visuels, danse, littérature et musique se répondent au fil de la programmation, notamment à travers de multiples projections explorant la diversité du cinéma arménien. (Re-)découvrons ainsi *Sayat Nova*, de Sergueï Paradjanov.

PUBLIÉ LE :
31/10/2024 à 09:30

Lefoulon Inès

121
Partages

Sayat Nova, réalisé en 1969, est un film de Sergueï Paradjanov retraçant la vie du poète arménien Sayat-Nova, figure emblématique du XVIIIe siècle. Le film, au-delà de la biographie, est une œuvre d'art visuelle, imprégnée de symbolisme et de poésie. Paradjanov, persécuté en Union soviétique, a souffert pour son art, passant plusieurs années en prison.

Le film suit la vie du poète Sayat-Nova, de son enfance à sa retraite dans un monastère. Il ne s'agit pas d'une biographie classique mais d'une succession de tableaux visuels qui capturent l'essence poétique de sa vision du monde. *Girl From Moush* est un court-métrage de 6 minutes inspiré des mythes et légendes arméniens, où Gariné Torossian mélange collages et souvenirs visuels dans une œuvre nostalgique et onirique.

La projection aura lieu le 24 novembre à 18h15 au Christine Cinéma Club, avec une présentation par Patrick Cazals, journaliste et réalisateur. Durée totale : 1h25. Tarifs : Tarifs : 5 € à 10 €.

Retrouver tout le programme de Un Week-end à l'Est 2024.

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 01/11/2024
Journaliste : Inès Lefoulon

SORTIR > RENCONTRES / DÉDICACES

#SALONS / FESTIVALS

Place au renouveau : *La structure est pourrie* de Viken Berberian

#Weekendalest2024 – Du 20 au 30 novembre 2024 se déroulera la 8e édition de Un Week-end à l'Est, un événement pluriartistique mettant en avant les liens culturels entre l'Est et l'Ouest. Arts visuels, danse, littérature et musique se répondent au fil de la programmation. La *Librairie Polonaise* accueillera des moments clés de cette manifestation. (Re)découvrons ensemble *La structure est pourrie* de Viken Berberian.

PUBLIÉ LE :
01/11/2024 à 10:30

Lefoulon Inès

162
Partages

Viken Berberian, originaire du Liban et issu d'une famille arménienne, a passé son enfance à Los Angeles. Il enseigne la rhétorique et la bande dessinée à l'Université américaine d'Arménie. Auteur prolifique, il contribue à diverses revues philosophiques et littéraires à travers le monde. Traduites dans plusieurs langues, notamment en français par Claro, ses œuvres se distinguent par une satire mordante des injustices économiques et politiques.

Ce roman graphique, coécrit avec l'illustrateur Yann Kebbi, est une satire sociale sur la modernisation destructrice d'Erevan, la capitale arménienne. L'humour absurde de Viken Berberian critique les injustices économiques et la destruction du patrimoine urbain au nom du progrès.

Antoine Perraud, journaliste à *Mediapart*, animera la rencontre le 24 novembre à 16h30 à la *Librairie Polonaise*, située au 123 Boulevard Saint-Germain, 75006 Paris. L'événement durera une heure, avec une entrée libre dans la limite des places disponibles.

Retrouver tout le programme de Un Week-end à l'Est 2024.

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 02/11/2024
Journaliste : Inès Lefoulon

SORTIR > RENCONTRES / DÉDICACES

#SALONS / FESTIVALS

Les sacrifiés : Élise Boghossian témoigne

#Weekendalest2024 – Du 20 au 30 novembre 2024 se déroulera la 8e édition de Un Week-end à l'Est, un événement pluriartistique mettant en avant les liens culturels entre l'Est et l'Ouest. Arts visuels, danse, littérature et musique se répondent au fil de la programmation. L'Espace des Femmes - Antoinette Fouque accueillera des moments clés de cette manifestation. (Re-)découvrons ensemble *Les Sacrifiés* d'Élise Boghossian.

PUBLIÉ LE :
02/11/2024 à 10:30

Lefoulon Inès

86
Partages

La photographe Nazik Armenakyan se penche sur les vies de celles et ceux qui se trouvent en marge de la société arménienne. Dans son projet Red Black White, elle met en lumière l'invisibilité dont souffrent les femmes vivant avec le VIH en Arménie, dénonçant ainsi les injustices qui les touchent.

Dans *Les Sacrifiés*, Élise Boghossian, fondatrice de l'ONG Elisecare, décrit son engagement humanitaire auprès des femmes arméniennes vivant avec le VIH. L'ouvrage dénonce l'invisibilisation de ces femmes marginalisées et revisite les récents conflits en Arménie à travers leur vécu.

Marie Sorbier, journaliste à France Culture, animera la rencontre le 22 novembre à 19h à l'Espace des Femmes - Antoinette Fouque, située au 35 Rue Jacob, 75006 Paris. L'événement durera une heure, et l'entrée sera libre dans la limite des places disponibles.

Retrouver tout le programme de Un Week-end à l'Est 2024.

Crédits photo © Espace des femmes-Antoinette Fouque

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 04/11/2024
Journaliste : Inès Lefoulon

SORTIR > RENCONTRES / DÉDICACES

#SALONS / FESTIVALS

Parce qu'ils sont armeniens, Pinar Selek

#Weekendalest2024 – Du 20 au 30 novembre 2024 se déroulera la 8e édition de Un Week-end à l'Est, un événement pluriartistique mettant en avant les liens culturels entre l'Est et l'Ouest. Arts visuels, danse, littérature et musique se répondent au fil de la programmation. L'Espace des Femmes - Antoinette Fouque accueillera des moments clés de cette manifestation. (Re-)découvrons ensemble *Parce qu'ils sont arméniens* de Pinar Selek.

PUBLIÉ LE :
04/11/2024 à 10:30

Lefoulon Inès

84
Partages

Née à Istanbul, Pinar Selek est sociologue, militante féministe et pacifiste. En 1998, elle a été accusée à tort d'un attentat fictif, une situation qui illustre la répression à laquelle font face les intellectuels en Turquie. Résidant en France depuis 2011, elle a publié *Parce qu'ils sont arméniens* (Liana Levi, 2023), un essai dans lequel elle examine son lien avec le génocide arménien et les répercussions de cet événement sur son identité.

Pinar Selek explore son propre parcours d'intellectuelle turque d'origine arménienne, persécutée par les autorités turques après de fausses accusations d'attentat. Exilée en France, elle analyse le déni du génocide arménien et son engagement en tant que militante pour les droits humains.

Chloé Leprince, journaliste à France Culture, animera la rencontre le 23 novembre à 16h à l'Espace des Femmes - Antoinette Fouque, situé au 35 Rue Jacob, 75006 Paris. La durée de l'événement sera d'une heure.

Retrouver tout le programme de Un Week-end à l'Est 2024.

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 06/11/2024
Journaliste : Inès Lefoulon

INSOLITE

#SALONS / FESTIVALS

Le duo Khachatryan à l'Église Saint-Germain-des-Prés

#Weekendalest2024 – Du 20 au 30 novembre 2024 se déroulera la 8e édition de Un Week-end à l'Est, un événement pluriartistique mettant en avant les liens culturels entre l'Est et l'Ouest. Arts visuels, danse, littérature et musique se répondent au fil de la programmation.(Re-)découvrons ensemble Sergey et Lusine Khachatryan, lors d'un concert à l'Église Saint-Germain-des-Prés.

PUBLIÉ LE :
06/11/2024 à 10:30

Lefoulon Inès

58
Partages

Sergey Khachatryan, violoniste à l'interprétation remarquable, s'est rapidement imposé sur la scène internationale après des victoires précoces dans des concours prestigieux. Sa sœur, Lusine Khachatryan, pianiste surnommée « *la poétesse du clavier* », séduit les plus grandes salles par une virtuosité délicate et une sensibilité profonde.

Ce duo frère-sœur, fort d'une carrière marquée par de nombreux succès mondiaux, promet une performance riche en styles et en émotions. Leur alchimie musicale se dévoilera à travers des œuvres d'Edvard Baghdasaryan, Komitas, Maurice Ravel et Arno Babadjanian. Avant le concert, la comédienne Tatiana Spivakova lira un extrait du livre *Dans les ruines de Zabel Essayan*.

L'événement est prévu le vendredi 22 novembre à 20h30 à l'Église Saint-Germain-des-Prés, située au 3 Place Saint-Germain des Prés, 75006 Paris. La représentation durera 1h15, avec une entrée libre dans la limite des places disponibles.

Retrouver tout le programme de Un Week-end à l'Est 2024.

Crédits photo : Eglise Saint-Germain-Des-Près - Luc Mercelis, CC BY NC ND 2.0

LE CLUB DE MEDIAPART

Edition : 06/11/2024
Journaliste : Olivier Pratte

Festival Un week-end à l'Est

Festival pluridisciplinaire du 20 au 30 nov. à Paris

Abonné·e de Mediapart

55 Billets | 0 Édition

BILLET DE BLOG 6 NOVEMBRE 2024

« Si le vent tombe » : raconter un pays qui n'est pas

En 2009, en visite pour la première fois dans le Haut-Karabagh, la réalisatrice Nora Martirosyan retrouve une république organisée, peuplée d'Arméniens depuis des millénaires, aussi absente de Google Earth qu'ignorée des instances juridiques internationales. Une absurdité, nous confie-t-elle, qui inspirera son premier long-métrage présenté le 22 novembre prochain au Christine Cinéma Club de Paris.

Signalez ce contenu à notre équipe

Quand vous vous êtes rendue pour la première fois dans le Haut-Karabagh, est-ce que vous aviez déjà votre projet de film en tête ?

Non, pas du tout. Pour moi, ce voyage s'inscrivait plutôt dans une démarche identitaire, un retour, en quelque sorte, aux sources. Je suis née en Arménie et j'y ai grandi, mais je ne m'étais jamais rendue dans le Haut-Karabagh. J'avais également besoin d'assouvir ma curiosité. Je me suis liée d'amitié avec des locaux, j'ai vu des infrastructures, un parlement, j'y ai découvert une existence à part entière que j'ai tenté de dessiner, à ma façon, derrière la caméra.

Trois ans après la sortie de Si le vent tombe, en 2023, l'Azerbaïdjan a conquis le Haut-Karabagh et se l'est approprié. Est-ce que depuis cette conquête, votre film contribue à la reconnaissance d'un pays qui n'est pourtant plus ?

Oui, en tant que cinéaste, je n'ai jamais voulu porter de drapeau, mais c'est vrai que le film dévoile des paysages, des personnes, des idéaux qui donnent vie à ce pays de la République du Haut-Karabagh qui n'est pas. Je ne m'attendais pas non plus à ce que du jour au lendemain, des milliers de résident.e.s du Haut-Karabagh doivent s'exiler, tourner le dos à leur passé, s'entasser dans des voitures le long du corridor de Latchine et chercher refuge en Arménie. Aujourd'hui, le Haut-Karabagh est une région fantôme, qui n'a pas été repeuplée. Ses immeubles, églises, maisons ont été laissés à l'abandon. Beaucoup d'effets personnels s'accumulent dans la poussière.

Le contraste entre la scène d'exode massif sur le Latchine en 2023 et celle où le personnage principal, Alain, un expert en aviation français, arrive dans le Haut-Karabagh par la même route, endormi et réveillé par le chauffeur de taxi qui tente de lui montrer les paysages montagneux qui l'entourent, est saisissant. Peut-on dire qu'Alain, à l'image d'une bonne partie du monde, était inconscient de l'existence de cette république qui se révélait à lui ?

Alain se rend dans le Haut-Karabagh pour le boulot et rien d'autre. Il doit mener son audit à l'aéroport de Stépanakert et en faire un rapport. L'aéroport, tout comme la république, est fonctionnel, prêt à être reconnu et accueillir des vols, sans toutefois l'être. Il représente un monde de possibilités qui ne se matérialise pas. Alain devient une sorte de courroie de transmission entre la République du Haut-Karabagh et le monde.

Plus le film avance, plus on sent qu'Alain, en débit de son mandat, s'imprègne du quotidien du Haut-Karabagh. Cette région commence à son tour à exister en lui, dirait-on.

Je crois aussi, même si je n'aime pas appuyer en ce sens. C'est au public de le constater, à travers les silences, les déambulations, les interactions d'Alain. Un soir, par exemple, la femme de son chauffeur de taxi vient d'accoucher et il l'apprend en même temps que lui. De retour dans sa chambre d'hôtel, à la place de s'affaler comme il le faisait plus tôt dans le film, Alain décide de déambuler sur l'artère commerciale de Stepanakert et d'acheter, pour le nouveau-né du chauffeur, un habit de bébé qu'il voit par hasard sur une devanture. Il ne sait pas pourquoi il le fait, mais il le fait. On sent, peut-être, un début d'attachement, du moins pas une indifférence totale.

Alain est lié aussi à un autre personnage récurrent du film, Edgar, sans jamais pourtant lui adresser la parole.

C'est vrai que malgré eux, Alain et Edgar sont engagés dans un dialogue. Les actions d'Alain affectent le cours de la vie d'Edgar, et ensemble ils tissent en quelque sorte une toile de l'espace géographique dans lequel ils se retrouvent. Quand Edgar est à la recherche de sa vache qu'il a perdue, par exemple, Alain, alors en plein travail, allume l'éclairage du tarmac et la vache est retrouvée. C'est comme si le monde étranger d'Alain n'était pas dissocié de celui d'Edgar et le confirmait, ou le validait.

Dans une scène du film, un employé énumère les pays voisins de la République du Haut-Karabagh qui seraient des alliés (la Géorgie et l'Arménie) de la république et ceux qui en seraient des ennemis (l'Azerbïdjan, la Turquie). Puis il indique la Russie, et s'en suit un silence. Ce blanc était-il calculé ?

La vérité, je n'ai pas su quel mot employer ou comment catégoriser ce pays. La Russie s'est proclamée alliée de l'Arménie, mais au moment de l'offensive de l'Azerbaïdjan, n'a pas pu faire respecter le cessez-le-feu que Poutine avait négocié en 1994. Pendant que le monde était rivé sur l'Ukraine (et avant, sur la Yougoslavie), la Russie s'est retirée de ses engagements envers l'Arménie.

Et après ce vent de 2023 qui est tombé sur la République du Haut-Karabagh, vous croyez son envol toujours possible ? Cet aéroport va-t-il rouvrir un jour ?

Je crois que les dés sont jetés, mais la république est à l'image de cette fiction qu'Edgar vend aux locaux avec son eau d'aéroport qu'il prétend venir de sources montagneuses. Les habitants croient à une eau des sources de leurs montagnes, tout comme la fiction de cette république pourrait finir par devenir réalité.

Nora Martirosyan en quelques mots

Née en 1973 à Erevan, Nora Martirosyan est artiste et cinéaste. Après des études à l'Académie des Beaux-Arts en Arménie, elle parcourt l'Europe et sort diplômée de la Rijksakademie van Beeldende Kunsten à Amsterdam et du Fresnoy, Studio national des arts contemporains. Elle partage sa vie entre l'enseignement et la réalisation de films. Enseignante dans les écoles des Beaux-Arts, elle est lauréate de la Villa Médicis pour la session 2013-2014.

Son premier long métrage, Si le vent tombe, émerge après un long travail soutenu notamment par l'atelier de la Cinéfondation du Festival de Cannes et la Villa Médicis. Sélectionné et primé dans de nombreux festivals Si le vent tombe est le premier film arménien en Sélection Officielle du Festival de Cannes depuis 1965 et représente l'Arménie pour les Oscars 2021.

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Edition : 08/11/2024
Journaliste : Inès Lefoulon

INSOLITE

#SALONS / FESTIVALS

Hover State Chamber Choir : Quand la musique arménienne enchante Paris

#Weekendalest2024 – Du 20 au 30 novembre 2024 se déroulera la 8e édition de Un Week-end à l'Est, un événement pluriartistique mettant en avant les liens culturels entre l'Est et l'Ouest. Arts visuels, danse, littérature et musique se répondent au fil de la programmation.(Re-)découvrons ensemble Hover State Chamber Choir, lors d'un concert à l'Église Saint-Germain-des-Prés.

PUBLIÉ LE :
08/11/2024 à 10:30

Lefoulon Inès

74
Partages

Le Hover State Chamber Choir, rattaché au Centre National Arménien de Musique de Chambre, explore des innovations musicales dans des registres variés, de l'acapella aux collaborations artistiques pluridisciplinaires. Présent sur la scène internationale dans des salles renommées, le chœur collabore régulièrement avec l'Orchestre Philharmonique National Arménien. Sous la direction de Sona Hovhannisyan, fondatrice, directrice artistique et cheffe de chœur, ce concert mettra en lumière des compositeurs arméniens tels que Mkhitar Ayrivanetsi, Tigran Mansuryan et Edgar Hovhannisyan, aux côtés d'œuvres de créateurs internationaux.

Le programme donnera une place centrale aux compositions de Komitas, avec des extraits de la liturgie arménienne et des chants traditionnels, accompagnés de la performance théâtrale chorale The Parallel d'Anna Azizyan. Avant le concert, la comédienne Tatiana Spivakova lira un extrait de *Dans les ruines* de Zabel Essayan.

L'événement se tiendra le 23 novembre à 20h30 à l'Église Saint-Germain-des-Prés, située au 3 Place Saint-Germain des Prés, 75006 Paris. La représentation durera 1h15, avec une entrée libre dans la limite des places disponibles.

Retrouver tout le programme de Un Week-end à l'Est 2024.

Crédits photo : Eglise Saint-Germain-Des-Près - Luc Mercelis, CC BY NC ND 2.0

UNIDIVERS.FR
UNITÉ & DIVERSITÉ

Edition : 08/11/2024

Un Week-end à l'Est : une origine originale La Gaîté Lyrique Paris

- Île-de-France
- Paris
- La Gaîté Lyrique Paris

Un Week-end à l'Est : une origine originale La Gaîté Lyrique Paris, vendredi 22 novembre 2024.

Le vendredi 22 novembre 2024
de 19h00 à 21h00
Public adultes.
A l'occasion de la sortie de son nouveau numéro, la revue Kometa invite Sophie Fontanel et Vahram Muratyan à discuter de l'Arménie d'hier et d'aujourd'hui.

Sophie Fontanel et **Vahram Muratyan** sont tous deux nés à Paris, de familles arméniennes. Sophie Fontanel, journaliste et écrivaine, évoquait dans *La Vocation* (Robert Laffont, 2016) ses racines à travers le destin de sa famille d'émigrants arméniens, fascinée par l'élégance française. Vahram Muratyan, designer graphique connu pour son célèbre livre visuel *Paris versus New York* (10-18, 2011) et directeur créatif de trois maisons d'édition françaises, découvre l'Arménie à l'aube de son indépendance post-soviétique. Vingt ans plus tard, ils réalisent ensemble un reportage sur Erevan pour un magazine, l'occasion pour eux de mettre en résonance leurs origines et leurs parcours artistiques. Animation : **Léna Mauger,** rédactrice en chef de *Kometa*.

Kometa

Cette rencontre est organisée en partenariat avec *Kometa*, une revue trimestrielle de récits, d'enquêtes, de photos, et d'idées, née après le choc de l'invasion de l'Ukraine par la Russie, qui lance un numéro spécial, « Et si l'Arménie était le centre du monde », dans toutes les librairies et sur son site internet.

Un Week-end à l'Est, le festival des cultures Est-Ouest

Tisser des liens entre l'Est et l'Ouest à travers des propositions cinématographiques, chorégraphiques, littéraires, musicales, philosophiques, architecturales et un parcours d'arts visuels, est significatif pour cette huitième édition du festival Un Week-end à l'Est consacrée à Erevan et à l'Arménie, dont le patrimoine culturel se trouve à la croisée des mondes occidental et oriental. Plus d'infos sur le site du festival.

Horaire : année-mois-jour-heure
début : 2024-11-22T20:00:00+01:00
fin : 2024-11-22T22:00:00+01:00

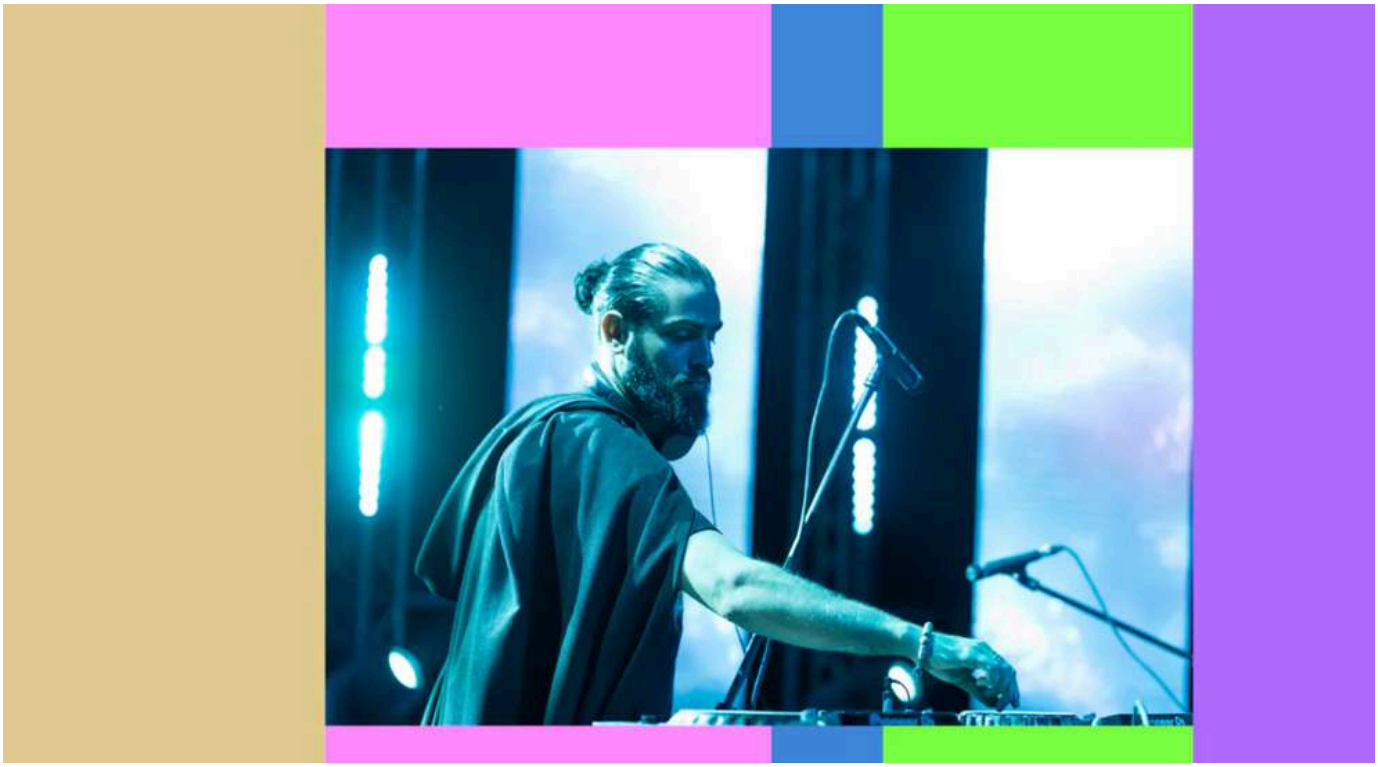
Accès libre (dans la limite des places disponibles)

La Gaîté Lyrique 3 bis Rue Papin 75003 Paris Métro -> 3 : Réaumur – Sébastopol (Paris) (155m)
Bus -> 2038 : Réaumur – Arts et Métiers (Paris) (130m)
Vélib -> Square Emile – Chautemps (81.64m)
Calculez votre itinéraire sur GéoVélo

Un Week-end à l'Est : DJ set , avec Hayk Karoyi La Gaîté Lyrique Paris

- Île-de-France
- Paris
- La Gaîté Lyrique Paris

Un Week-end à l'Est : DJ set , avec Hayk Karoyi La Gaîté Lyrique Paris, vendredi 22 novembre 2024.



Le vendredi 22 novembre 2024
de 20h30 à 22h30
Tout public.
Le festival des cultures Est-Ouest invite à une soirée en musique, mêlant les cultures de la Méditerranée orientale et de l'Arménie.

Le musicien multi-instrumentiste et DJ Hayk Karoyi mêle les cultures de la Méditerranée orientale et de l'Arménie. Avec ce DJ set, il proposera un mélange inédit de titres contemporains venus d'Égypte, d'Iran, de Tunisie, d'Arménie, du Liban et d'Amérique latine, incluant des artistes comme Moktar, Abadir, Deena Abdelwahed, Nicola Cruz, Siamak Amidi, Bad Zu et Shhau. Les rythmes électroniques côtoieront le folklore traditionnel, relevés de quelques breaks et d'une touche expérimentale.

Un Week-end à l'Est, le festival des cultures Est-Ouest

Tisser des liens entre l'Est et l'Ouest à travers des propositions cinématographiques, chorégraphiques, littéraires, musicales, philosophiques, architecturales et un parcours d'arts visuels, est significatif pour cette huitième édition du festival Un Week-end à l'Est consacrée à Erevan et à l'Arménie, dont le patrimoine culturel se trouve à la croisée des mondes occidental et oriental. Plus d'infos sur le site du festival.

LE CLUB DE MEDIAPART

Edition : 13/11/2024
Journaliste : Olivier Pratte

Festival Un week-end à l'Est

Festival pluridisciplinaire du 20 au 30 nov. à Paris

Abonné·e de Mediapart

55 Billets | 0 Édition

BILLET DE BLOG 13 NOVEMBRE 2024

Les possibilités infinies du violoncelle d'Artyom Manukyan

Ciné-concert, performance solo, quartet de jazz avec ses amis : les prestations du violoncelliste érévanais Artyom Manukyan à la prochaine édition du festival Un week-end à l'Est sont aussi diverses que son approche éclectique du violoncelle, dont il nous parle en interview.

Signalez ce contenu à notre équipe

Propos recueillis par Olivier Pratte

Avez-vous toujours vécu à Erevan ?

Je suis né à Erevan dans une famille de musiciens. Même si j'ai poursuivi des études en Allemagne et aux États-Unis au Berklee College of Music de Boston, je dirais que c'est vraiment à Erevan que j'ai été formé. Pendant huit années, je suis allé à l'école de musique de mon quartier natal, Yerrord Mas, et puis pendant les cinq années suivantes, au Conservatoire musical d'État d'Erevan, dont l'éducation conservatrice, postsoviétique axée sur la musique classique m'a fourni de bonnes bases (même si je passais du temps à écouter Snoop Dog et à porter des baggy jeans).
Après avoir vécu et travaillé à Los Angeles pendant 12 ans, je suis revenu à Erevan en 2022. J'imagine qu'on n'est jamais aussi bien que chez soi! Même si Erevan a changé, cette ville reste pour moi le meilleur endroit où vivre.

Vous avez à l'origine choisi le violoncelle ou…c'est plutôt lui qui vous a choisi ?

Quand ma mère m'a emmené à l'école de musique à l'âge de 6 ans, c'était pour que je pratique le piano, que je connaissais déjà un peu. Mais un professeur, celui allait d'ailleurs devenir mon professeur, m'a conseillé d'étudier le violoncelle. Ma mère aimait l'idée et l'instrument. J'ai aussi appris la guitare basse et la contrebasse pendant mon adolescence, mais le violoncelle ne m'a jamais quitté. On peut dire qu'il m'a choisi.

Est-ce que vous savez ce qui a poussé ce professeur à vous conseiller le violoncelle ?

En fait, à mon arrivée à l'école, j'avais regardé furtivement ce professeur tenant ce truc de bois qu'on appelait violoncelle. Faut croire qu'il a remarqué le regard que j'avais lancé dans sa direction. Je crois aussi qu'il a vu un potentiel en moi, et même si j'étais réticent à l'idée de m'investir dans le violoncelle, on peut dire qu'il m'a mis sur le droit chemin. Pendant des années, je n'ai que pratiqué le violoncelle parce qu'on me poussait à le faire. Je le faisais sans amour, parfois avec un désir de tout balancer. Un jour, je suis arrivé à la seconde place d'un concours de violoncellistes à Erevan. J'ai alors compris que si je m'investissais plus, je pouvais me rendre plus loin.

On dirait que ce nouvel entrain vous a mené à faire des incursions dans plusieurs genres, à votre façon, en dehors de la musique classique. On vous connaît sur la scène de jazz, la scène de l'électrique, même celle du rock. Est-ce que vous avez découvert une polyvalence au violoncelle ?

Oui, je me suis rendu compte que le violoncelle est un instrument aux possibilités infinies. J'aime l'hip hop et le jazz depuis mon plus jeune âge, et j'ai fini par vouloir incorporer ces genres à mon instrument. Je voulais que mon violoncelle rende ma musique encore plus funky, jazzy et edgy. J'ai aussi un projet de violoncelle solo qui est très ambient. Et je travaille aussi beaucoup avec des artistes électroniques arméniens – à Los Angeles, en France et à Ereva – comme BeiRu, Shau, Mesrop, Dawatile.

Le jazz occupe une grande place dans votre vie. Qu'est-ce qui vous a initié au jazz ?

C'est mon père, grand amateur de jazz, qui m'y a initié. Il avait la plus grande collection de disques d'Erevan. Quand j'ai entendu l'album The Sun Don't Lie de Marcus Millers, j'ai voulu apprendre la basse. Et même si c'est surtout le violoncelle que j'ai appris, j'ai emprunté une bonne partie de la façon de jouer de Marcus Millers. J'adore son groove, ses mélodies. Stanley Clarke m'a également beaucoup influencé, sans compter Jaco Pastorius, Sranley Clarke et Avishai Cohen. Cela dit, je ne me considère pas comme un musicien de jazz. Je fais ce qui me rend heureux.

Est-ce que la scène du jazz est importante en Arménie ?

Tous les genres musicaux sont pris au sérieux en Arménie. La musique classique est très prisée, le rock aussi, mais c'est vrai que nous avons un penchant pour le jazz. Nous avons des artistes mondialement connus comme Tigran Hamasyan et Arto Tuncboyacian, avec lesquels je travaille beaucoup. Je pense que la partie émotionnelle et l'aspect rythmique de ce genre sont très proches de nous. Si vous écoutez un musicien arménien de jazz ou même un musicien classique, vous verrez qu'il est très émotif et passionné. Je suppose que nous sommes nés comme ça.

Comment s'est formé votre quartet, le Yerevan Calling Quartet ? Aviez-vous déjà joué avec les autres membres du quartet avant sa création ?

Yerevan Calling s'est formé en 2022-23 quand j'ai finalisé les membres du groupe, des gens que je connaissais depuis longtemps et un jeune batteur, qui s'est avéré être meilleur ajout au groupe. Yerevan Calling est comme une fraternité, un groupe familial.

Est-ce que vous nous réservez un nouveau morceau pour Un week-end à l'Est ?

Notre premier EP sortira le 20 décembre sur toutes les plateformes numériques avec 3 titres, que nous dévoilerons au public au festival.

Est-ce un défi pour vous d'accompagner le film Chor and Chorchor de Hamo Bek-Nazarian ?

Chor and Chorchor est une comédie très unique, mais mon but est d'apporter une approche complètement moderne à la bande-son. Tantôt minimale, tantôt sombre et trippante. Parfois ambient. Cela donne un nouveau look au film. C'est un film vieux de 100 ans, donc plutôt épique pour l'Arménie!

Artyom Manukyan et le Yerevan Calling Quartet en quelques mots

Artyom Manukyan s'est d'abord fait connaître dans son Arménie natale et a voyagé à travers le monde en tant que plus jeune membre du groupe arménien primé aux BBC World Music Awards, l'Armenian Navy Band.
Il est aussi à l'aise sur les scènes de clubs de jazz, de salles de concert et de festivals de rock, jouant avec des artistes internationaux de premier plan, y compris Darryl « DMC » McDaniels de Run-D.M.C., Draco Rosa, Natasha Bedingfield, en composant pour le cinéma et la télévision ou en dirigeant son quartet électro-jazz. Il se produit également dans des émissions télévisées comme « Dr. Phil » et « Jimmy Kimmel Live », où il a rejoint Coldplay, Bono et Odesza pour des performances.
Le fait qu'il transcende les genres en jouant du violoncelle comme une basse a émergé d'une combinaison de sa formation au conservatoire et de son exposition à la musique des bassistes de jazz emblématiques tels que Jaco Pastorius et Marcus Miller.
Depuis son déménagement à Los Angeles en 2010, Artyom est très demandé en tant que musicien de session et compositeur de bandes original (Hannibal saison 2, Dear White People saison 2, Cartel Land, Zipper, Central Intelligence, Geostorm, Birth of a Dragon, Luke Cage), ainsi que pour jouer en live avec de nombreux musiciens (Everlast, Kamasi Washington, Melody Gardot, Daedalus, Flying Lotus, Peter Erskine, Hadrien Feraud, Charles Altura, MdCL, Tigran Hamasyan, Herb Alpert, Capital Cities, Vahagni, VOCE, Gretchen Parlato, Virgil Donati et bien d'autres). Il a également été artiste invité au New Direction Cello Festival en 2016.
Après le succès de son premier album solo, Citizen, et une tournée, Artyom a sorti deux disques : HILA, un album collaboratif avec le producteur de jazz électro français Dawatile Kiledjian, et Alone, un album solo.
Suivant ses préférences de jeunesse, il a composé et enregistré son troisième album « Rap-etoire », dans lequel il se produit en tant que rappeur.
En 2022, Artyom est rentré en Arménie et a activement intégré la vie musicale de la ville d'Erevan. Il joue dans différents ensembles et a formé son propre groupe, le Yerevan Calling Quartet. Ils jouent leurs propres compositions d'avant-garde fusion et de funk. Le Quartet s'est déjà produit lors de plusieurs grands festivals internationaux de jazz. L'objectif du Quartet est de populariser l'art du jazz en Arménie, de sensibiliser la société sur les problèmes sociaux et de collecter des fonds pour la restauration des lieux historiques de la capitale arménienne.

laQuotidienne.fr

Edition : 14/11/2024
Journaliste : La Rédaction

L'Arménie au festival des Cultures de l'Est

25/11/2024 Rédaction Aucun commentaire Agenda WeekEnd Arménie 930 vues

C'est un beau lancement en musique pour cette 8e édition d' Un Week-end à l'Est ! La chanteuse Arpi Alto, le violoncelliste Artyom Manukyan, et le parrain de cette édition Erevan, André Manoukian, unis par une sensibilité jazzy et la richesse des racines arméniennes. Un concert qui fera date !

En présence de Rima Pipoyan, la superbe chorégraphe.

Le concert sera précédé d'une lecture du comédien Olivier Martinaud d'un texte inédit d'Aram Pachyan, lauréat du Prix de littérature de l'Union européenne 2021.

Festival des Cultures de l'Est
Du 20 au 25 novembre 2024
101 Bd Raspail, 75006 Paris

Le Nouvel Obs

Edition : 14/11/2024

JEUX-CONCOURS / DIVERS

Festival Week-end à l'Est à Paris

Du 20 au 30 novembre 2024

Tisser des liens entre l'Est et l'Ouest à travers une proposition cinématographique, chorégraphique, littéraire, musicale, philosophique, architecturale et un parcours d'arts visuels, est d'autant plus significatif pour cette huitième édition du festival **Un Week-end à l'Est** consacrée à Erevan et à l'Arménie, dont le patrimoine culturel est à la croisée des mondes occidentaux et orientaux.

Une centaine d'invités pour une quarantaine d'événements qui font de la prochaine édition du festival une véritable ode à cette Arménie aux facettes multiples, dont la richesse reste encore à découvrir.

Programme complet du festival disponible sur le site weekendalest.com

LIVRE A GAGNER

« Les sacrifiés » d'**Elise Boghossian** (éditions Plon, 2024)

Résumé : L'Arménie finira-t-elle rayée des cartes, emportant avec elle son histoire trimillénaire ?

Résumé : L'Arménie finira-t-elle rayée des cartes, emportant avec elle son histoire trimillénaire ?

Bouleversée par les récentes attaques turco-azéries contre son pays d'origine, Élise Boghossian revient sur les pas de ses ancêtres arméniens.

PLACES SOIREE D'OUVERTURE

Soirée d'ouverture du festival Arménie : musique ! avec **André Manoukian**, **Arpi Alto**, **Artyom Manukyan** et **Mosin Kawa**

Mercredi 20 novembre à 19h30 au Théâtre de l'Alliance française

PLACES DE CONCERT A GAGNER

Concert de **Yerevan Calling Quartet**

Vendredi 22 novembre à 21h au Théâtre de l'Alliance fançaise

PLACES DE SPECTACLE A GAGNER

Performances et courts-métrages de **Rima Pipoyan** avec **Hayk Karoyi**

Samedi 23 novembre à 21h à la Maison de la Poésie

PLACES SOIREE DE CLOTURE A GAGNER

Soirée de clôture du festival avec le concert « **The Bird of a thousand voices : Tigran Hamasyan** » précédé d'une présentation d'**André Manoukian**

Festival se tenant du 20 au 30 novembre, livres et places envoyés à l'adresse indiquée lors de l'inscription au jeu concours.

BibliObs

Edition : 15/11/2024
Tribune de Pinar Selek

BIBLIOBS

Tribune

La question de la vie et de la justice, par Pinar Selek

Pinar Selek
Sociologue

A l'occasion du festival Un week-end à l'Est, qui met à l'honneur Erevan, en partenariat avec « le Nouvel Obs », la sociologue et militante turque Pinar Selek nous a fait parvenir ce texte sur les raisons de soutenir l'Arménie.

Cet article est une tribune, rédigée par un auteur extérieur au journal et dont le point de vue n'engage pas la rédaction.

Les Arménien·ne·s ont perdu. Depuis longtemps. Puisqu'ils·elles ont perdu, leurs voix sont inaudibles. Et là, c'est terrible de dire que « la vie continue ». Dans cette expression, la vie prend le sens du pouvoir. Sans pouvoir, les êtres n'arrivent pas à vivre. Quelle sorte de vie continue-t-elle alors ? Celle de l'injustice. Quand on est dans l'altérité de la défaite, la vie qui continue nous condamne à la terrible expérience de l'injustice.

Je ne suis pas arménienne. Et si l'on n'est pas arménienne pourquoi défendre l'Arménie ? Ce petit pays rempli de pierres, sans ressource, sans pouvoir militaire, sans pouvoir financier, sans pouvoir géostratégique. C'est plus profitable de s'approcher de ses adversaires qui sont riches et qui profitent des fortes alliances internationales.

Mais alors pourquoi faut-il continuer à tenir la main de ce pays perdant ?

Pour plusieurs raisons. Il faut soutenir l'Arménie parce que, avant tout, ce monde à une dette de justice envers les Arméniens. Chaque fois qu'on oublie cette justice en pensant qu'il n'y a pas d'intérêt, nous nous confrontons à la banalisation de l'insupportable. C'était le cas en 1915, qui avait encouragé Hitler [c'est en 1915 que débute le génocide arménien commis par les Turcs ottomans pendant la Première Guerre mondiale]. Il y a quelques mois, la déportation de centaines de milliers d'Arméniens d'Arstak a banalisé les violences extrêmes que nous suivons aujourd'hui.

Il faut soutenir l'Arménie, parce que c'est le seul pays démocratique de cette région. Il faut soutenir l'Arménie où les femmes et les minorités de genres peuvent s'organiser librement. Parce que ce pays, entouré des dictatures, essaie de construire une vraie démocratie en s'appuyant sur sa société civile. Il faut soutenir l'Arménie, parce que ses adversaires oligarchiques imposent la barbarie et l'obscurantisme à notre monde.

C'est aussi notre dette envers notre grand résistant Manouchian qui est au Panthéon. Il avait deux pays. L'Arménie et la France. Il a défendu la France et aujourd'hui c'est à nous de défendre l'Arménie. Le moment est difficile. La barbarie n'a pas de limites. Mais Manouchian nous a appris que les difficultés surmontées collectivement renforcent la cohésion des démocraties.
Je ne suis pas arménienne et je défendrai l'Arménie jusqu'au bout. Parce que je ne m'habitue pas à l'injustice. Ma vie doit continuer avec des lumières, des couleurs, des amours. Alors, je participe à la construction d'un monde dans lequel j'aurai l'honneur d'habiter.

Nous avons surtout intérêt à la dignité, à la liberté, à la justice.

En défendant l'Arménie nous défendons notre dignité. Et la dignité n'a pas de prix…

◗ La 8e édition du festival Un week-end à l'est, consacrée à Erevan, capitale de l'Arménie, aura lieu du 20 au 30 novembre à Paris. Tout le programme sur : weekendalest.com.

Bio express

Née en 1971 à Istanbul, Pinar Selek est sociologue, militante féministe et pacifiste. Ses travaux et ses combats portent sur les droits des minorités et des exclus de la République turque. Accusée à tort d'un attentat qui n'a jamais eu lieu en juillet 1998, sa vie bascule dans un invraisemblable imbroglio judiciaire dont les suites se prolongent encore vingt ans après malgré quatre acquittements. Pinar Selek est exilée depuis 2011 en France, où elle poursuit sa carrière universitaire à Nice. Elle a récemment publié « Parce qu'ils sont arméniens » (Liana Levi, 2023) et « le Chaudron militaire turc. Un exemple de production de la violence masculine » (Des femmes-Antoinette Fouque, 2023). Elle participera notamment à la rencontre « Parce qu'ils sont Arméniens », à l'Espace des femmes - Antoinette Fouque (35, rue Jacob, Paris 6e), samedi 23 novembre de 16 heures à 17 heures.

A REBOURS

Edition : 17/11/2024
Journaliste : Guillaume Narguet

Robert Guédiguian : « La quête de l'identité est une aventure poétique »

17 novembre 2024 by Narguet Guillaume

Le cinéaste Robert Guédiguian, que l'on connaît pour *Marius et Jeannette* ou *le Promeneur du Champ-de-Mars,* entretient un rapport étroit avec l'Arménie, pays d'origine de son père, qui a été le sujet de trois de ses films : *Le Voyage en Arménie*, *l'Armée du crime* et *Une Histoire de fou*. Cinéaste chantre de l'humanisme et des valeurs universelles, des luttes collectives et bien sûr de Marseille, il a également redécouvert son identité arménienne, petit pays dont l'histoire est plus de deux fois millénaire, et c'est à ce sujet qu'il a répondu aux questions d'À Rebours. Tout naturellement invité par Un Week-end à l'est, le festival des cultures de l'est, qui met cette année l'Arménie à l'honneur, il rendra un hommage à Charles Aznavour le 24 novembre au théâtre de l'Alliance française.

Portrait de Robert Guédiguian à Marseille le 5 juin 2023 © Florence Behar Aboudaram

À Rebours : Le festival Un Week-end à l'est[1] met à l'honneur cette année l'Arménie. L'histoire et la culture arméniennes semblent assez mal connues en France. Comme le dit Gilles, un personnage de votre film *Une Histoire de fou* : « Je ne sais même pas placer l'Arménie sur une carte. » Elle est mentionnée par le prisme du génocide, qui est un marqueur identitaire fort. Comment expliquez-vous cette méconnaissance et la difficulté qu'a l'Arménie d'exporter son rayonnement culturel ?

Robert Guédiguian : Il y a plusieurs raisons ; d'abord, la faiblesse économique de ce petit pays de deux millions d'habitants, qui ne joue pas en faveur de sa reconnaissance à l'international. Plus un pays est puissant économiquement, plus il acquiert de reconnaissance, et cela s'applique aussi à la réputation de ses artistes. En exagérant un peu, je dirais qu'un auteur américain sera connu dans le monde dès la sortie de son premier roman, quand un auteur hongrois ou arménien devra attendre d'avoir un pied dans la tombe pour bénéficier d'une réputation en-dehors de ses frontières. Et c'est particulièrement vrai pour le cinéma. De plus, l'Arménie est un pays qui a longtemps été assimilé à l'Union soviétique. Depuis son indépendance en 1991, il ne bénéficie plus de la « couverture » de la Russie. Mais il peut compter sur une importante diaspora, qui est très active dans les pays où les émigrés arméniens se sont installés et très rapidement intégrés. Ils ont d'ailleurs joué le jeu de l'intégration d'une manière particulière : français dans la rue et en public, ils redevenaient arméniens dès qu'ils rentraient chez eux. C'est pour cela qu'Aznavour se disait « 100% arménien et 100% français ». Malheureusement, cette diaspora s'est mal répartie : on compte beaucoup d'Arméniens en France, aux États-Unis, au Canada, mais assez peu ailleurs, par exemple en Espagne et en Italie. Cela n'a pas vraiment œuvré à une meilleure connaissance du pays et de ses habitants.

Il faut dire que la France et l'Arménie entretiennent des rapports étroits depuis longtemps, dès l'époque des croisades (le dernier roi d'Arménie a même été enterré à Paris et son gisant se trouve à Saint-Denis). La diaspora que vous mentionnez compte une forte représentation à Marseille par exemple, d'où vous êtes originaire. Et la France a été le premier pays à reconnaître le génocide arménien en 2001. Comment comprendre cette relation ancienne et forte ?

Les relations se sont élaborées il y a en effet fort longtemps, avec la chrétienté pour socle commun. Cela remonte aux croisades : le pays était déjà chrétien et les croisés ont pu compter le peuple arménien parmi leurs alliés dans cette région. À partir de là, les relations n'ont jamais cessé et les échanges culturels ont eu lieu avant même le génocide. Ainsi, mon grand-père et mon grand-oncle sont venus suivre leurs études en France bien avant 1915 ; la France était un grand pays, plus moderne et même plus fort que maintenant, où ils ont été très bien accueillis. Et cette relation se perpétue : aujourd'hui, à Marseille, il y a environ un habitant sur dix qui est arménien, ce qui est énorme, alors qu'on compte environ 600 000 Arméniens en France. Et ça compte, car ils sont très intégrés mais aussi très actifs pour l'Arménie.

Vous abordez la question arménienne par le biais de trois films : *Le Voyage en Arménie* (2006), *l'Armée du crime* (2010) et *Une Histoire de fou* (2015). Vous êtes vous-même d'origine arménienne par votre père. Quelle part de votre propre expérience y avez-vous incluse et pourquoi avoir attendu la maturité pour vous y consacrer ?

Le Voyage en Arménie

Il y a toujours des éléments objectifs et subjectifs dans ce genre de choix. Nous ne choisissons pas les films que nous faisons, ce sont eux qui nous choisissent. L'indépendance de l'Arménie en 1991 a bien sûr joué une part très importante dans ce choix. Quand elle faisait encore partie de l'URSS, il fallait passer par Moscou pour se rendre à Erevan. C'était moins ouvert qu'aujourd'hui, et pour cause. L'Arménie était comme une région de Russie, avec un statut hybride étrange. La première fois que je m'y suis rendu, c'était sept à huit ans après l'indépendance et j'ai été très ému quand j'y ai posé le pied. C'était une émotion presque sensuelle. Mon père avait un physique très arménien, on pourrait même dire que c'était l'archétype de l'Arménien ; et quand je m'y suis rendu, j'ai eu l'impression de le voir à chaque coin de rue ! Mon grand-oncle, avec qui j'étais très lié et qui a d'ailleurs mené une vie compliquée (il avait été abandonné dans le désert pendant le génocide), avait aussi ces traits physiques typiques. Dans mon imaginaire de petit garçon français qui étudiait le latin, le grec…, ils ressemblaient à des hommes de l'Antiquité.

C'est d'ailleurs une remarque qu'on fait régulièrement à Anna, le personnage incarné par Ariane Ascaride dans *Le Voyage en Arménie*, quand elle se rend là-bas et qu'on la prend pour une Arménienne. Ce qui est assez cocasse quand on sait qu'Ariane Ascaride est d'origine italienne.

Absolument et lors des débats auxquels on participait ensemble là-bas, on lui disait : « On voit que votre mari est à moitié arménien, mais vous, il n'y a pas de doutes, vous êtes une véritable Arménienne ! » Il faut dire que les Arméniens ont une particularité, c'est d'avoir le sourcil très arrondi, qui fait le tour de l'œil. On le voit souvent dans les enluminures et les miniatures très anciennes. Ariane a ce sourcil-là, ce qui est un hasard pour le coup…

Si l'on commence par *Le Voyage en Arménie*, le thème principal est le retour aux racines, la prise de conscience de son identité mais aussi la transmission (d'une culture, de valeurs…) et l'hérédité. Il y a comme une incompréhension entre les générations, celle des émigrés de la première génération (qui ont quitté le pays pour s'installer dans un autre et qui ont conservé leurs traditions) et celle de la deuxième génération, complètement intégrée au pays d'accueil et qui est détachée de ses racines (le personnage d'Anna dit d'ailleurs : « Je n'ai pas le sens de l'identité », elle ne comprend pas ce qui motive son père dans son retour au pays). On retrouvera ce thème dans *Une Histoire de fou* également. Comment avez-vous vécu, vous-même, cette double voire triple appartenance, puisque votre mère était allemande et que vous êtes pleinement français ?

C'est quelque chose que j'ai vécu aussi, bien sûr. Dans le cinéma d'auteur, comme on dit, la subjectivité et la mise en avant de soi apparaissent toujours de manière voilée. Et il est vrai que j'ai inclus dans mes films des éléments de mon propre parcours, des choses que j'ai pensées, vécues, ressenties… J'ai toujours considéré la condition humaine dans sa dimension universelle, un internationaliste comme on disait dans les années 70 ; cependant, aujourd'hui, je pense que cette vision est assez romantique et que l'universel ne doit pas faire oublier le particulier. Il doit justement y avoir un dialogue entre ces deux facettes. C'est dans ce sens-là que j'apprécie la mise en avant de l'identité, qui n'est d'ailleurs pas, pour moi, une question politique, mais une question littéraire, poétique, artistique, esthétique… L'identité est notre biographie, notre vie. Dans ma vie, j'ai évidemment subi des influences du côté de l'Allemagne, de l'Arménie et de la France, et en particulier de Marseille. Tout cela se mêle allégrement et s'enrichit, cela ne doit pas entrer en contradiction, bien au contraire ! Comme le dit Anna dans *Le Voyage en Arménie* : « Mes identités ne s'opposent pas, elles se juxtaposent. »

La société arménienne dépeinte dans le film est tiraillée entre d'un côté la tradition (on le voit avec la place omniprésente occupée par la religion et sa pratique ; on pense aussi à l'héritage soviétique, aux anciennes générations qui se revendiquent communistes) et de l'autre la modernité et ses faux-semblants (Sarkis, le personnage incarné par Simon Abkarian, représente le parvenu capitaliste sans scrupules qui veut faire du passé table rase, anticommuniste farouche et qui aurait aimé vivre aux États-Unis ; il expose des signes extérieurs de richesse comme la grosse voiture). Dans ce contexte, la mafia règne et fait son business sur la guerre et le trafic de médicaments. Vingt ans après ce film, qui montre un pays où tout était à reconstruire, diriez-vous que la situation a évolué en Arménie ?

Le Voyage en Arménie

La situation s'est améliorée depuis, oui. L'Arménie a vécu ce qu'ont vécu tous les pays qui sont sortis du système soviétique, la Russie comprise, à la fin du communisme : la prise du pouvoir par la seule institution qui tenait encore debout, à savoir le KGB et les services secrets, qui se sont réparti les richesses, ont racheté les usines pour un dollar symbolique et qui, pour certains, ont fait fortune ensuite. Cette période n'est d'ailleurs pas vraiment terminée en Russie, nous sommes encore plongés dans un mélange de corruption et de voyoucratie. L'Arménie va quand même un peu mieux depuis la réalisation de ce film et les débuts de la nouvelle Arménie, surtout depuis que Nikol Pachinian est premier ministre [2018]. Il a entrepris des réformes économiques et sociales qui vont dans le bon sens, malgré la situation dans le Karabakh et la menace constante d'agression azérie qui pèse sur le pays.

Un autre thème important traité dans le film est celui de l'émigration et de la fuite de la jeunesse. Schaké, la jeune coiffeuse, ne rêve que d'une chose : quitter la misère et s'établir en France. Bien sûr, l'exil de la jeunesse d'un pays signifie sa mort prochaine. Cependant, elle finit par trouver l'amour et renonce à son projet. L'amour est donc porteur d'espoir. Vous aviez à cœur de transmettre ce message optimiste ?

Erevan et le mont Ararat

Absolument ! C'est presque ce qui a déterminé le film. Quand on s'est rendu en Arménie la première fois, les gens nous appréciaient beaucoup, nous ont accueillis à bras ouverts et l'on pourrait même dire qu'ils nous ont adoptés ; mais ils nous demandaient tous, dans le cadre des débats qu'on organisait un peu partout (dans les salles de cinéma, les écoles, les villages etc.), de tourner un film chez eux. Je leur rétorquais toujours que c'était à eux de faire ce film-là, pas à moi qui suis né en France, qui vis à Paris et travaille à Marseille. Je leur disais, notamment dans les écoles de cinéma, qu'il est facile de réaliser un film et qu'il suffit de prendre une caméra et de tourner ; si le film est bon, il sera reconnu. Je leur conseillais surtout de ne pas recycler de vieilleries (qu'il s'agisse du génocide, de l'Union soviétique ou d'une histoire arménienne ancienne) ; ils devaient raconter une histoire contemporaine, par exemple un amour entre deux jeunes gens de dix-huit ans dans les rues d'Erevan. Et quand j'ai eu moi-même l'occasion de tourner un film dans le pays, j'ai suivi mes propres conseils. Il est d'une importance capitale que les jeunes restent là-bas, sinon il n'y a plus d'avenir. Il ne faut pas être un grand démographe pour s'en rendre compte. Aujourd'hui, la tentation de l'Occident est toujours là. Je continue de leur expliquer que la vie en France n'est pas forcément géniale, que des étudiants à Paris ne mangent qu'une fois par jour et se rendent au Secours populaire ou aux Restos du cœur pour survivre. Il faut qu'ils prennent conscience qu'ils ont la chance de pouvoir bâtir quelque chose en partant de rien.

L'Arménie est un pays en souffrance, meurtri dans son identité (on le voit dans l'émouvant passage final où Manouk, le chauffeur de taxi, pleure devant le mont Ararat en espérant qu'il revienne un jour aux Arméniens : « Mon rêve, c'est cette montagne »). Meurtri durant des siècles, le pays est pourtant résilient ; le symbole de la voiture du chauffeur, qui tombe en morceaux petit à petit au cours du film mais qui roule toujours, est à ce titre parlant ; ou bien encore celui de la petite église qui a survécu à toutes les occupations. Là encore, on peut dire que la foi en l'avenir est ce qui caractérise aussi le peuple arménien ?

Oui, c'est vrai. Leur foi relève d'une chrétienté primitive. Dans les rituels religieux, les Arméniens s'adressent à Dieu directement, il n'y a pas d'intermédiaire, c'est la grande différence avec la liturgie de l'Église catholique romaine. Il leur arrive souvent de se rendre à l'église entre deux courses ou pendant une pause dans leur travail et de parler à Dieu quinze minutes. Ils ont le sens de la prière, la prière à soi, de manière presque abstraite. Moi-même je prie pour que la situation s'améliore, pour qu'on arrive par exemple à fournir des solutions au bouleversement climatique. Mais je ne m'adresse à personne en tant que tel, je prie tout court.

Peut-on voir ce film comme un voyage initiatique où Anna retrouve le contact avec ses racines (elle dira ainsi : « Je suis d'ici, je le sens. Je leur ressemble ») et reprend aussi goût à la vie : du personnage angoissé qu'elle était au début, elle devient plus radieuse et apaisée à la fin ?

Je crois qu'on gagne toujours à se découvrir et à se dire qu'on a oublié tel aspect dans notre vie qui pourrait pourtant compter un peu plus. Il y a une véritable joie de découvrir ce qu'on n'a pas été et ce qu'on aurait pu être, comme quelque chose qui relève de la douceur dans l'apprentissage de son identité. C'est dans ce sens-là que je dis que la quête, la découverte de l'identité est une aventure poétique et littéraire, un voyage initiatique, et cela peut être très beau.

Après cette histoire intime et personnelle, vous abordez des sujets plus politiques et historiques avec les deux films suivants : *l'Armée du crime* (sur le parcours des résistants menés par Missak Manouchian) et *Une Histoire de fou* (sur les conséquences du génocide arménien et comment elles se sont matérialisées, d'abord dans l'assassinat ciblé » avec l'opération Némésis dans les années 20, puis les attentats terroristes commis dans les années 70-80 par l'Armée secrète arménienne de libération de l'Arménie et les Commandos des justiciers du génocide arménien). Ces films ont le mérite de mettre en lumière des épisodes rarement traités au cinéma. Quelles étaient vos motivations pour aborder ces sujets en particulier ? Le devoir de mémoire ?

Tout à fait. Manouchian était pour moi un héros, dans ma jeunesse, une figure identificatoire. J'avais douze à treize ans quand je pensais à Manouchian et aux résistants arméniens de la MOI (Main-d'œuvre immigrée), que les Allemands avaient appelé « l'Armée du crime ». Mes héros, c'étaient ces jeunes révolutionnaires, pas les joueurs de foot. Ils sont morts jeunes, ils n'ont pas eu le temps de se compromettre et avaient une foi en l'humanité qu'ils plaçaient au-dessus de tout. Des « fous d'humanité », comme je les qualifiais à la sortie du film. L'Histoire s'oublie, sauf si l'on remet, de temps à autre, un coup de projecteur sur tel épisode qui nous semble exemplaire et passionnant pour comprendre le monde d'aujourd'hui. Je trouvais cette histoire un peu négligée, même si elle avait été remise en lumière par Aragon, Léo Ferré et par un premier film de Franck Cassenti, que je connaissais bien, *l'Affiche rouge* (en 1976). Il me semblait opportun de reparler de cela ; c'est comme, pour faire une comparaison, si l'on passe du DVD au numérique. Il fallait remettre l'histoire à neuf et réaliser le film le plus populaire possible, avec de l'action et de l'amour (en l'occurrence entre Missak et Mélinée).

L'Armée du crime

Une Histoire de fou, c'est différent. Depuis plusieurs années, je songeais à faire quelque chose pour le centenaire, non du génocide mais de la non-reconnaissance du génocide par la Turquie. Ce film comporte plusieurs séquences, puisqu'il commence en 1920 et se poursuit jusqu'à aujourd'hui, en passant par les années 80. Je voulais raconter comment la mémoire arménienne s'était construite et quel était son rapport à l'Histoire : enterrée par la première génération, remise en avant par la deuxième et ravivée à l'excès par la troisième qui voulait venger ses pères et grands-pères. Je me suis penché aussi sur le lien entre ce courant et l'internationalisme révolutionnaire (les Palestiniens, les Brigades rouges, tous les mouvements contestataires des années 80), en posant le doigt sur la violence, légitime ou non.

Justement, il y a des points communs entre vos héros dans les deux films, même s'il s'agit d'époques différentes (ils sont résistants, pour le réseau Manouchian, et se considèrent comme tels pour l'Armée de libération, ils sont communistes, orphelins du génocide, etc.) et sont confrontés à une question presque insoluble : le recours à la violence en politique, légitime ou non. Faut-il tuer pour des idées ? Mais le cheminement de pensée est inverse : Manouchian est réticent d'emblée à l'idée de tuer mais finit par s'y résoudre, Aram tue mais finit par refuser de s'en prendre à des innocents, même s'il ne regrette pas son geste. Ces portraits très nuancés que vous dressez montrent qu'il est justement très difficile de répondre à cette question.

En effet, c'est une question extrêmement difficile. Cela dépend des circonstances et du contexte. Bien sûr, on pourrait dire de manière abstraite que la violence ne se justifie que lorsqu'elle relève de la légitime défense et quand elle est proportionnée à l'agression. La violence utilisée par les résistants est tout à fait légitime ; l'Europe était quand même sous la botte de l'idéologie nazie, cela allait au-delà d'une occupation d'un pays étranger, il s'agissait d'une idéologie mortifère, génocidaire et totalitaire. Tuer un nazi sur le quai du métro me semble juste. Malgré tout, il y avait des résistants qui n'arrivaient pas à appuyer sur la gâchette, je pense que c'était très difficile de sauter le pas. Puis il y a la question de ce type d'action terroriste qui, même si elle peut se justifier, ne règle pas le problème des victimes innocentes qu'elle peut occasionner, ce qui pose un problème moral absolu. C'est ce dont se rend compte Aram, dans *Une Histoire de fou*, qui hurle à la fin : « Je ne tuerai que des responsables turcs à bout portant », car il ne veut pas que la balle ricoche et tue quelqu'un d'autre. Dans certaines tendances de la lutte armée, la fin justifie les moyens. Et moi, je dis qu'elle ne les justifie pas.

Les attentats terroristes que vous décrivez dans *Une Histoire de fou* sont une partie sombre de l'histoire du pays. On y retrouve le rapport différencié à l'histoire du pays selon les générations, que vous indiquiez : ceux qui ont vécu le génocide, élément fondateur de l'identité arménienne, vivent toujours dans la peur et le passé ; la deuxième génération s'en détache complètement, la troisième désire venger ses ancêtres et vit dans le ressentiment et le sentiment de vengeance, ils sont devenus fous, comme le craignaient les pionniers de l'opération Némésis (« Le génocide a fait de nous des fous, nous

Aram dans Une Histoire de fou

sommes nés d'une montagne de cadavres », « Partout où il y a un arménien, il doit y avoir un attentat »). Quel rapport entretiennent maintenant les Arméniens à la mémoire du génocide et de ses conséquences ? Vous dédiez votre film aux camarades turcs dans une volonté de réconciliation, est-ce partagé au sein de la société ?

C'est une blague récurrente que de dire qu'on se méfie des Turcs. Je me méfie des fascistes turcs, pas de mes camarades. Tous mes amis turcs reconnaissent le génocide et l'identité kurde, ce sont des gens de gauche ou d'extrême gauche qui désirent que la Turquie assume enfin un jour le fait qu'il existe en son sein des minorités historiques qui sont là depuis longtemps et qui doivent exister. Le jour où la Turquie reconnaîtra le génocide arménien sera un très beau jour pour les Arméniens mais il sera encore plus beau pour les Turcs. Cela signifiera qu'elle aura fait un grand pas dans le rapport qu'elle entretient à la démocratie. C'est pour cela que je dédie le film aux camarades turcs et que j'ajoute « à l'honneur de nos combats communs ». C'est mon internationalisme qui revient en force ici.

Ce film est très actuel et fait penser aux conflits actuels : les Arméniens accusent les Turcs de vouloir les effacer (comme les Russes tentent de le faire avec les Ukrainiens) ; un des personnages dit : « Nous, les Arméniens, serons les nouveaux Palestiniens ». L'Histoire se répète inlassablement. Voyez-vous des points communs ?

L'Histoire se répète. Elle est faite de résistances et de conquêtes. On sait que le pouvoir peut être une drogue très puissante, sans doute la plus puissante du monde. C'est une addiction qui rend fou. Dans ce cas, le réflexe identitaire est instrumentalisé de manière régressive et faussement historique. J'évoquais la proportionnalité de la riposte ; bien sûr qu'il y a eu les attentats horribles du Hamas le 7 octobre 2023, que la cause ne justifie pas. Je condamne fermement le Hamas en tant que parti et sa stratégie, ainsi que tous les attentats terroristes qu'il a commis. Mais je condamne avec la même virulence la volonté d'Israël, du moins de son gouvernement, de faire table rase. Parce qu'un dirigeant du Hamas se trouve dans un immeuble, faut-il le raser entièrement ? S'il est juste d'éliminer cet individu, faut-il aussi, dans le même temps, en éliminer cent autres qui n'y sont pour rien ? C'est la question que pose le film. À cette question je réponds non.

Dans le cadre du festival, vous rendrez un hommage à Charles Aznavour[2], une icône de la chanson et de la culture françaises. Que représente-t-il pour vous et pour la diaspora arménienne en général ?

Aznavour est l'Arménien le plus connu du monde. Quand je me suis rendu en Italie pour l'un de mes derniers films, *Gloria Mundi*, la première phrase que m'a adressé la responsable de la distribution a été : « J'adore Aznavour ! » C'est le Frank Sinatra arménien. Son travail a plu et plaît toujours à toutes les générations, même les gens très jeunes qui apprécient certaines chansons. Il est emblématique du pays, un monument qu'on met souvent en avant et c'est toujours flatteur.

Charles Aznavour

Et immédiatement derrière, il y a Robert Guédiguian !

Pour l'anecdote, la dernière fois où je me suis rendu en Arménie (j'y vais à peu près deux ou trois fois par an), j'ai donné une conférence sur mes films dans une université. Tous les étudiants me parlaient d'*Une Histoire de fou* qu'ils connaissaient par cœur, comme s'ils l'avaient vu une dizaine de fois. Cela m'a quand même beaucoup surpris… Des amis arméniens m'ont alors avoué que le film est diffusé tous les 24 avril, qui est la journée de commémoration du génocide, par la plus grande chaîne publique arménienne (équivalente à TF1 chez nous). Cela m'a fait très plaisir. Je ne suis pas aussi connu qu'Aznavour mais ça compte un peu.

[1] Festival qui aura lieu à Paris du 20 au 30 novembre : https://weekendalest.com/

[2] Robert Guédiguian sera présent à la Soirée d'hommage à Charles Aznavour le 24 novembre au théâtre de l'alliance française.

EDITION FRANÇAISE
THE ART NEWSPAPER

Edition : 18/11/2024
Journaliste : Stéphane Renault

Un Week-end à l'Est tourné vers Erevan

La 8e édition du festival des cultures de l'Est revient à Paris, du 20 au 30 novembre, avec un focus sur l'Arménie.

Une image de la série *Red Black White* de Nazik Armenakyan, ayant pour sujet les femmes vivant avec le VIH en Arménie, exposée à l'Espace des femmes – Antoinette Fouque.
© Nazik Armenakyan

Dédié chaque année, depuis 2016, à une ville d'Europe centrale ou orientale, le festival Un Week-end à l'Est revient à Paris du 20 au 30 novembre. Après Varsovie, Kyiv, Budapest, Belgrade, Sofia, une édition spéciale en soutien à l'Ukraine, Odessa, et l'an dernier Tbilissi, le musicien André Manoukian et la chorégraphe, metteuse en scène et danseuse Rima Pipoyan sont respectivement le parrain et la marraine de cette 8e édition qui braque les projecteurs sur Erevan, capitale de l'Arménie. Arts visuels, cinéma, danse, musique, littérature, débats… Quelque 40 événements sont organisés dans 25 lieux, accueillant une centaine d'artistes.

« Tisser des liens entre l'Est et l'Ouest à travers une proposition cinématographique, chorégraphique, littéraire, musicale, philosophique, architecturale et un parcours d'arts visuels, est d'autant plus significatif pour cette huitième édition du festival Un Week-end à l'Est consacrée à Erevan et à l'Arménie, dont le patrimoine culturel est à la croisée des mondes occidentaux et orientaux, expliquent Brigitte Bouchard, directrice artistique du festival et Adélaïde Fabre, responsable de la programmation. *Le génocide arménien et l'exode de nombreux Arméniens, son passé païen, sa reconnaissance en tant que berceau du christianisme et les changements de notre société continuent à influencer, malgré eux, la nation arménienne, réputée l'une des plus anciennes et des plus éclatées du monde. »*

Dès demain, en avant-première, le cinéma Nouvel Odéon propose un ciné-concert. Le violoncelliste Artyom Manukyan y accompagnera le chef-d'œuvre burlesque *Chor and Chorchor* (1926) de Hamo Bek-Nazarian, pionnier du cinéma arménien.

Pour la soirée d'ouverture, le Théâtre de l'Alliance Française accueille un concert fusionnant jazz, musique contemporaine et folklore arménien. André Manoukian, qui a joué aux côtés de Charles Aznavour et Michel Petrucciani, sera au piano, accompagné de la chanteuse Arpi Alto et du violoncelliste Artyom Manukyan, vu sur scène avec Melody Gardot et à la tête du Yerevan Calling Quartet, formation électro-jazz.

Les arts visuels ne sont pas en reste. Un parcours dans les galeries du 6e arrondissement parisien propose de découvrir une vingtaine d'artistes de la scène arménienne. Photographes, peintres, sculpteurs, graphistes et vidéastes investissent les espaces de la Galerie d'archi Paris-Malaquais, de la Librairie Galerie Métamorphoses et de la Galerie d'art du Crous de Paris avec l'exposition collective « Et les frontières deviennent des ponts » ; delpire & co expose les tirages du livre *Dame Gulizar and Other Love Stories* (Blow Up Press, 2024) de la photographe Rebecca Topakian ; les créations de Maretta Aivazian sont à l'honneur à la Librairie Polonaise ; Nazik Armenakyan révèle sa troublante série *Red Black White* sur les femmes vivant avec le VIH en Arménie à l'Espace des femmes – Antoinette Fouque.

Ce vernissage simultané de toutes les expositions donnera lieu à une performance, *Circle : a Dance and Music Journey*, par la Rima Pipoyan Dance Company, accompagnée du musicien multiinstrumentiste Hayk Karoyi, à la galerie 22Visconti. Le même soir, aux Beaux-Arts de Paris, l'artiste Melik Ohanian et le cinéaste Andrei Ujică dialogueront autour de l'œuvre du cinéaste Artavazd Pelechian, admiré notamment par Jean-Luc Godard.

La Librairie Galerie Métamorphoses organise une table ronde sur la scène artistique contemporaine érévanaise. Animé par Alain Berland, commissaire des expositions du festival avec Varduhi Kirakosyan, cet échange sur les courants esthétiques actuels et les lieux d'exposition dans la capitale arménienne invite Nazik Armenakyan, cofondatrice du centre de photographie documentaire 4Plus, Karén Khachaturov, *« photographe de l'imaginaire aux œuvres pastelles mettant en scène des personnages hybrides »* et l'artiste peintre Khachatur Martirosyan. Autre rendez-vous à noter, Davit Kochunts et Nairi Khatchadourian (collectif AHA) reviendront chez 22Visconti sur la naissance des espaces alternatifs et l'émergence de pratiques artistiques collectives en Arménie.

Parmi les nombreux événements proposés dans le cadre de ce focus sur la culture arménienne, le violoniste Sergey Khachatryan et sa sœur, la pianiste Lusine Khachatryan, joueront dans l'Église Saint-Germain-des-Prés. Au programme de ce concert, des œuvres d'Edvard Baghdasaryan, Komitas, Maurice Ravel ou Arno Babadjanian.

Les cinéphiles ne manqueront pas la projection des *Chevaux de feu* (1965), adaptation d'une nouvelle de l'auteur ukrainien Mykhailo Kotsiubynsky intitulée *Les ombres des ancêtres oubliés* (1910), par le maître Sergueï Paradjanov au Christine Cinéma Club.

Le nouveau cinéma arménien est quant à lui à l'affiche à travers ses productions les plus emblématiques, de *Si le vent tombe* (2020), premier long-métrage de Nora Martirosyan, sélectionné au Festival de Cannes et pour représenter l'Arménie aux Oscars en 2022, à *Village de femmes* (2019), documentaire de Tamara Stepanyan sur la solitude et l'attente lorsque les hommes sont partis travailler en Russie.

Pour la soirée de clôture, le pianiste et compositeur Tigran Hamasyan présente *The Bird of a Thousand Voices*, une nouvelle création imprégnée de la culture arménienne et du folklore mondial à l'Odéon - Théâtre de l'Europe.

Le programme complet du festival est disponible ici. Des podcasts sont accessibles via le site du festival, en partenariat avec France Culture.

BibliObs

Edition : 18/11/2024
Tribune d'Élise Boghossian

BIBLIOBS

Tribune

L'Arménie menacée dans son existence, par Elise Boghossian

Elise Boghossian

Publié le 18 novembre 2024 à 9h00, mis à jour le 18 novembre 2024 à 10h39

A l'occasion du festival « Un week-end à l'Est » qui met à l'honneur Erevan, en partenariat avec « le Nouvel Obs », l'écrivaine Elise Boghossian nous a fait parvenir ce texte sur les menaces qui pèsent sur l'Arménie.

Cet article est une tribune, rédigée par un auteur extérieur au journal et dont le point de vue n'engage pas la rédaction.

L'Arménie se trouve à un carrefour décisif de son histoire contemporaine. Enclavée dans le Caucase du Sud, cette nation de trois millions d'âmes fait face à des défis existentiels d'une ampleur inédite, qu'ils soient d'ordre géopolitique, social et identitaire, accentués par la guerre autour du Haut-Karabakh. Cette guerre menée par l'Azerbaïdjan a exposé la vulnérabilité de l'Arménie, aussi bien sur le plan militaire que diplomatique, tandis que le traité de paix signé sous l'égide de la Russie n'a apporté qu'un répit illusoire. Depuis, l'Arménie se débat entre ses ambitions de souveraineté, ses alliances complexes et la survie même de son peuple.

Pris dans un étau qui l'étrangle, l'Arménie affronte une double menace. Celle du panturquisme avec le tandem turco-azerbaïdjanais, qui loin de se satisfaire des succès militaires de 2020 et du nettoyage ethnique de 2023 contre le Haut-Karabakh entend réaliser une jonction territoriale en colonisant le sud de l'Arménie qui l'étoufferait complètement et rendrait son Etat non viable. De la Russie ensuite, qui à l'aune du conflit en Ukraine s'est considérablement rapprochée de l'Azerbaïdjan pour contourner les sanctions internationales ; en sacrifiant l'Arménie. Unique démocratie de la région, cette dernière ne peut plus compter sur l'alliance défaillante avec la Russie rattrapée par de nouvelles réalités géopolitiques.

La menace azérie se traduit par un bras de fer constant. Il ne se passe pas un jour sans que l'Azerbaïdjan ne menace l'Arménie. Nullement intéressé par une paix des braves avec une Arménie exsangue, l'Azerbaïdjan exerce une pression incommensurable sur son voisin afin de le dévitaliser.

Cette stratégie s'accompagne de grignotages de territoires stratégiques, et d'une rhétorique belliqueuse en pratiquant l'inversion accusatoire. Les 282 villages frontaliers situés du nord au sud de l'Arménie sont constamment menacés : tirs sporadiques, violations du cessez-le-feu, incursions militaires et blocus humanitaires sont des réalités quotidiennes.

Les Arméniens du Haut-Karabakh ont été sacrifiés par un nettoyage ethnique sur l'autel d'une normalisation des relations avec ces voisins mortels au nom d'une conception hasardeuse de la paix à tout prix, dans un vide sécuritaire provoqué par l'affaiblissement relatif de la Russie dans le Caucase. De fait, l'objectif de Bakou est triple : peser sur les négociations politiques en cours, préparer le terrain à de futures agressions et, entre-temps, pousser les habitants des villages frontaliers en Arménie à quitter leurs terres.

Alors comment Erevan peut-il assurer la sécurité de ses frontières et de ses citoyens face à une puissance économique et militaire supérieure, de surcroît soutenue par la Turquie ? L'Azerbaïdjan, riche en ressources énergétiques, a noué des alliances stratégiques, notamment avec Israël, lui fournissant des technologies militaires avancées.

Sur le plan intérieur, l'Arménie doit gérer une économie fragilisée par la guerre et l'exode des réfugiés du Haut-Karabakh. Les conséquences sociales et psychologiques du conflit sont indescriptibles, et, dans les villages frontaliers, la population vit dans une anxiété permanente, aggravée par la pauvreté et le manque de perspectives d'avenir. La démographie elle-même est une bombe à retardement. Les Arméniens émigrent massivement, lassés par l'incertitude de leur avenir, et la natalité a chuté. Ce phénomène risque de dépeupler davantage des régions déjà en grande difficulté économique et militaire. L'Arménie se bat également pour préserver son identité et son patrimoine culturel. Peuple monde de la « longue durée », l'Arménie a survécu à des siècles de guerres et de conquêtes, en gardant vivante une langue, une foi et une culture unique. Mais ce combat est menacé de l'intérieur. Les jeunes générations, éduquées dans l'instabilité, regardent vers l'extérieur pour un avenir meilleur. Si l'émigration n'est pas endiguée, elle risque d'accélérer une déperdition culturelle.

La diaspora arménienne, forte et mobilisée, joue un rôle clé dans le soutien à la patrie, mais cela ne suffit pas. L'Arménie a obtenu le soutien de l'Occident, plus particulièrement l'Union européenne et des Etats-Unis, mais ce soutien reste teinté d'hésitation. Si des soutiens humanitaires et des appels à la paix ont été émis, l'Arménie ne bénéficie pas du même niveau d'intérêt stratégique que son voisin azerbaïdjanais, en raison des ressources énergétiques de ce dernier. La honte et le silence complice de la communauté internationale face à cette dictature pétro-liberticide et criminelle soulignent une réalité amère : les intérêts économiques et énergétiques semblent souvent peser plus lourd que les principes de justice et de droits de l'Homme.

Dans un monde mondialisé qui broie l'altérité et les petits Etats, l'Arménie doit trouver sa voie. Sa survie ne repose plus uniquement sur les champs de bataille, mais sur sa capacité à réinventer son modèle de société, à retrouver une place dans le concert des nations sans renier ce qui la rend unique. A savoir un peuple-pont, une civilisation marquée par l'ADN du dialogue entre les peuples et les religions. A l'image des hôtels d'Erevan qui arborent drapeaux iranien et américain.

‣ La 8e édition du festival Un week-end à l'Est, consacrée à Erevan, capitale de l'Arménie, aura lieu du 20 au 30 novembre à Paris. Tout le programme sur : weekendalest.com.

BIO EXPRESS

Elise Boghossian est à la tête de l'ONG Elisecare, qui vient en aide aux victimes en zone de guerre. Elle a publié en octobre 2024 « Les Sacrifiés. Au cœur de la tragédie arménienne » (Plon, 2024).

Elle participera à la rencontre « Prêter sa voix aux invisibles », en dialogue avec Nazik Armenakyan, animée par Marie Sorbier, vendredi 22 novembre à 19 heures à l'Espace des Femmes–Antoinette Fouque (35, rue Jacob, Paris-6e).
Par Elise Boghossian

marie claire

Edition : 19/11/2024
Journaliste : Mathilde Courret

"Un Week-end à l'Est" : le festival culturel célèbre l'Arménie et rend hommage à Charles Aznavour et Missak Manouchian

19/11/2024 à 13:08

Musique, cinéma, théâtre, littérature, art visuel... Pour cette huitième édition, l'événement célébrera la richesse du patrimoine arménien, un pays à la croisée des influences occidentales et orientales. L'auteur-compositeur André Manoukian et la chorégraphe Rima Pipoyan en seront les parrains.

Rencontre avec Sophie Fontanel et l'arrière-petite-nièce de Missak Manouchian

Le festival débutera le 20 novembre 2024 au théâtre de l'Alliance Française, à Paris, avec un concert d'André Manoukian. Durant dix jours, les événements s'enchaîneront dans la capitale. Parmi les moments forts, une rencontre avec Sophie Fontanel et Vahram Muratyan aura lieu le 22 novembre à la Gaîté Lyrique. La journaliste et autrice de La Vocation (éditions Robert Laffont) et le designer graphique reviendront sur leur reportage réalisé ensemble à Erevan.

Le même jour, un récital poétique intitulé Manouchian poète se tiendra au théâtre de l'Europe. Le 23 novembre, un débat en présence d'Hasmik Manouchian, arrière-petite-nièce de Missak Manouchian, sera organisé. Ce sera l'occasion de redécouvrir l'œuvre du poète et résistant français, panthéonisé avec son épouse Mélinée Manouchian le 21 février 2024.

Une soirée en hommage à Charles Aznavour

Un Week-end à l'Est rendra hommage aussi hommage à Charles Aznavour le 24 novembre au théâtre de l'Alliance Française. La violoncelliste Camille Thomas, le cinéaste Robert Guédiguian et André Manoukian évoqueront leur lien avec l'interprète de La Bohème, qui avait d'ailleurs vécu durant la Seconde Guerre Mondiale avec Missak et Mélinée Manouchian, cachés par les parents Aznavourian sous le toit familial.

Un hommage musical sera également rendu, avec les plus grands succès d'Aznavour repris par André Manoukian, accompagné par Camille Thomas.

Coup de projecteur sur l'Arménie

Créé en 2016 par Vera Michalski et Brigitte Bouchard, Un Week-end à l'Estmet chaque année une ville d'Europe centrale ou orientale à l'honneur dans tout Paris. Rencontres, débats, représentations et expositions sont autant d'occasions de découvrir la culture d'un pays méconnu.
Cette année, en dévoilant les différentes facettes de la culture arménienne, le festival cherche à enrichir notre vision d'un patrimoine dont, souvent, nous ne connaissons que le traumatisme du génocide.
Le programme complet de Un Week-end à l'Est est disponible sur le site officiel du festival.

BibliObs

Edition : 19/11/2024
Tribune de Hovik Hafyan

Tribune

« Hayastan mayrik » ou comment l'Arménie a perdu son rêve, par Hovik Afyan

Hovik Afyan
Ecrivain

A l'occasion du festival « Un week-end à l'Est » qui met à l'honneur Erevan, en partenariat avec « le Nouvel Obs », l'écrivain Hovik Afyan nous a fait parvenir ce portrait de la « mère Arménie ».

Cet article est une tribune, rédigée par un auteur extérieur au journal et dont le point de vue n'engage pas la rédaction.

Hayastan (« Arménie ») est un prénom de femme. D'une belle femme ! Et la carte de l'Arménie représente une tête de femme, au cou et aux cheveux. Il est vrai que les voisins renversent souvent du café noir sur cette carte. Malheureusement, on ne donne plus le prénom Hayastan aux petites filles qui naissent aujourd'hui, et par conséquent on ne connaît que des mamies qui portent ce nom ou, comme on dit en Arménie, des grands-mamans.

Cette histoire est celle de Hayastan mayrik, la « mère Arménie ».
Je ne sais pas s'il existe des statistiques sur les pays du monde où les gens regardent le plus par les fenêtres de leurs maisons. Je pense que l'Arménie serait parmi les premiers de cette liste. Celle qui regarde fixement par la fenêtre d'une vieille maison, datant des temps soviétiques, c'est bien Hayastan mayrik. Cette femme de 97 ans regarde-t-elle dehors ou dedans ? A cet âge, il n'y a probablement plus de différence entre l'extérieur et l'intérieur, tout est à l'intérieur. Ou plutôt dedans. La femme sait-elle que bientôt, dans à peine trois ans, l'Etat arménien la convoquera, lui décernera peut-être une médaille pour avoir vécu cent ans parmi l'humanité ? En tout cas, Hayastan mayrik sait une chose avec certitude : la vieillesse, c'est quand tu sais tout, mais que personne ne te demande rien.

Elle continue de lire les journaux. Pour suivre les actualités ? Qu'est-ce qu'elle en a à faire, d'autant plus que rien n'a changé dans le monde depuis au moins 97 ans. Pour ne pas oublier les mots et les lettres, voilà pourquoi. Que l'Arménie eût perdu la dernière guerre, Hayastan mayrik l'apprit non pas par les journaux, mais par la fenêtre. Et ce, plusieurs jours avant la fin de la guerre.

Elle ne vit point d'enfants courant dans tous les sens, d'hommes devenus handicapés, de femmes en noir : elle ne vit qu'une seule belle jeune femme qui s'arrêta net, s'adossa à un grand arbre bordant la rue et resta ainsi. S'il est possible de photographier un pays ayant perdu la guerre, alors elle sera à l'image de cette jolie jeune femme appuyée contre l'arbre dans la rue. Hayastan mayrik elle-même s'est tenue ainsi ô combien de fois. Et elle sait, elle le sait pertinemment, pour faire guérir les plaies de l'après-guerre, il faut que les jolies jeunes femmes ne s'arrêtent surtout pas dans la rue, pour que la vie ne s'arrête pas soudainement. Si le monde appartient aux hommes, la vie, elle, appartient aux femmes. Avant la guerre, après la guerre. Toujours.

Ainsi, tu sais tout, mais personne ne te demande rien. Tu n'as même plus de visiteurs, même la mort ne vient pas. A chaque lever du soleil, Hayastan mayrik regarde vers l'est et ne voit personne venir. A chaque coucher du soleil Hayastan mayrik regarde vers l'ouest et ne voit toujours personne. Seules les menaces du Soleil, au petit matin, que tu as vu ce jour également, et seules les promesses de ce même Soleil, le soir, que tu ne verras peut-être pas le lendemain. Hayastan mayrik sait que le Soleil est un homme. Certainement un homme – menaçant, donnant de l'espoir, réchauffant, brûlant, revenant (comme pour la première fois) s'éloignant (comme pour la dernière fois).

Hayastan mayrik ne comprend pas pourquoi elle a peur des soleils qui viennent et qui s'en vont, de l'est et de l'ouest, pourquoi elle-même, ainsi que la terre, le pays s'écrasent entre l'Orient et l'Occident et quand, précisément, son rêve a-t-il disparu sans laisser de trace, tout comme ces milliers de personnes parties à la guerre. Elle ne fait plus de rêves. Non, elle s'endort dans l'espoir de ne plus se réveiller, mais surtout dans l'espoir de faire des rêves. Mais elle n'en fait pas. Les rêves ont disparu sans laisser de trace. Le rêve, on l'a probablement tué, égorgé, torturé depuis l'est, depuis l'ouest. A quoi sert son existence si personne ne vient, si le rêve ne vient pas, si même la mort ne vient pas ? Qui a décidé qu'elle devait se recroqueviller pendant au moins 97 ans, qu'elle devait rapetisser physiquement, avoir peur et espérer, sans jamais comprendre, entre des guerres, ce qu'est la paix, comment c'est, de quelle couleur c'est. Peut-être que ses enfants ont besoin d'elle ?

Elle a cinq enfants, Hayastan mayrik, cinq fils. L'aîné vit en Uruguay, et lorsque ce pays, le premier au monde (en 1965), reconnut le génocide des Arméniens, Hayastan mayrik sourit. Le deuxième fils vit à Sydney. Le troisième à Shanghai, le quatrième au Caire et le cinquième à Marseille… Hayastan mayrik est aussi la mère de la diaspora arménienne. Quand ses fils reviendront-ils à la maison ? Pourquoi Hayastan mayrik est-elle assise devant la fenêtre tous les jours ?

Et comment vit-elle donc ? Parfois, elle oublie de manger. Alzheimer ? Non, pas du tout, c'est de la vengeance ! Contre elle-même, contre l'histoire. Purement arménienne ! Tellement humaine ! Attachement et vengeance. Hayastan mayrik sait pourquoi surviennent les guerres, entre les pays, entre l'Orient et l'Occident, entre les êtres humains. Se rassasier ! Voilà la clé de la porte des guerres du monde, le seul rêve de l'humanité qui ne disparaît pas, qui est transmis avec le lait maternel. Hayastan mayrik l'a inculqué aussi. Cette Hayastan mayrik qui est assise devant la fenêtre à 97 ans.

Elle a appris par les journaux que l'année prochaine, l'Etat arménien atteindra un seuil critique de la dette extérieure. Qui va s'en acquitter ? Hayastan mayrik a cinq fils, chacun d'eux a deux enfants, et même des petits-enfants, des arrière-petits-enfants… La mort ne vient pas, le rêve non plus.
Mais ce récit devrait être celui des enjeux de l'Arménie d'aujourd'hui. Et cette histoire est devenue celle de la mère Arménie, Hayastan mayrik, qui, sous le poids de la vieillesse, à force d'avoir beaucoup vu, beaucoup vécu, regarde vers l'est, regarde vers l'ouest, regarde vers le nord et vers le sud, regarde par la fenêtre, pas à l'extérieur, non, plutôt vers l'intérieur, et elle n'arrive plus à marcher, elle ne veut plus marcher. Elle s'est arrêtée dans la rue et s'est appuyée contre un arbre. Hayastan, ce beau et jeune Etat Arménie, qui a perdu son rêve.
◗ La 8e édition du festival Un week-end à l'est, consacrée à Erevan, capitale de l'Arménie, aura lieu du 20 au 30 novembre à Paris. Tout le programme sur : weekendalest.com.

BIO EXPRESS

Hovik Afyan est né en 1983 dans la ville d'Abovyan. Son roman « Rouge », traduit de l'arménien par Anahit Avetissian, est paru en octobre 2024 aux éditions La Peuplade. Il a été sélectionné dans la liste du Prix de littérature de l'Union européenne. Il est également l'auteur de recueils de nouvelles, « Meat Eaters » et « (Non) Bible », et de romans non encore traduits en français : « Sweet Life », « Fathers of the People » et « From Sea to Sea ». En 2021, Hovik Afyan a remporté le premier prix du 4e Festival du Livre d'Erevan. Il a été décoré de la médaille commémorative Yéghiché Tcharents. En 2022, il a reçu le prix Stepan Alajajian pour le roman « Sweet Life ».

Il participera à la rencontre « Sur la route du Haut-Karabakh », animée par Frédérique Roussel, dimanche 24 novembre à 15 heures, à la Librairie polonaise (123, boulevard Saint-Germain, Paris-6e) et à la rencontre « Littérature arménienne contemporaine et traduction », en dialogue avec Susanna Haruntyunyan et Jean-Chat Tekgyozyan, animée par Gérard Malkassian et Anaïd Donabédian-Demopoulos, lundi 25 novembre à 17h30 à l'Inalco – amphi 6 (65, rue des Grands-Moulins, Paris-13e).

LIVRESHEBDO

Edition : 19/11/2024
Journaliste : Adèle Buijtenhuijs

L'Arménie au cœur du Festival Un Week-end à l'Est

Affiche du festival Un week-end à l'Est - Photo Un week-end à l'Est

Tisser des liens entre l'Est et l'Ouest à travers l'art ; telle est l'ambition du festival Un week-end à l'Est qui entame cette année sa huitième édition. Cette année, c'est au tour de l'Arménie et de sa capitale Erevan d'être mises à l'honneur à travers un programme culturel riche à la croisée des différentes disciplines artistiques. Les organisateurs souhaitent rendre hommage à l'une des terres les plus anciennes et les plus fragmentées au monde, berceau du christianisme, qui a connu les pires massacres au cours des siècles.

La chorégraphe et danseuse contemporaine **Rima Pipoyan** et l'auteur-compositeur **André Manoukian**, tous deux originaires d'Arménie, seront les parrains de cette édition. Les deux artistes ouvriront d'ailleurs le

festival lors d'une soirée dédiée à **Charles Aznavour** au Théâtre de l'Alliance Française.

Paris au rythme de l'Arménie

Ensuite, pendant dix jours, ce sont plus de 40 événements autour de la musique, du cinéma, de la littérature, des arts visuels et de la danse qui prendront place dans différents lieux parisiens tels que la Maison de la Poésie, l'Odéon Théâtre de l'Europe, la Librairie Polonaise, les Beaux-Arts ou la Gaité Lyrique.

Outre la soirée d'ouverture, plusieurs temps forts sont à retenir tels que la rencontre entre **Sophie Fontanel** (journaliste et autrice) et **Vahram Muratyan** (designer graphique), le DJ Set de **Hayk Karoyi**, l'intervention de l'arrière-petite-nièce de **Missak Manouchian** qui raconte pour la première fois l'histoire de son parent, les ateliers dédiés à la jeunesse autour du conte, la projection du film de **Vahagn Khachatryan** et **Aren Malakyan**, *5 Dreamers and a horse,* ou encore l'exposition « Mémoire et Création » de **Maretta Aivazian** à la Librairie Polonaise. L'ensemble de la programmation est disponible sur le site Internet du festival.

LE CLUB DE MEDIAPART

Edition : 19/11/2024
Journaliste : Olivier Pratte

De l'Arménie au Haut-Karabagh et le monde : tisser une nouvelle route du tapis

À l'approche de l'exposition de deux tapis de la collection « Bold Khndzoresk » dans le cadre du festial Un week-end à l'Est, la commissaire franco-arménienne Nairi Khatchadourian du collectif AHA et l'artiste arménien Davit Kochunts se confient sur leurs efforts d'ancrer la création dans un territoire fragmenté, jusqu'à peu le berceau encore vivant de l'art du tapis en Arménie.

Nairi : Quand vous avez déménagé en Arménie à la suite de vos études, est-ce que vous aviez déjà le collectif AHA en tête ? Comment le collectif s'est-il formé ?

J'ai complété mon master en entreprenariat à l'EDHEC à Lille en 2011 en soutenant ma thèse de fin d'études sur la création de la galerie Azat. Le mot « Azat » signifie libre en arménien, en persan et en hindou. Je pensais m'installer en Arménie un jour et ouvrir une galerie d'art. J'ai ensuite poursuivi mes études à Paris en histoire de l'art à la Sorbonne avant de faire le saut et de déménager à Erevan en 2015. A ce moment là, je ne connaissais pas si bien la scène artistique locale. Ouvrir immédiatement une galerie n'aurait pas été appropriée. J'ai travaillé pendant trois ans au Musée-Institut Komitas qui venait tout juste d'ouvrir, et où j'étais en charge du commissariat de nombreuses expositions. Je me suis rapidement aperçu que les artistes contemporains n'étaient pas exposés dans les musées et que le grand public n'avait pas accès à la création contemporaine. J'ai créé le collectif AHA [1] en 2019, ma vision étant de créer un pont entre les artistes et les musées, entre l'art contemporain et les collections historiques, entre les espaces institutionnels et les espaces publics et entre la capitale et les villages frontaliers afin d'ouvrir le paysage artistique contemporain à différents publics et de rapprocher les communautés aux problématiques et aux enjeux d'aujourd'hui. A travers les années, le collectif AHA est devenu une plateforme curatoriale, une structure artistique qui accompagne les artistes et l'art contemporain sous forme de projets de recherche, de commandes d'œuvres, de commissariat d'exposition, de publications, de programmes de médiation et de services d'ingénierie culturelle et de direction artistique. Les projets se sont créés et développés très naturellement.

Il est important d'être à l'écoute de la scène artistique locale et du contexte social et politique du pays pour que la création soit toujours ancrée dans le territoire. Bien que les ressources allouées pour développer des projets artistiques sont très limitées en Arménie, le dévouement de chaque collaborateur et chaque collaboratrice a permis de concevoir des projets qui ont apporté beaucoup de changements sur la perception du rôle de l'artiste et de son importance dans la société pour générer des dialogues et des débats autour de sujets importants. Tantôt je suis à l'origine d'un projet de création, tantôt l'invitation vient d'un artiste, d'un musée ou d'une institution culturelle, ou même d'un collectionneur qui souhaite que le collectif AHA conçoive l'exposition de sa collection privée, tantôt AHA participe à des appels d'offre et des compétitions. Depuis cinq ans, le collectif AHA a collaboré avec plus de 50 artistes et chercheur.ses de l'Arménie et de la diaspora. Certains projets ont reçu des prix nationaux et internationaux. Pour chaque projet, un nouveau collectif se forme, en fonction de la thématique, des enjeux et de leur ampleur. En tant que commissaire, j'aime approfondir les relations avec chaque artiste, et certaines collaborations se transforment en véritables synergies artistiques tissées au fil des années. Après cinq ans de travail in-situ dans différents musées et espaces publics, à Erevan et dans différentes régions d'Arménie, le collectif AHA a enfin une adresse au cœur de la capitale : 31 rue Moskovyan, Erevan. Situé au 2ème étage d'un immeuble des années 1950 conçu par l'architecte Gevorg Tamanyan (fils de l'urbaniste d'Erevan Alexandre Tamanyan), l'appartement comprend une galerie et des espaces de travail. Il aura fallu près de dix années d'expérience, de patience et de persévérance pour que les portes d'une galerie s'ouvrent enfin au printemps 2024, portées par un élan discret mais significatif.

Comment avez-vous découvert le travail de Davit ? Ou est-ce Davit qui vous a approchée ?

Je suivais le travail de Davit depuis quelques années. Nous avons échangé lors d'un vernissage en début 2021. Quand j'ai appris qu'il avait réalisé des croquis de tapis contemporains, j'ai voulu en savoir plus. Jusqu'à ce jour, les artistes contemporains de l'Arménie sont plutôt tenus à l'écart des métiers d'art, et l'art de la tapisserie est considéré comme étant du passé. J'ai visité son atelier et après plusieurs échanges, je lui ai proposé que le collectif AHA produise quelques tapis, soit neuf pièces uniques, dans un atelier de tissage dans le village frontalier de Verishen dans le sud de l'Arménie, près de Khndzoresk, le village natal des grands-parents de l'artiste.

L’atelier de tissage Goris Handmade est un espace chaleureux où des femmes de villages frontaliers se retrouvent pour poursuivre la tradition de tissage arménien du tapis. C’était important pour moi de s'ancrer dans le territoire où l’artiste a puisé son inspiration, d’investiguer en profondeur le patrimoine de la tapisserie et l’architecture troglodyte de la région – le sujet avec lequel l’artiste a travaillé pour dessiner ses tapis – et de collaborer avec les femmes de l’atelier de tissage dans une zone frontalière dans un contexte géopolitique très fragile, le Haut-Karabagh étant sous le blocus azerbaïdjanais. Le contexte et l’histoire riches de cette région amenèrent le collectif AHA à inviter d’autres artistes et chercheur.ses à résider temporairement dans cette région et à travailler avec les communautés locales et le territoire. Les œuvres et les recherches ont été présentées de juin à août 2023 dans le cadre de l’exposition collective « Living Portals: Settlement Fabrics of Khndzoresk, Tegh, and Verishen » (Portails Vivants : les tissus des territoires de Khndzoresk, Tegh et Verishen) à la Maison de la Culture du village de Verishen et à l’église St. Hripsime datant du 5ème siècle. Deux pièces de la collection de tapis qu’on a intitulée « Bold Khndzoresk » réalisée avec Davit Kochunts dans ce cadre seront exposées au festival Un Weekend à l’Est.

Davit Kochunts (à la gauche) et Nairi Khatchadourian (à la droite) en face du métier à tisser de Milena Ordiyants, Dzoraghbyur, 2024 © Piruza Khalapyan

Davit : Est-ce que cela représente un défi pour vous de présenter ces tapis à Paris, en dehors de leur élément plus « naturel » ?

L'exposition qui sera présentée à Paris n'est pas la même en termes d'espace et de temps. J’ai réalisé les croquis des tapis « Bold Khndzoresk » pendant le confinement durant la pandémie, puis j’ai continué à travailler sur eux après la guerre de 44 jours dans le Haut-Karabagh en 2020. Toute exposition est un défi où qu’elle ait lieu. Je pense que ces tapis ont été créés et exposés au bon endroit, et continuent à voyager, une qualité spéciale au tapis.

Il y a quatre ans, dans des conditions de pandémie, d'isolement, d'état d'urgence, je me suis retrouvé face à un vide. J'ai commencé à penser à la vie et à la créativité, plus précisément à la vie créative. Je trouvais que malgré les progrès technologiques qui absorbaient les gens, il manquait quelque chose pour équilibrer le rapport entre la nature, l’artisanat et la technologie. Je croyais que la protection de l'environnement allait être une priorité après la pandémie, mais la guerre à éclaté dans le Haut-Karabagh. Outre la pandémie, les guerres et les catastrophes naturelles, dans les villages frontaliers de l’Arménie, à Erevan ou à Paris, il existe une chose terrible : le consumérisme. Les gens devraient se responsabiliser de leur consommation et de la manière dont ils se réunissent avec autrui.

Quelles autres interventions d’arts contemporains verra-t-on à votre exposition ?

Deux des tapis de la collection « Bold Khndzoresk » seront exposés à Paris aux côtés d’autres œuvres contemporaines d’artistes arméniens de différentes générations, et j’en suis très heureux.

Comment vous est venue l'idée de concevoir ces tapis? Est-ce que les tisserandes du Syunik occupent une place importante dans votre vie ?

La collection de tapis « Bold Khndzoresk » évoque Khndzoresk, le village natal de mon grand-père. Ce village troglodyte situé dans la région du Syunik dans le sud de l'Arménie était un centre historique de fabrication de tapis, un village de métiers d'art. Le régime soviétique a déplacé les habitants du village de force dans les années 1960, prétextant que c'était une honte pour les citoyens soviétiques modernistes de vivre dans des grottes. Malgré les efforts de certains intellectuels arméniens soviétiques, il n'a pas été possible de préserver le village. Les tapis historiques arméniens du 18ème au 20ème siècles tissés dans ce village sont connus dans le monde de l'art de la tapisserie sous le nom de « Khndzoresk ». Ces tapis ont été créés à une autre époque et dans d'autres conditions socioculturelles. Aujourd'hui, ils sont dépourvus de ces éléments « naturels », et c'est à partir de cette nouvelle condition que j'ai créé les nouveaux tapis « Khndzoresk ». Je voulais également libérer les tapis de symboles inutiles (militaires, religieux, idéologiques, entre autres).

J'ai toujours eu en tête de concevoir des tapis après la révolution de 2018 en Arménie. Je me questionnais sur la raison pour laquelle, après l'effondrement de l'Union Soviétique et une fois l'Arménie indépendante, on ne trouvait pas de nouveaux designs de tapis. Lors du confinement, cette idée a mûri. Les tisseuses de tapis de la région du Syunik ont certainement une grande place dans ma vie, tout d'abord parce que l'art du tapis est aussi un art social. De plus, le processus de création est parfois tout autant important que le résultat. Malgré ma crainte injustifiée, elles ont bien sûr accepté de tisser à partir de mes croquis grâce à une médiatrice importante (la commissaire) qui a su nous fédérer autour d'un travail commun. Elles se sont progressivement rapprochées du projet, tissant avec chaque geste un lien profond entre elles et l'œuvre qu'elles façonnaient.

Nairi et Davit : Est-ce que le contexte géopolitique dans lequel cette collection est née a beaucoup changé et est aussi fragile aujourd'hui ? Est-ce que ce changement rend encore plus significative la question d'appartenance à un territoire ?

Nairi : Les croquis préparatoires des tapis ont été dessinés pendant le confinement et à la suite de la guerre du Haut-Karabagh de 2020, à laquelle Davit a participé en tant que soldat d'artillerie. Les tapis ont été tissés entre 2022-2023 pendant le blocus du Haut-Karabagh imposé par l'Azerbaïdjan à partir de décembre 2022. Pendant 10 mois, le siège imposé a créé une crise humanitaire et politique d'une intensité sans précédent pour la république autoproclamée arménienne. L'atelier de tissage se trouvant dans le village de Verishen, à 30 km du corridor de Latchine, l'unique voie d'accès terrestre entre le Haut-Karabagh, l'Arménie et le reste du monde,

l’acte de tisser un tapis s’est transformé en acte de tisser des liens entre nos communautés aussi proches géographiquement que violemment isolées par la dictature de Bakou. Les régions arméniennes du Haut-Karabagh et du Syunik sont le berceau de l’art de la tapisserie arménienne. Pendant des millénaires, la route reliant ces deux territoires a été témoin du passage et du voyage des tapis : tantôt offerts comme cadeau de mariage ou de naissance entre familles, tantôt exportés en tant que biens de luxe vers l'Occident et l'Orient.

Aujourd'hui, ces tapis historiques arméniens se vendent à des prix record aux enchères en Europe et aux États-Unis. Le blocage de cette route vitale a plongé la population de 120 000 habitants dans une situation d’isolement total, créant des pénuries dramatiques de nourriture, de carburant et de fournitures médicales. Malgré les appels internationaux pour lever le blocus, peu d'actions concrètes ont été entreprises. Le 19 septembre 2023, l’Azerbaïdjan a lancé une offensive militaire contre le Haut-Karabagh avec pour objectif de désarmer la République du Haut-Karabagh et de faire capituler ses forces armées, ce qui a conduit à sa dissolution et à l’épuration ethnique de la totalité de la population arménienne, qui a fui vers l’Arménie. La vie et la présence millénaires des Arméniens autochtones ont été effacées sous les yeux de l’Occident, face à l'hypocrisie et l'esprit mercantile de la communauté internationale qui bafoue les droits les plus élémentaires des peuples.
Davit : Bien sûr, ce changement qui a accompagné la naissance de cette collection est d’autant plus inquiétant lorsque les frontières s’estompent au détriment des pays et des peuples. Sans territoire, il n’y a pas de mémoire locale, et au fil du temps cette mémoire peut devenir de moins en moins pertinente. Outre le déplacement forcé de la population arménienne du Haut-Karabagh, une grande partie de l’histoire et de la culture autochtone arménienne disparaîtra également aux mains de la politique de destruction culturelle, d’appropriation et de réécriture de « l’histoire » par la dictature de Bakou, si le droit des peuples ne prime pas sur la force.

Jusqu’à quel point croyez-vous que le travail de ces tisserandes est ainsi fragilisé par ce qu’il se passe dans cette région ?

Les tapis arméniens incarnent une qualité d'excellence rare et raffinée, fruit d'un savoir-faire transmis de génération en génération. A la suite de l’épuration ethnique du Haut-Karabagh, les tisseuses de différents ateliers ont été dispersées et se sont installées dans différentes régions de l’Arménie. Malgré le traumatisme et le manque de moyens et de matériaux –les métiers à tisser sont restés dans les ateliers abandonnés du Haut-Karabagh –, certaines initiatives locales permettent d’accueillir les tisseuses dans des ateliers existants ou des commandes sont passées pour que les femmes puissent continuer à tisser chez elles. Notre première collection de tapis contemporains « Bold Khndzoresk » tissés à la frontière dans l’atelier Goris Handmade avec de la teinture 100% naturelle réalisée par Woolway Studio a généré une telle transformation socio-culturelle que la direction du festival international du film d’Erevan Golden Apricot a invité le collectif AHA à concevoir le premier tapis rouge contemporain pour l’ouverture du festival de 2024, nous libérant pour une fois de la moquette rouge classique et du glamour qui l’accompagne. Intitulé « Point de Repère », ce projet que nous avons réalisé en poursuivant la collaboration d’AHA collective avec Davit Kochunts a permis à des tisseuses d’Arménie et du Haut-Karabagh de travailler ensemble sur sept pièces uniques d’une longueur de 21 mètres au total et de redonner vie à la route du tapis reliant l’Arménie au Haut-Karabagh et au monde.

A-t-il été difficile de maintenir un équilibre entre l'art contemporain et l'artisanat traditionnel dans le cadre de cette exposition? Trouvez-vous les deux pratiques complémentaires ?

Nairi : L'exposition « Portails vivants » est le fruit de plus d'une année de recherche et de création dans la région du Syunik par les artistes Davit Kochunts, Maïda Chavak, Anush Davtyan, Anush Ghukasyan, Piruza Khalapyan, les architectes Sarhat Petrosyan et Gagik Khachatryan et moi-même. Le travail in-situ sur le territoire auprès des habitants, des musées et archives locaux et l'atelier de tissage nous a permis de tisser des liens plus profonds avec ses communautés locales et son histoire d'hier et celle d'aujourd'hui. Il était naturel pour moi d'établir en dialogue entre œuvres contemporaines et collections historiques, de mettre en lumière le territoire à travers les liens qu'ont différentes générations d'artistes. L'art et les métiers d'art sont plus que complémentaires. Ils se nourrissent mutuellement. Les métiers d'art, par leur technicité et leur savoir-faire ancestral, servent de fondation à l'expression artistique, tandis que l'art, par sa vision et son audacité, insuffle une nouvelle dimension aux métiers traditionnels. Ensemble, ils donnent naissance à des œuvres tout autant individuelles que collectives d'une rare intensité, d'une profondeur et d'une grande humanité. Les tapis de la collection « Bold Khndzoresk » réalisés avec Davit Kochunts en sont de parfaits exemples.

Comment se porte la scène artistique en Arménie en ce moment ?

Nairi : L'acte de créer est vital pour toute société, surtout et notamment en temps de crise. Le traumatisme profond dans lequel la société arménienne est plongée depuis la dissolution de l'État de la République du Haut-Karabagh et de l'épuration ethnique de sa population arménienne en septembre 2023 par l'Azerbaïdjan a changé beaucoup de choses. La communauté artistique ne cesse de se remettre en question, pense et propose des projets, des actions et des lieux collectifs pour réfléchir sur les pratiques artistiques et les enjeux auxquels nous faisons face : ouverture de bibliothèques spécialisées, de galeries et centres d'art à petite échelle; décentralisation des programmes éducatifs et artistiques vers les régions; documentation et archivage des traditions et de l'histoire des Arméniens du Haut-Karabagh. L'ouverture de l'espace du collectif AHA permet non seulement d'exposer et de mettre en lumière les œuvres d'artistes arméniens mais aussi de développer l'écosystème pour commercialiser l'art contemporain, ouvrir des discussions et des débats autour des œuvres, des artistes et des contextes de création. Chaque exposition que j'organise est accompagnée d'une série de dialogues et de conférences pour permettre au public de se rencontrer, de réfléchir collectivement sur notre culture contemporaine locale et diasporique ainsi que sur le contexte de crises multiples qui affectent notre pays, la région et le monde. L'Humanité étant en violente dérive, la pensée et les gestes artistiques sont les espaces de réflexion que l'on doit maintenir ouverts pour réinventer des langages qui nous aident à répondre au tumulte de notre époque.

[1] Le mot « AHA » fait référence à l'interjection exprimant le sentiment de découverte. À travers ses projets, le collectif AHA œuvre pour que l'art suscite une révélation, une nouvelle compréhension du monde et une émotion profonde chez le public et la société.

BeauxArts

Edition : 20/11/2024
Journaliste : Maïlys Celeux-Lanval

SORTIES

En partenariat avec **Un week-end à l'Est**

UN WEEK-END À L'EST

Un week-end à l'Est, festival dédié aux cultures d'Europe de l'Est, revient en novembre

Par **Maïlys Celeux-Lanval**

Publié le 20 novembre 2024 à 12h00, mis à jour le 20 novembre 2024 à 12h14

Littérature, cinéma, arts plastiques, danse, musique… Que connaissez-vous des artistes d'Europe de l'Est ? Comme chaque année depuis 2016, le festival Un week-end à l'Est permet d'ouvrir une fenêtre sur la création de cette partie du monde, en multipliant les propositions (pour la plupart gratuites) du 20 au 30 novembre 2024.

Tous les ans, la programmation s'articule autour d'une capitale est-européenne. Après Tbilissi, en Géorgie, en 2023, c'est au tour d'Erevan, capitale de l'Arménie, de dévoiler ses secrets. Le parrainage du festival a ainsi été confié à deux artistes d'origine arménienne : le pianiste André Manoukian et la chorégraphe et danseuse Rima Pipoyan.

25 lieux et des dizaines d'idées

Rendez-vous nous est donné dans pas moins de 25 lieux parisiens, parmi lesquels l'École des beaux-arts de Paris, le cinéma Nouvel Odéon, l'église Saint-Germain-des-Prés, la Gaîté Lyrique, l'Espace des Femmes-Antoinette Fouque, l'École d'architecture Paris-Malaquais, la bibliothèque André-Malraux, la Galerie du Crous ou encore la Librairie polonaise.
Au menu de ce riche banquet : des expositionsde peintres, photographes, sculpteurs ou vidéastes arméniens seront présentées dans différentes galeries du 6e arrondissement, mais aussi des spectacles (notamment Rima Pipoyan à la Maison de la poésie le 23 novembre), des concerts (au Théâtre de l'Alliance Française, en accès libre à l'Église de Saint-Germain-des-Près ou à la Gaîté Lyrique…) ou encore des projections (dont Five Dreamers and a Horse de Vahagn Khachatryan et Aren Malakyan au Christine Cinéma Club)…

Lectures et podcasts

Le festival laissera également la place aux débats (à la Gaîté Lyrique le 22), aux lectures (les familles iront par exemple écouter des contes à la librairie Chantelivre le 23), et même à une conférence d'architecture (un focus sur le modernisme soviétique prévu le 25 à l'École d'architecture Paris-Malaquais). Le programme complet est disponible en ligne.

Intéressés mais pas à Paris ces jours-ci ? Bonne nouvelle : le festival Un week-end à l'Est a réalisé une sélection de podcasts en lien avec l'Arménie et ses artistes, en partenariat avec France Culture. À écouter en savourant, peut-être, une harissa faite maison, spécialité arménienne à base de blé, de poulet et de beurre fondu, servie durant les festivités de Pâques.

Un week-end à l'Est
8e édition du festival des cultures de l'Est
Du 20 au 30 novembre 2024

cult.
news

Edition : 20/11/2024
Journaliste : Jean-Marie Chamouard

Brigitte Bouchard : le Week-end à l'Est, un pont par delà les frontières

Jean Marie Chamouard : Vous êtes cofondatrice en 2016 du festival. Comment vous est venue cette idée de Week-end à l'Est ?

Brigitte Bouchard : Je suis d'abord éditrice. Mon bureau faisait face à la Librairie Polonaise. Un lieu qui périclitait un peu. Cela m'a interpellé en particulier au moment de la venue à la librairie de Roman Polanski. J'ai aussi des attaches personnelles avec la Pologne. J'ai donc contacté Vera Michalski, propriétaire de la Librairie Polonaise et fondatrice des éditions Noir sur Blanc qui se consacre à la littérature de l'Est. Ensemble, nous avons eu l'idée d'un festival littéraire puis multidisciplinaire consacré à l'Europe orientale. Nous voulions aussi promouvoir un projet culturel dans le 6ème arrondissement. Le format «week-end» nous a plu. Des guides touristiques proposent de découvrir une ville en un week-end, cela peut aussi être le temps de s'initier à la culture d'un pays.

JMC: Cette année, le festival est consacré à Erevan, la capitale de l'Arménie. Quel sens donnez-vous à cet événement culturel ?

BB : Le but est de créer du lien alors que l'actualité est marquée par les conflits et les menaces sur la démocratie. Notre festival n'est pas politique, mais il est engagé. Nous avons bénéficié de l'aide du ministère de la Culture de l'Arménie, mais nous restons indépendants. La fraternité, la solidarité des artistes arméniens et de la diaspora m'ont beaucoup touché. Les artistes font beaucoup pour aider leur pays.

JMC : Quels seraient les temps forts du festival ?

BB : Le concert consacré à Hover, chœur de chambre d'État d'Arménie, pour découvrir les œuvres de Komitas, le prêtre qui a sauvé et restauré le patrimoine musical arménien. Mais aussi l'hommage à Charles Aznavour, les rencontres avec l'écrivaine Pinar Selek. Sans oublier la marraine du festival, Rima Pipoyan qui nous proposera ses créations chorégraphiques.

JMC : Pour les français, malheureusement, le mot « arménien » renvoie au génocide de 1915. Comment abordez-vous la mémoire de ce drame ?

BB : Oui, la mémoire du génocide est très présente dans la littérature arménienne. On peut citer en particulier Pinar Selek et Dans les ruines, l'œuvre testimoniale de Zabel Essayan.

JMC : La communauté arménienne est riche en France d'environ 600 000 personnes. L'histoire de la France et de l'Arménie sont entremêlées. Le grand résistant Missak Manouchian repose au Panthéon depuis le 21 février 2024. Un récital lui est consacré le 22 novembre.

BB : C'est surtout un récital de poésie, afin de mettre en lumière la poésie de Manouchian qui n'est pas très connue. La lecture théâtrale des poèmes de Manouchian est mise en scène par Hovnathan Avedikian avec la participation de son père Serge Avedikian. Claire Mouradian viendra parler de Manouchian à la bibliothèque André Malraux en tant qu'historienne de l'art.

JMC : L'Arménie a vécu trois guerres avec l'Azerbaïdjan, de 1988 à 1994, puis en 2020 et enfin en 2023 avec la disparition de l'enclave du Karabakh et un exode massif de sa population. Pourriez-vous me parler des œuvres en particulier littéraires qui abordent le conflit ?

BB : Les meurtrissures et blessures accumulées dans l'histoire sont très présentes dans la littérature arménienne. Hovik Afyan parle du Haut Karabakh dans son roman Rouge publié un mois après la fin de la deuxième guerre. Un couple décide d'y retourner, de vivre au contact de l'ennemi, une histoire d'un combat sans fin.

JMC : Que sont devenus les réfugiés ?

BB : Oui, tous les arméniens ont fui. Il y a eu 6000 morts ! À ma connaissance, tous les réfugiés ont pu être accueillis. Personne n'est resté à la rue. Il y a eu un grand élan de solidarité.

JMC : Le programme musical est riche. Quels types de musique vont découvrir les spectateurs ?

BB : Il y a beaucoup de jazz, grâce à notre parrain André Manoukian. Mais la musique classique et la composition arménienne sont aussi présentes avec le Chœur Hover et le duo Khachatryan. Les instruments traditionnels ne sont par oubliés et Ruben Kniasian nous fera découvrir le Duduk et le Shevi.

JMC : Le festival nous montre le patrimoine cinématographique arménien. Il est prévu, je crois, un ciné-concert.

BB : Oui, c'est le film muet Chor and Chorchor d'Hamo Beck-Nazarian qui date de 1926. C'est une comédie assez unique, avec un coté épique. Le violoncelliste Artyom Manukyan va venir jouer, donnant au film une énergie nouvelle.

JMC : Le cinéma aborde les difficultés de la vie quotidienne en Arménie avec les villages sans hommes ou les réunions de femmes autour du tonratun.

BB : Le film de Tamara Stepanyan, Village de femmes décrit un village dont tous les hommes sont partis. Celui d'Inna Mkhitaryan Tonratun montre comment la parole de ses femmes se dévoile autour de ces fours à pain traditionnels. Elles sont la mémoire vivante de l'Arménie. Dans ces villages où le patriarcat reste très fort, la parole se libère autour du tonratun. Les femmes peuvent exprimer leur souhaits, leurs craintes, leurs secrets.

JMC : Erevan, c'est aussi la modernité, les expositions concernant les arts visuels, l'architecture en témoignent. Pourriez-vous lever un peu le voile sur ce foisonnement artistique ?

BB : C'est assez contradictoire. Je suis allé à Erevan avec le commissaire aux arts visuels. Les artistes sont très engagés, mais ils sont assez isolés, sans agents ou galeries d'art. Il n'y a pas de véritable réseau organisé. Pour les jeunes il y a le centre AHA qui travaille à promouvoir les arts visuels, à créer des synergies. Mais le festival accueille 23 artistes, c'est beaucoup. Certains vivent en France, mais mériteraient d'être plus connus. Je pourrais citer The Part of Communication de Khachatur Martirosyan qui a imaginé un espace spirituel en noir et blanc. La photographe Nazik Armenakyan nous sensibilise à la souffrance des femmes atteintes par le VIH, souvent rejetées par la société.

JMC : Quel message voulez-vous transmettre aux visiteurs ?

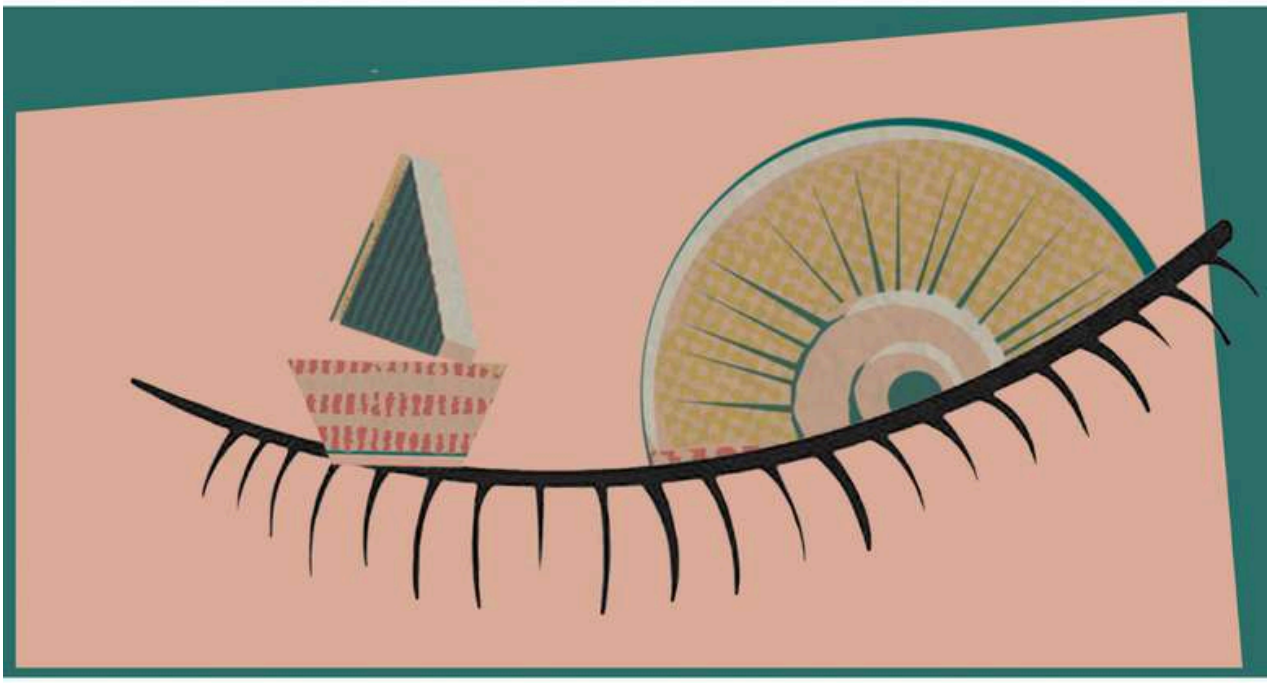
BB : Cela serait un message d'union de la communauté humaine, par-delà les frontières. Il faut soutenir les artistes venus d'Arménie, ce pays à la croisée de l'occident et de l'orient. Ainsi venir au festival pourrait créer du sens pour les visiteurs !

EVN REPORT

Edition : 20/11/2024
Journaliste : Varduhi Kirakosyan

Armenian Art and the World: Insights from Festival Week-end à l'Est

Varduhi Kirakosyan



Inspired by the enduring legacies of Camus, Proust and Delacroix—who once graced Paris' 5th and 6th arrondissements—the artistic neighborhood surrounding the Beaux-Arts de Paris and the Odeon Theatre transforms each November into a vibrant crossroads of creativity and intercultural exchange during the Festival Week-end à l'Est, a tradition since 2016.

The festival has spotlighted various cultures over the years. In 2021, it focused on Bulgaria, featuring prominent artists like Stefan Nikolaev. His installation "Minouk, le poisson peintre" (1994/2003) offered a philosophical yet whimsical meditation on creation and mortality. The following year, the festival turned its attention to Ukraine, showing solidarity with a nation enduring the ravages of war. It featured acclaimed installation artist Igor Gusev, whose work interweaves mythology, folklore, and art history. The 7th edition in 2023 celebrated Georgian culture with a rich program of cinema, literature, and music, including a screening of Elene Naveriani's feminist political drama "Blackbird Blackbird Blackberry" (2023).

Fostering cultural dialogues with a single city from Central or Eastern Europe, the festival is setting its course towards Yerevan, Armenia for its 8th edition, following Warsaw, Kyiv, Budapest, Belgrade, Sofia, Odessa, and Tbilisi.

This 10-day festival features a diverse program. At the Odéon Théâtre de l'Europe Tigran Hamasyan will perform contemporary music.

La Gaîté Lyrique will feature Hayk Koroi's immersive compositions that, while far from classical, sometimes incorporate melodies from folk songs to create a modern "indigenous" soundscape. Cinema clubs will screen classic films like Sergei Parajanov's "Sayat Nova", preceded by Canadian-Armenian filmmaker Gariné Torossian's "Girl from Moush". Shoghakat Vardanyan's documentary "1489," winner of the IDFA Award for Best Feature-Length Documentary, will also be shown. The program includes panels such as a masterclass on "Writing in Western Armenian Today" by renowned French-Armenian novelist and literary critic Krikor Beledian, and a lecture on Soviet Modernist architecture by Ruben Arevshatyan. The diverse debates also serve as meeting grounds for different generations of creatives, including Artavazd Peleshian, Melik Ohanian and Andrei Ujica.

Vera Michalski-Hoffmann, the festival's founder, is a publisher and president of several publishing houses in Switzerland, France and Poland. She is also a major shareholder in Roche Holding and splits her time between Lausanne and Paris. With her husband, Polish intellectual Jan Michalski, she launched initiatives promoting Slavic culture. Michalski, born into a family affected by Stalinist terror, was deeply sensitive to Poland's cultural struggles. In 1986, the couple co-founded Éditions Noir sur Blancin Montricher. Their aim was to publish Slavic writers and offer literature, essays and memoirs capturing key historical moments in Poland, Lithuania and Russia.

For Michalski-Hoffmann, "a true Europe is one where people share the richness of their cultures." Building on their passion for promoting cultural exchanges with Eastern European countries that share a common history—particularly during the Soviet occupation and Iron Curtain era—the Michalski-Hoffmann duo co-founded Festival du Week-end à l'Est with artistic director Brigitte Bouchard. This initiative aimed to expand their focus beyond Eastern Europe.

Brief Overview of Armenian Art at the Festival

The 8th edition of Week-end à l'Est will serve as one of the largest showcases of Armenian contemporary art in Paris in recent years. Spread across six venues, it offers visitors a non-linear experience that represents the full diversity of the Armenian contemporary art scene following the 2020 Artsakh War. The 22 Visconti Gallery on Rue Visconti will host the solo exhibition of Khachatur Martirosyan, a master of Armenian abstract painting. On the parallel street, the Crous Art Gallery features nine artists in the group exhibition "Et les Frontières Deviennent des Ponts" (Where Borders Become Bridges), spanning three venues: La Librairie Galerie Métamorphoses, La Galerie d'Architecture Paris-Malaquais, and La Galerie d'Art du Crous de Paris. A short distance away, the Espaces des Femmes-Antoinette Fouque[1] presents photographer Nazik Armenakyan's solo show "Red Black White".

Though not chosen intentionally, the historical site of venerated French conceptual artists' Christo and Jean-Claude's installation "Wall of Barrels" near the festival venues, holds symbolic significance. It ties back to their philosophy of criticizing division and strengthening connections between Eastern European countries. Christo's nephew, Vladimir Yavachev, explained in an interview that geopolitics had shaped his uncle throughout his life. He pointed out, "It wasn't just the Berlin Wall, but the entire Cold War and the division between East and West. Especially because Christo truly escaped—he was a political refugee."[2]

In the group show “Et les Frontières Deviennent des Ponts,” unexpected encounters and confrontations highlight the multidisciplinary nature of the Armenian art scene. To subvert symbols, mythologies, and traditional techniques, the exhibition brings together artists from different generations. While addressing issues tied to Armenia’s socio-political context, artists like Garush Melkonyan and Araks Sahakyan embrace multiculturalism, creating dialogues across cultures, artistic practices, mediums, and histories.

The image of Armenia and its people has often been portrayed in the poetic imagination and in literature as a metaphor for “wanderers” or a mythopoetic land of origins. This vision presented a utopian homeland, enriched by heroic tales that depicted the country as a timeless and sacred space, with borders drawn from the biblical contours of paradise. Krikor Beledian, interpreting the “symbolic territory” of Nairi mentioned by Vahan Terian, asserts that “spiritual Armenia” approaches a conception of cultural identity. Far from being a natural given, it is the result of a deliberate effort—a voluntary action aimed at infusing “material” Armenia with a life it lacks. In a 2007 essay, Beledian describes this identity as an ongoing formulation, acknowledging it as a product of multiple combinations and processes in a state of perpetual “becoming”. This imagination, once fueled by wandering and heroic narratives, is now evolving into a more dynamic, culturally driven conception of identity—one not confined to a single perception. It involves a constant questioning of national narratives and the reinterpretation of symbols and structures.

By placing artistic practices at the center of this discourse, the goal of the festival is to highlight the various mediums artists have used throughout different eras in Armenian contemporary art in Armenia. These practices act as Ariadne’s thread, offering insight into the ever-evolving landscape that continually shapes and reshapes itself. This approach challenges the idea of a single, authentic myth, instead embracing art as a dynamic process of ongoing creation and renewal.

The Crous Art Gallery serves as a platform for dialogue between 1970s avant-garde artists and young contemporary Armenian artists, both from Armenia or France. In this space, as in the other two collective venues, borders as zones of dialogue and conflict are explored. The exhibition opens with conceptual film-based works of Hamlet Hovsepian, “Sleep” (1977-2002) and “Head” (1975), pioneering examples of video art in the Caucasus. Vahram Aghasian’s “Ghost City” (2005-2007) reflects the haunting legacy of the Soviet era, its abandoned modernist ruins standing as a stark reminder of unrealized ambitions and utopian dreams. Alongside these works are pieces by younger artists such as Meri Karapetyan, Edik Boghosian, Davit Kochunts, and the AHA Collective. Gohar Martirosyan’s “Inaccessible Depths” (2021) explores our connection to the places we inhabit, delving into identity formation through our relationships with territories and blurring the lines between biography and geography.

The Galerie Librairie Métamorphoses presents a surrealist scene, blending enigmatic figurative forms with dystopian realism that highlight the fragility of the human condition. In contrast, artists of the Galerie d’Architecture Paris-Malaquais offer a more intimate interpretation of our relationship to body and space—both individual and collective—under extreme conditions like displacement or exile. These spaces are either embodied or, conversely, expressed through abstraction.

In Narek Barseghyan's landscape series "Chère Arménie" (2023), we see deeply authentic "portraits" of conflict zones that are neither photographic nor topographical. Areg Balayan's documentary photo series "MOB (Military Mobilization)" (2016) highlights the ambivalence of the camera as both an "objective" recording tool and a "weapon". Garush Melkonyan's "Visionaries" (2022) uses lithophane, an early cinematic technique, to reveal hidden images on porcelain plates through pre-existing photographs unified by similar body postures, creating an uncanny effect. Collectively, these artists explore complex narratives of the self and the body in relation to Armenia's intricate political landscape, arriving at dramatically different critical and perceptual destinations.

Rather than imposing coherence or unity, the festival highlights the diversity within the Armenian art scene. Demonstrating an artistic landscape that continues to evolve through ongoing renewal—neither a blank page nor a finished work, but a page in the process of being written.

A Behind-the-Scenes Look

Though the number of local festivals in Armenia is growing each year, there is some confusion about how their function differs from traditional exhibitions in terms of format and goals. International festivals aim for cultural exchange and experimentation, offering vibrant, multidisciplinary approaches across various venues. In contrast, traditional exhibitions are more focused, providing a static presentation of art in a single venue.

"Even though a festival must try to cater to all audiences, unlike many artistic events, a festival can free itself from the need for one or more themes," says the exhibition's co-curator, art critic Alain Berland, who also curated the Le Havre Biennale in 2012.

The visual arts exhibitions of the Week-end à l'Est offer a journey through diverse artistic profiles. Polyphony, a key feature, guides visitors across six venues. This allows the audience in the host country to engage openly with the artworks and create their own narratives, without being overly guided in any one direction.

The curatorial approach here eschews a unifying discourse or projected ideologies. Instead, it sometimes brings the chosen artworks together solely for their artistic value, influenced by subjective considerations and relevance to Paris's contemporary artistic scene. The goal is to showcase Armenia's artistic scene in a new context, creating bridges between two realms. This opens up space for cultural and critical engagement with the "other" as well as with one's own identity, which can emerge differently in a new environment.

While previous editions of the Week-end à l'Est have typically focused on a capital city from an Eastern European country, this year's visual arts exhibition program is characterized by decentralization. This shift is driven by Armenia's unique territorial and geopolitical context. Consequently, Alain Berland and I felt it necessary to address the complexities and challenges of centralization, which often places a disproportionate focus on artists based in the capital.

Moving away from the capital, numerous Armenian artists are increasingly drawn to the realities of the country's regions, focusing on border towns and villages, and the experiences of the people living there.

These contradictory spaces inspire a distinctive style of creation that unfolds through intertwined mediums and fields of study. An example is the “Living Portals” project in 2022 by AHA Collective, which invited visual artists and architects to explore the relationship between contemporary art and habitat in Armenia’s southern Syunik region. Shaped by the territory and constrained by its challenges, artists are compelled to address issues faced by the site, which is threatened by both cultural loss and military aggression. This demands a “rooted” relationship with these places, pushing artistic practice from the “center” into new and unexpected directions.

The preparation process showcased the participants’ enthusiasm and Armenia’s openness to cultural exchange, while also revealing underlying challenges. A lack of experience with logistics—such as transporting artwork and communication with artists who often lack intermediary galleries or curators for technical and administrative support—exposed the fragility of Armenia’s artistic infrastructure. During his research visit to Yerevan, curator Berland observed very few galleries, leading him to conclude that contemporary Armenian artists lack adequate platforms to exhibit and represent their work. For many artists in the group show, this exhibition marks their first international exposure, highlighting the scarcity of global connections and networking opportunities for these emerging artists.

The exhibition emphasizes artists primarily from Armenia, highlighting the vitality of the contemporary art scene there. It also acknowledges the growing significance of artistic practices within the Armenian diaspora. This focus is complemented by an expansion of contemporary art’s scope to include artists who have recently settled in France—whether for personal reasons or as economic and cultural migrants. Their presence helps forge valuable connections between Armenian and French cultures.

Since festivals focusing on Armenia from abroad are relatively rare, it is crucial to use this opportunity to reassess the local scene and its adaptability. This can help improve or build the necessary infrastructure and logistics, ensuring better preparation for similar events in the future.

*Vardouhi Kirakosyan is the co-curator of the festival’s visual arts program.

Footnotes:
[1] The Galerie des Femmes was founded in 1981 by Antoinette Fouque, in connection with the publishing house and bookstore Des Femmes in Paris, with which it shared space until 1992, at 74 Rue de Seine.
[2] Vladimir Yavachev, interview with the author, July 15, 2022.

BibliObs

Edition : 20/11/2024
Tribune de Susanna Harutyunyan

BIBLIOBS

Tribune
« C'est aujourd'hui qu'on assassine l'Arménie », par Susanna Harutyunyan

Un collectif

Publié le 20 novembre 2024 à 9h00

A l'occasion du festival « Un week-end à l'Est », qui met à l'honneur Erevan, en partenariat avec « le Nouvel Obs », l'écrivaine Susanna Harutyunyan nous a fait parvenir ce texte sur les défis auxquels est confrontée actuellement l'Arménie.
Cet article est une tribune, rédigée par un auteur extérieur au journal et dont le point de vue n'engage pas la rédaction.

Les nations, au même titre que les personnes, ont une espérance de vie prédéterminée, une personnalité propre, des périodes fastes à célébrer et des périodes de disette à déplorer. En général, elles gardent de bons souvenirs de leur jeunesse, une époque synonyme de bonne santé, de beauté et de vigueur, mais n'oublient pas pour autant leurs peines passées. Nous, les Arméniens, aimons à répéter que nous possédions des terres infinies, que nous avions des rois, des armées et des richesses. Nous aurions toutes les raisons d'être fiers de notre patrimoine culturel et scientifique. Il nous est toutefois nécessaire de nous présenter au monde, car ce dernier est ignorant de la richesse de notre culture, et la culture, c'est le raccourci qui définit un pays aux yeux des autres. Depuis la fin de l'ère soviétique, tout ce qui est étranger a été glorifié et mis en avant, au mépris de notre génie national. Depuis lors, notre Histoire est sans cesse remodelée, corrigée au gré des dirigeants qui se sont succédé au pouvoir.

Et pourtant, toute vie débute avec la conscience de soi : tandis que l'Europe médiévale envoyait ses malades mentaux au bûcher pour sorcellerie, l'Arménie les accueillait dans des hospices dédiés. Dans les lois édictées par Mkhitar Goch au XIIe siècle, les femmes pouvaient déjà voter, divorcer et accéder à la propriété. On pourrait disserter longuement sur les sciences, la philosophie, la peinture et la littérature arménienne du Moyen Age, mais encore faudrait-il les connaître. Notre peuple a vécu un génocide, survécu aux goulags sibériens et combattu dans deux guerres mondiales. On peut aisément comprendre qu'il n'ait pas eu le loisir de chérir son héritage. Il est difficile d'envisager le bien quand les guerres se répètent inlassablement.

Il est difficile de s'investir dans les sciences et la culture quand les combats cessent, mais que nombre de nos jeunes subissent encore la torture dans les geôles ennemies, que d'autres sont toujours portés disparus, que leurs familles vivent dans la souffrance, et que l'envahisseur assoit son pouvoir au prix du sang de nos enfants.

L'Arménie d'aujourd'hui fait face à de nombreux problèmes : la corruption, un système éducatif défaillant, un faible taux de natalité, l'émigration… Mais tous ces problèmes ne sont le résultat que d'une chose : la guerre, qui place tout pays cinquante ans en arrière sur le plan du développement. Aujourd'hui, c'est survivre à chaque jour qui est un défi, car on ne sait jamais de quel côté le coup mortel va être tiré. L'Arménie a un énorme désavantage : elle n'a pas de base arrière. Le pays se traverse en six heures et, en temps de guerre, la population n'a nulle part où se replier ou se mettre à l'abri. Une seule des dix régions administratives d'Arménie n'est pas frontalière. Si l'on considère que deux de nos voisins, la Turquie et l'Azerbaïdjan, avec lesquels nous avons les plus grandes frontières, jurent constamment de nous massacrer et de nous détruire, on comprend sans peine le fort taux d'émigration. Notre mince population vivote telle une source qui se tarit.

Des années durant, notre population a été exploitée et réduite en esclavage de toutes les manières possibles. Au lieu de se rebeller, nos intellectuels ont quitté le pays et laissé notre nation déconnectée, indifférente aux valeurs essentielles de la vie et de l'art. Je ne sais pas. Peut-être est-ce la même chose dans d'autres pays – la pensée, l'éducation et les arts sont en plein déclin –, mais dans notre pays, l'ignorance, le mauvais goût et l'arrogance sont même glorifiés. Le fantôme de l'Union soviétique ne nous a pas encore quittés.

Nous désirons l'Europe de toutes nos forces, mais nos transmissions audiovisuelles restent, pour la plupart, en langue russe. Les chansons diffusées sur nos ondes radio, les musiques de nos pièces de théâtre ou de nos films imitent ou raillent leurs équivalents soviétiques. Aujourd'hui, toutes les grandes avancées scientifiques et artistiques sont en anglais, mais nous n'avons aucun accès à des cours gratuits pour apprendre l'anglais, le français ou d'autres langues majeures. Le maigre salaire de l'Arménien moyen ne lui permet pas de financer l'apprentissage d'une langue étrangère qui lui permettrait de s'ouvrir sur le monde. Le manque d'éducation mène au déclin de la capacité d'analyse. Aujourd'hui, il est extrêmement simple d'opprimer psychologiquement ou de semer le trouble dans les esprits, car le manque d'éducation est synonyme d'élimination de la capacité à percevoir et à analyser la réalité.

Le temps nous terrifie. Principalement le présent, car chaque siècle nous a apporté son lot d'injustices, de guerres et de déracinement. L'Arménie a été la pierre sur laquelle le monde chrétien a trébuché, et notre difficulté majeure est de surmonter notre propre bagage historique. Le présent est effrayant, parce que le peuple reconnaît des similitudes entre le début du siècle dernier et l'époque actuelle. Dans le cours de l'éternité, le génocide arménien aura été la honte de Dieu, dont le monde chrétien aura été le témoin silencieux ; le même témoin silencieux qui observe le génocide des Arméniens dans le Haut-Karabakh (terres historiques d'Artsakh), aujourd'hui, au XXIe siècle. Mais je ne vois pas cela comme une défaite, car un petit pays, pauvre et affublé de problèmes démographiques et sociaux tel que l'Arménie a réussi, malgré une économie précaire, sans armement moderne et sans soutien, à combattre cinq agresseurs de poids – la Russie, l'Azerbaïdjan, la Turquie, Israël et des bataillons de mercenaires – et à éviter l'annihilation.

Oui, la communauté internationale est de notre côté : elle nous témoigne de la compassion, nous fournit un soutien matériel, scientifique, éducatif, technique, politique, moral et social, qui portera ses fruits dans cinq, dix ou vingt ans.

Mais c'est AUJOURD'HUI qu'on nous assassine.

• La 8e édition du festival Un week-end à l'Est, consacrée à Erevan, capitale de l'Arménie, aura lieu du 20 au 30 novembre à Paris. Tout le programme sur : weekendalest.com.

BIO EXPRESS

Susanna Harutyunyan, née en 1963 au bord du lac Sevan, est aujourd'hui l'une des écrivaines les plus influentes d'Arménie. Son travail a été traduit en persan, grec, roumain, azerbaïdjanais, allemand, kazakh et anglais. Pour « le Village secret », traduit de l'arménien par Nazik Melik Hacopian-Thierry (Les Argonautes, 2024), elle a remporté le Prix présidentiel de littérature en 2016.

Elle participera à la rencontre « le Village secret », animée par Pierre Benetti, samedi 23 novembre à 15 heures à la Librairie polonaise (123, boulevard St-Germain, Paris-6e) et à la rencontre « Littérature arménienne contemporaine et traduction », avec Hovik Afyan et Jean-Chat Tekgyozyan, animée par Gérard Malkassian et Anaïd Donabédian-Demopoulos, lundi 25 novembre à 17h30 à l'Inalco-amphi 6 (65, rue des Grands-Moulins, Paris-13e).

ENTREVUE
"Toutes les vérités sont bonnes à dire."

Edition : 20/11/2024

Un Week-end à l'Est : l'Arménie et Erevan au cœur de Paris

La huitième édition du festival Un Week-end à l'Est célèbre l'Arménie et sa capitale, Erevan, du 20 au 30 novembre 2024. Créé en 2016 pour explorer les cultures d'Europe centrale et orientale, cet événement pluridisciplinaire investit cette année 23 lieux parisiens avec une programmation dense mêlant arts visuels, littérature, cinéma, danse, et musique. Parmi les invités figurent des artistes emblématiques comme le jazzman Tigran Hamasyan, le réalisateur Robert Guédiguian et l'écrivaine Élise Boghossian. Sous le parrainage de Rima Pipoyan, pionnière de la danse contemporaine en Arménie, et du musicien André Manoukian, le festival rendra également hommage à Charles Aznavour à travers un concert de piano.

Une immersion dans l'histoire et la culture arméniennes

Au-delà des spectacles, l'événement met en lumière des réflexions sur l'histoire complexe de l'Arménie. Élise Boghossian, autrice de Les Sacrifiés, propose un récit poignant sur le génocide arménien de 1915 et les violences contemporaines dans le Haut-Karabakh. À travers des débats et des lectures, le festival explore également les thèmes de la mémoire et de la résilience face aux drames historiques et actuels.

Un pont entre l'Est et l'Ouest

Fondé par Vera Michalski et Brigitte Bouchard, le festival se veut un espace de dialogue entre l'Europe de l'Est et l'Ouest, offrant une tribune aux voix et aux œuvres de l'Arménie. Erevan succède ainsi à des villes comme Varsovie, Odessa ou Tbilissi dans cette initiative culturelle unique. En tissant des liens entre passé et présent, Un Week-end à l'Est propose une célébration vivante et engagée de la richesse artistique arménienne.

Le Nouvel Obs

Edition : 21/11/2024
Journaliste : Sara Daniel

CULTURE

« Il serait absurde de ne pas avoir peur » : en Arménie, rencontre avec des artistes marqués par la guerre

Par Sara Daniel (envoyée spéciale à Erevan)

Publié le 21 novembre 2024 à 12h00

« Lord of the Flies », par Areg Balayan. Cette image est extraite de la série « MOB (Military Mobilization) » réalisée par le photographe durant sa mobilisation dans l'armée du Haut-Karabakh en 2016 et exposée au festival « Un week end à l'Est » jusqu'au 30 novembre à Paris. AREG BALAYAN

Reportage En amont du festival « Un week end à l'Est », consacré cette année à Erevan et qui se tient jusqu'au 30 novembre à Paris, « le Nouvel Obs » est allé dans la capitale arménienne découvrir quelques-uns des photographes, peintres ou écrivains qui y présentent leurs œuvres.

Rencontrer les artistes arméniens à Erevan n'est pas un voyage à entreprendre légèrement. Un an après l'annexion de l'enclave du Haut-Karabakh par l'Azerbaïdjan, qui a entraîné le départ sans retour de plus d'une centaine de milliers d'Arméniens, quatre ans après la seconde guerre du Haut-Karabakh – aussi appelée guerre des 44 jours –, qui fit 3 800 morts du côté arménien, la jeunesse arménienne se rassemble dans les cafés et les salles de concerts pour tenter de vivre. Mais les œuvres des créateurs sont marquées au fer rouge du conflit, le dernier, qui charrie les souvenirs des autres jalonnant l'histoire de ce peuple cent fois martyrisé.

« La littérature n'est qu'une prière, la prière fervente d'une victime, exprimée dans l'espoir naïf d'être un jour entendue », nous explique **Susanna Harutyunyan**, la grande écrivaine de l'Arménie, qui est présente au festival « Un week end à l'Est » consacré cette année à Erevan jusqu'au 30 novembre à Paris. Susanna est aussi la rédactrice en chef du magazine littéraire arménien « Kayaran ». Cette année, tous les textes qu'elle reçoit sont sur la guerre : *« Maintenant, je les refuse. J'ai pitié de nos lecteurs : ils vivent la guerre ; s'ils la lisent en plus, c'est un meurtre psychologique. »*

Son premier livre traduit en français, dans une langue magnifique, évoque son village d'enfance et s'intitule « le Village secret » (Editions les Argonautes, traduction signée Nazik Melik Hacopian-Thierry). Il n'échappe pas à la thématique obsessionnelle de la guerre. Et comment le pourrait-il, puisque l'écrivaine reconnaît ne jamais rien inventer dans ses romans ?

« Désormais, c'est toute l'Arménie qui est proche de la frontière azérie »

Dans ce hameau perdu dans la montagne près du lac Sevan, Harout, l'oncle de son grand-père, offre un refuge en marge du XXe siècle aux rescapés du génocide de 1915 et à ceux des persécutions soviétiques. Mais lorsque arrive Nakhchoun, une belle jeune femme enceinte de l'ennemi turc, la méfiance s'installe, au point de mettre en danger le secret du village : *« Ici, il n'y avait pas de coupoles qui s'érigeaient, ni de stèles sur les tombes, ni même d'ombres de khatchkar* [croix en pierre sculptée, emblématique de l'art arménien] *s'allongeant à l'heure du crépuscule. Il n'y avait pas de murs, pas de palissades pour clôturer les existences. Les villageois passaient à la manière des lézards, entre les pierres. Ils vivaient auprès des eaux souterraines, cachés. Aucune église, aucune croix, aucun prêtre. Ils avaient vu tant d'églises brûlées, tant de croix détruites, tant de prêtres massacrés, que c'était comme s'ils ne trouvaient plus de place pour Dieu dans leur village. »*

Tout est vrai dans le roman de Susanna et son village, Karchaghbyur, *« est près de la frontière avec l'Azerbaïdjan »*, nous dit l'écrivaine avant de se reprendre : *« C'est vrai que, désormais, c'est toute l'Arménie qui est proche de la frontière azérie. »*

« Dans le village frontalier de Djermouk, les Azéris peuvent tirer sur chaque habitant arménien, continue l'écrivaine. *Alors, oui, il serait absurde de ne pas avoir peur. Où le président Aliev va-t-il s'arrêter ? Il redessine les cartes et pas un seul historien ne le reprend. En Ukraine, les satellites déterminent au kilomètre près la terre occupée par les Russes, mais ici… le monde regarde, impassible et ignorant, ce qui nous arrive. »*

Et Susanna se sent aujourd'hui en sursis, rescapée elle aussi de ces conflits successifs qu'elle a commencé à numéroter. Comme dans le village de son enfance où, écrit-elle, *« les rescapés vivaient longtemps ici, comme s'ils avaient oublié de mourir, comme s'ils le faisaient exprès pour que la terreur subsiste au village. La vie les abandonnait, mais la terreur, jamais* […] *Elle errait, passant d'une bouche à l'autre comme les secrets de magie ancienne, s'arrêtant sur des lèvres sûres, pour ne pas être écrite, pour ne pas être gravée et pour ne pas tomber dans des mains malhonnêtes ».*

Des photos d'art qui vous prennent à la gorge

« *On nous a menti,* s'énerve **Areg Balayan**, photographe et documentariste. *Le gouvernement d'aujourd'hui, les oligarques d'hier, en nous disant que notre armée était la meilleure. Il faudrait un miracle pour que l'on s'en sorte… Peut-être que la prochaine génération, elle, saura se remettre à espérer.* »

En 2016, une vingtaine d'années après la première guerre du Haut-Karabakh (1988-1994), Areg est mobilisé, « *affecté au poste-frontière le plus éloigné* », alors que les hostilités reprennent dans l'enclave, région peuplée presque exclusivement d'Arméniens qui a fait sécession de l'Azerbaïdjan lors de l'effondrement de l'Union soviétique en 1991. A Paris, dans le cadre du festival « Un week end à l'Est », il expose à travers la série « MOB (Military Mobilization) » les photos prises lors de son service militaire.

« *Au début,* raconte-t-il, *j'étais persuadé d'aller au-devant d'une mort certaine. Alors, je n'avais pas pris d'appareil photo de peur que mes photos soient utilisées contre mes camarades ou mon pays. Et puis, au bout du 14e jour, je suis allé chercher mon appareil à l'occasion d'une permission et j'ai tout documenté.* »

La vie dans les forêts sans électricité, un instant de douceur d'un soldat embrassant un chaton, les blessés, la boue dans les tranchées, les militaires entassés dans leurs casemates comme des harengs en conserve. Les boîtes de fer blanc reliées entre elles par un fil de fer pour prévenir d'une incursion de l'ennemi. Des photos d'art qui vous prennent à la gorge parce qu'elles sont prises à l'intérieur de la guerre. Comme un journal de soldat. Les scènes qu'Areg n'a pas pu photographier, il les a dessinées. Et puis, il y a cet autoportrait d'un soldat dans lequel sa mère n'a pas reconnu son fils. La guerre l'a transformé ; aujourd'hui, lui transforme la guerre, dessine sur les bombes explosées. Et sur les murs des bâtiments éventrés, colorie de petites poupées d'enfant.

« Il faut documenter ce moment de notre histoire »

Nazik Armenakyan, célèbre artiste qui a fondé le centre de photographie documentaire 4plus, travaille quatre ans à chacun de ses projets qui mêlent documents, vidéos, photos, textes, archives. Elle a consacré un très beau livre aux survivants du génocide arménien (« Survivors »), un autre à une communauté transgenre d'Erevan (« The Stamp of Loneliness »).

A Paris, elle expose sa série « Red Black White », un travail sur les femmes séropositives, presque toutes contaminées par un mari parti travailler en Russie. Elle n'a pu les photographier que recouvertes d'un voile, le voile de l'opprobre, des préjugés, de la tradition, du secret de leur contamination. Elle évoque l'histoire de cette femme dont la belle-mère lui faisait prendre sa thérapie sans lui dire ce dont elle souffrait. Elle n'a appris le mal dont elle souffrait que lorsqu'elle est tombée enceinte.

Aujourd'hui, Nazik travaille sur le mur qui coupe en deux Kirants, un village de 300 âmes dans la région de Tavush, depuis l'occupation du Haut-Karabakh par les Azéris. « *Il est nécessaire de documenter ce moment de notre histoire* », explique Nazik, qui a cessé de prendre des photos lorsque son fils a été mobilisé et qu'elle n'a plus eu de nouvelles de lui pendant vingt et un jours. « *Je n'étais plus qu'une mère souffrante,* explique-t-elle. *Il faut donner la parole à ceux qui ne peuvent plus parler.* »

« La guerre attaque l'imagination »

La cité fantôme de l'artiste **Vahram Aghasyan** rassemble des photos d'un projet immobilier soviétique inachevé qui était destiné à reloger les rescapés d'un tremblement de terre près de Gyumri. Le photographe a entouré les bâtiments de béton d'une eau qui renforce l'impression d'assister à une catastrophe naturelle, industrielle et idéologique. Et pourtant, Aghasian conserve une certaine nostalgie de la période de la chute de l'empire soviétique en Arménie : « *C'était une époque difficile mais intéressante. L'effondrement de tout un système. Nous n'avions ni eau, ni électricité, ni transports en commun, ni shopping, ni publicité. Nous vivions une période de flottement sans désir de se jeter à corps perdu dans la société de consommation. Une période en suspens de grande liberté.* »

Le prochain projet d'Aghasian se concentrera sur le mouvement Tondrakian, une communauté chrétienne médiévale anti-féodale et anti-cléricale, car l'artiste se sent écrasé par la période actuelle : « *La guerre attaque l'imagination, la faculté de création. Nous sommes apathiques. L'art est impuissant à régler le problème de l'Arménie. Comment pourrions-nous nous dresser contre des démocratures – Azerbaïdjan, Turquie, Israël – qui se servent de notre pays pour montrer la performance de leurs armes ? La seule chose que nous pouvons apporter c'est un changement de perspective…* »

« Se reconstruire sans oublier »

Ce n'est pourtant pas ce que nous apporteront les œuvres de **Tigran Sahakyan**, peintre reconnu et professeur aux Beaux-Arts d'Erevan. Il nous reçoit dans une ancienne maison délabrée, qui semble résister sur un terrain envahi d'herbes folles à la fièvre de construction d'immeubles qui a saisi la capitale arménienne.

Ses superbes gravures à l'aiguille sur zinc exposées au festival « Un week-end à l'Est » à Paris font écho aux grands tableaux charbonneux parsemés de tombes qui trônent en majesté dans son atelier et m'évoquent le grand cimetière militaire d'Erablur, sur les hauteurs d'Erevan, où l'on enterrait des gosses à la chaîne lors de la dernière guerre du Haut-Karabakh à l'automne 2020.

« *Je comprends que les gens n'aient pas envie d'accrocher mes toiles au mur,* plaisante Tigran. *Nous avons perdu la guerre. La Russie a plus d'intérêts en commun avec la Turquie et l'Azerbaïdjan qu'avec nous. Des gens pleins d'illusions sont partis pour faire la guerre, on leur a menti. Maintenant il faut se reconstruire sans oublier.* »

Un week-end à l'Est

La 8e édition du festival **Un week-end à l'Est,** consacrée à Erevan, capitale de l'Arménie, a lieu du 20 au 30 novembre à Paris. Tout le programme sur : weekendalest.com. Avec notamment :

Vendredi 22 novembre

Concert du Yerevan Calling Quartet – Karen Mamikonyan (clavier), Artyom Manukyan (violoncelliste), Arman Mnatsakanyan (percussions), Arman Peshtmaljyan (clavier) –, à 21 heures, au Théâtre de l'Alliance française.

Samedi 23 novembre

Missak Manouchian raconté pour la première fois par son arrière-petite-nièce – un dialogue entre Hasmik Manouchian et Ariane Chemin –, à 19 heures, à la Maison de la Poésie.

Performances et courts-métrages de Rima Pipoyan (chorégraphe et danseuse) avec Hayk Karoyi (musicien), à 21 heures, à la Maison de la Poésie.

Dimanche 24 novembre

Hommage à Charles Aznavour – avec Robert Guédiguian (cinéaste), André Manoukian (musicien), Camille Thomas (violoncelliste) –, à 19 heures, au Théâtre de l'Alliance française.

Par Sara Daniel (envoyée spéciale à Erevan)

ELLE

Edition : 21/11/2024

Que faire à Paris ce week-end du 22, 23 et 24 novembre 2024 ?

Publié le 21 novembre 2024 à 10h23

Photo d'illustration - ©encrier/iStock

Pièce de théâtre, festival culturel et engagé… Voici trois idées d'activités pour ce week-end dans la capitale.

DÉCOUVRIR UN FESTIVAL CULTUREL

Pour sa nouvelle édition, le festival Un week-end à l'Est se consacre à l'Arménie. Jusqu'au 30 novembre et sous le parrainage du pianiste André Manoukian et de la danseuse Rima Pipoyan, l'événement propose de (re)découvrir moult artistes d'Europe de l'Est à travers plusieurs disciplines artistiques. Au programme : concerts, pièces de théâtre, spectacles de danse, expositions, projections… Des rencontres littéraires seront également proposées, ainsi qu'une soirée hommage à Charles Aznavour, à l'occasion de son centenaire. Toutes ces manifestations se dérouleront dans plusieurs lieux culturels de Paris, comme l'Odéon, le théâtre de l'Alliance française ou encore la Gaité Lyrique.

Festival Un week-end à l'Est, jusqu'au 30 novembre 2024. *Plus d'informations ici.*

©Presse

artistik rezo
MÉDIA - CLUB - GALERIE

Edition : 21/11/2024
Journaliste : Sarah Leclerc

ART MUSIQUE SPECTACLE ANDRÉ MANOUKIAN ARMÉNIE ARPI ALTO ARTYOM MANUKYAN MOSIN KAWA

Un week-end à l'Est… en plein Paris ! Édition 2024

Sartemys
21 novembre 2024

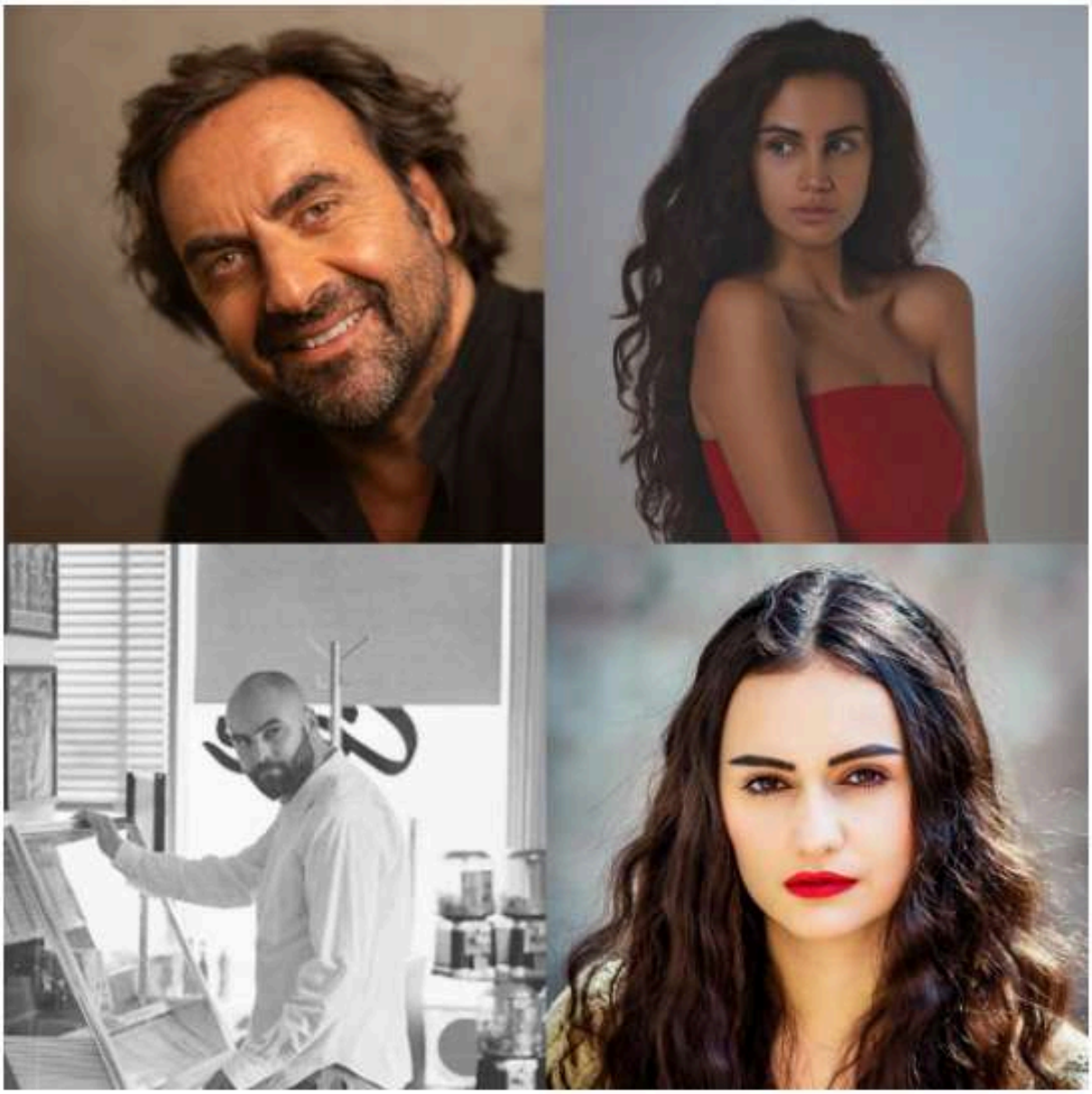
Partager Partager sur Twitter +

Célébrant les cultures de certains pays d'Asie et d'Orient pour la huitième fois d'affilée, le festival Un week-end à l'Est a décidé de mettre à l'honneur cette année, Erevan, mais plus généralement, l'Arménie.

A l'instar donc des éditions précédentes, cette célébration culturelle vise la découverte et les échanges mutuels en favorisant l'enrichissement artistique. Ainsi, et s'étendant du 20 au 30 novembre, le festival reste un beau point de départ pour tous les curieux de la capitale car rassemblant plusieurs dimensions culturelles, passant du cinéma à la littérature sans oublier les arts visuels et débats d'idées pour finir par la danse et la musique avec pour marraine et parrain, Rima Pipoyan et André Manoukian.

S'ouvrant sur les discours de M. L'Ambassadeur d'Arménie en France, Arman Khachatryan, ainsi que de celui du président de l'association, M. Erik Veaux, entre autres, pour continuer sur la lecture d'un extrait du dernier roman d'Aram Pachyan par le comédien Olivier Martinaud, c'est ravi de revenir qu'Artistik Rezo vous aura couvert la soirée d'ouverture se terminant par le concert unissant André Manoukian au piano, Arpi Alto au chant, Artyom Manukyan au violoncelle et Mosin Kawar aux percussions au sein du théâtre de l'Alliance Française.

De sorte que ne manquant pas d'échanger avec le public avec humour et ce, tout au long du set, M. Manoukian s'installa derrière son piano en présentant, par la même, son compère du moment, Mosin Kawar. Arrivé en France il y a une dizaine d'années de cela, ce dernier est un musicien spécialisé dans l'art des tablas – comprenez petits tambours et percussions venant d'Inde. Excellant dans le maniement de ces derniers et jouant avec les syllabes que ces derniers peuvent produire en nous faisant répéter ces formations de mots presque phonétiquement avec un certain « t'as quitté Nadine ! », Mosin Kawar accompagna le pianiste de renom du début à la fin. André Manoukian précisa qu'en Orient, plus de 50 rythmes existent, pour 1000 en Inde alors qu'il n'y en a que deux en Occident, les fameux binaire et ternaire, créant un état souvent moins mélodramatique que chez nous. Les deux artistes choisirent alors comme premier titre *Anaïde*, déesse arménienne de l'amour et de l'eau…



© Antoine Jaussaud / © Hovhannes Grigoryan / © Armen Poghosyan / © Vahan Surents

C'est progressivement que le duo fut rejoint par un troisième membre, Artyom Manukyan, du groupe Yerevan Calling Quartet, violoncelliste de jazz et rock, ayant notamment joué aux côtés de Melody Gardot, et composant pour le cinéma. Confortablement installé, c'est tout en douceur qu'il se mit à jouer et que ses notes s'immiscèrent entre l'échange d'André et Mosin pour une fusion musicale toujours plus intense. Enfin, ce fut au tour d'Arpi Alto de faire son entrée. Artiste au timbre grave, c'est « *d'amour et de montagnes* » dont traitaient ses morceaux, mais pas que ! Entremêlant folklore arménien, jazz, musique classique et pop, sa voix ponctuait l'osmose musicale qui régnait en ses lieux depuis plus d'une heure. Se retrouvant pour un laps de temps, en duo avec Artyom Manukyan, deux forces gracieuses étaient alors à l'ouvrage. Cependant, c'est sous la forme de quintet que se clôtura cette merveilleuse soirée d'une richesse certaine.

A l'heure donc des horreurs continuellement commises à l'égard de l'Arménie et de son héritage, et pour reprendre les mots d'André Malraux déclamés par M. Veaux, et en hommage à Missak et Mélinée Manouchian entrés au Panthéon en février dernier, « *la culture est une forme de résistance* » donc continuons de l'admirer et de la défendre.

Nous souhaitions de nouveau remercier le festival ainsi que l'agence de communication Heymann Associés pour leur accueil et confiance renouvelée !

Edition : 22/11/2024
Journaliste : Alain Berland

ART

WEEKEND IN YEREVAN

By Alain Berland

After Warsaw, Kyiv, Budapest, Belgrade, Sofia, a special edition in support of Ukraine, Odessa, and last year Tbilisi, « Un Week-end à l'Est » heads to Yerevan, the capital of Armenia, for its 8th edition.

Launched in 2016 by Vera Michalski and Brigitte Bouchard, « Un Week-end à l'Est » is a cultural and multidisciplinary event held over six days in November in Paris. Each year, a city from Central or Eastern Europe is highlighted through its writers, filmmakers, thinkers, and artists.

Meetings and debates, exhibitions, concerts, screenings around thirty events are organized in emblematic locations of the Latin Quarter, as well as at the Maison de la Poésie, the Théâtre du Châtelet, and the Gaité Lyrique, offering participants privileged spaces for exchange and dialogue, and providing the French public with a unique opportunity to appreciate the vibrant creativity of Eastern European countries.

For the visual arts, curators Alain Berland and Varduhi Kirakosyan bring together, in five exhibition spaces, nearly twenty-five multidisciplinary artists who, while evoking issues closely related to Armenia's political and social context, manage to celebrate multiculturalism by creating dialogues between cultures, artistic practices, mediums, and histories.

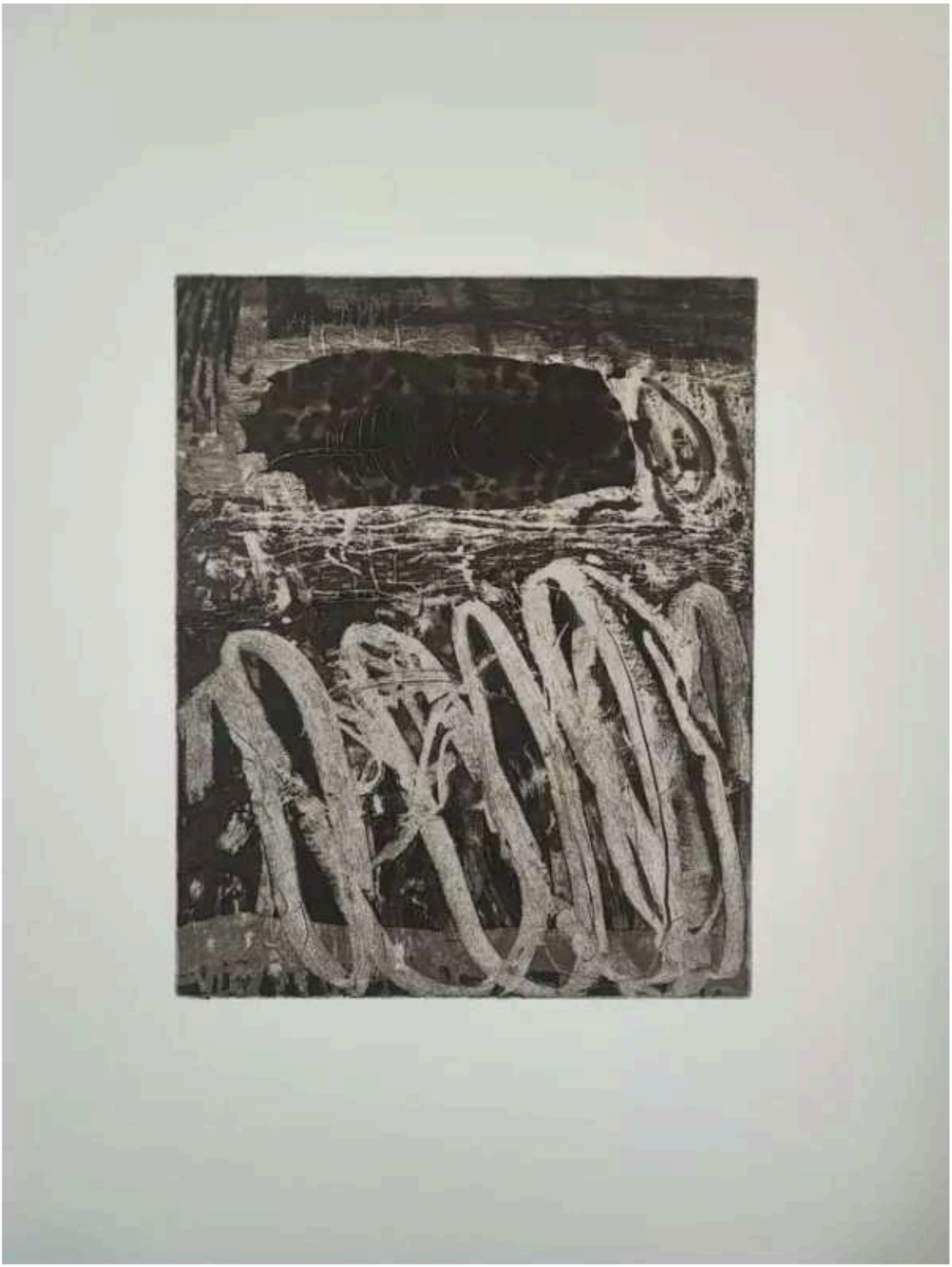
« Un Week-end à l'Est »: From November 20th to 30th, 2024 in Paris.

Opening on November 21st, 2024 at Galerie 22 Visconti, 75006 Paris.

Information: https://weekendalest.com

Khachatur Martirosian, "Collage". Collage with canvas 50 cm x 40 cm. 2020

Nazik Armenakyan, "Red Black White". 2024



Arman Vahanyan, Sans titre. 2024

Les Inrockuptibles

Edition : 22/11/2024
Journaliste : Anaïd Demir

Un Week-end à l'Est : une 8e édition tournée vers l'Arménie et ses artistes

par **Anaïd Demir**
Publié le 22 novembre 2024 à 14h39
Mis à jour le 22 novembre 2024 à 14h39

La 8e édition du festival des cultures est-ouest "Week-end à l'Est" met en lumière la richesse du patrimoine culturel arménien, à la croisée des mondes occidental et oriental, tout en exposant une nouvelle génération d'artistes.

Alors que **Missak Manouchian**, l'un des héros de la Résistance, vient de faire son entrée au Panthéon et que l'on fête le centenaire de **Charles Aznavour**, l'année 2024 ne pouvait s'achever sans un événement artistique d'envergure autour de la culture arménienne.

La 8e édition du festival Un Week-end à l'Est, pilotée par sa cofondatrice Vera Michalski, Erik Veaux, Brigitte Bouchard et Adélaïde Fabre, nous emmène à Erevan, la capitale de l'Arménie. Indépendant depuis 1991, ce pays de l'ère post-soviétique, reste tiraillé entre la richesse de son patrimoine millénaire, les épisodes tragiques de son histoire et le désir de se projeter dans l'avenir. Expositions, concerts, performances, rencontres littéraires, lectures, conférences, projections de films et autres spectacles se déploient en 25 lieux sur une dizaine de jours dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés à Paris, avec quelques crochets par la Gaîté Lyrique et la Maison de La Poésie.

Artistes arméniens d'hier et d'aujourd'hui

À la charnière entre Orient et Occident, l'art arménien s'est originellement développé sur des terres chrétiennes qui ne craignent pas de représenter les icônes contrairement aux peuples alentour. En Arménie comme dans sa diaspora, cela se traduit par un grand talent pictural (Hagop Hovnatanian (1806-1881), Ivan Aïvazovski (1817-1900) et ses vues maritimes, le coloriste Martiros Sarian (1880-1972), Edgar Chahine (1874 -1947) ou le peintre surréaliste Arshile Gorky (1904-1948) qui se développe et se propage également à la fin du 19e siècle par un grand intérêt pour la photographie (Yousuf Kharsh, Minas Vartabedian…), et très vite pour le cinéma. On retrouve d'ailleurs le cinéaste culte Sergueï Paradjanov et ses tableaux animés surréalistico-baroques dont le cultissime *Sayat Nova : La Couleur de la grenade*. L'inclassable Artavazd Pelechian âgé de 86 ans aujourd'hui, a lui aussi réalisé durant l'ère soviétique des films avant-gardistes, entre documentaire et fiction.

Mais au-delà des hommages aux figures tutélaires, ce festival est résolument tourné vers le contemporain. Côté cinéma, au-delà de la présence de **Robert Guédiguian** ou de Serge Avedikian, la jeune génération se distingue avec de jeunes femmes talentueuses (Nora Martirosyan, Shoghakat Vardanyan). Elles nous emmènent dans une vision particulière de l'Artsakh ou Haut-Karabagh, ce territoire historique de l'Arménie, occupé depuis un an par la dictature azérie qui a entraîné un déplacement forcé des autochtones.

Avant-garde arménienne

Humour, tragédie et absurde traversent la plupart des œuvres de l'art arménien actuel, forcément rattrapées par la mémoire des guerres, mais aussi par le désir de vivre. On retrouve ce souffle vital dans un parcours d'arts visuels curaté par Alain Berland et Varduhi Kirakosyan, où une vingtaine d'artistes arméniens exposent, à l'Espace des Femmes, au 22Visconti, à la galerie d'architecture Paris-Malaquais, à la Galerie du Crous.

L'exposition *Et les frontières deviennent des ponts* met en avant un collectif des années 1980, The Third Floor qui s'est écarté de la voie officielle en organisant des manifestations où Pop Art, Malevitch, Beuys et Dada se croisaient. Grigor Khachatryan, Hamlet Hovsepian ou encore Arman Grigorian pratiquent justement le troisième degré dans des œuvres remettant en question, à coups de slogans et de courtes vidéos, mais aussi de peintures et d'installations, le conformisme de la société. L'esprit de ces rebelles est encore présent parmi les jeunes générations, mais les questions de frontières, d'identité de territoire sont encore plus visibles chez des artistes conscient·es de la menace géopolitique qui pèse sans cesse sur l'Arménie.

Un art singulier qui vit à travers sa diaspora

Garush Melkonyan, Rebecca Topakian ou encore Davit Kochunts et le collectif AHA font partie de cette jeune génération globale qui voyage hors d'Arménie et diffuse sa voix singulière au-delà des frontières, tout en préservant ses traditions.

À la fois connecté au monde mais proche de ses racines, ouvert à l'extérieur tout en étant d'avant-garde, subtilement coloré et toujours optimiste, l'art arménien, si singulier, se perpétue en Arménie, dans cette ex-république soviétique tourmentée, tout comme dans sa large et dynamique diaspora.

Un Week-end à l'Est : Erevan , 8e édition du festival des cultures de l'Est, du 20 au 30 novembre 2024, Paris

Arménie · festival

armenews.com
Nouvelles d'Arménie Magazine

Edition : 22/11/2024

Parcours artistique

Karen Khatchaturov

Le Festival **Un week-end à l'Est**, dédié cette année à Erevan, est l'occasion d'admirer la belle créativité qui anime les artistes arméniens. Plusieurs galeries d'Art du quartier Saint Germain à Paris se sont réunies autour de ce thème et proposent un parcours tout à fait exceptionnel.

C’est au rêve que nous invite **Achot Achot** avec son univers mystérieux, dont les nuages aux formes harmonieuses forment une élégante tapisserie

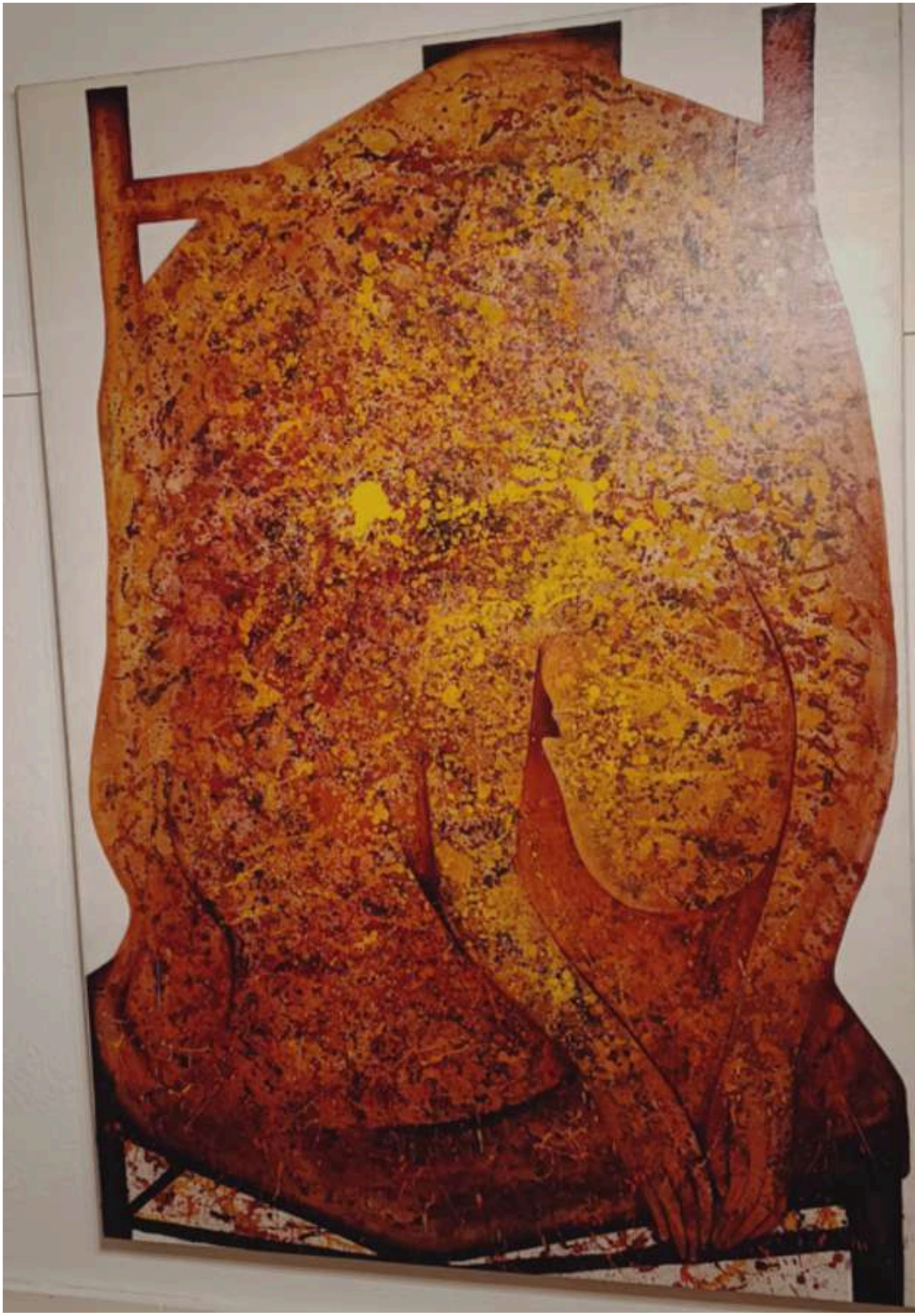
Avec ses tableaux faussement naïfs, **Araks Sahakyan** joue une partition colorées, où se devine toute une symbolique, réelle ou imaginaire.

Narek Barseghyan, quant à lui, a choisi la délicatesse qu'il exprime dans ses représentations aux tons fondus de paysages et de sites d'Arménie.

Le quotidien décalé des toiles de **Karen Khatchaturov** apparaît dans toute une palette de couleurs vives, que l'artiste affectionne particulièrement.

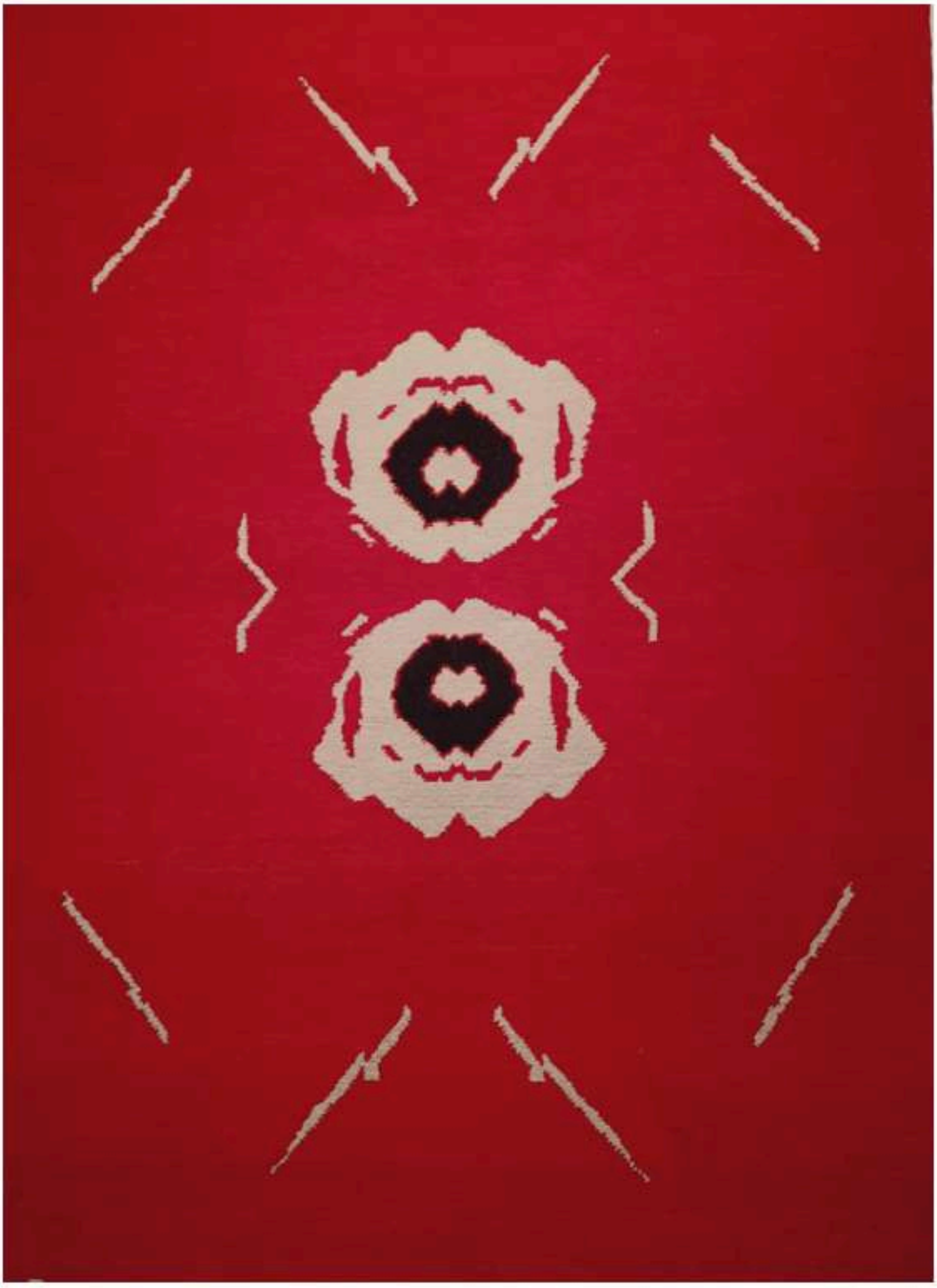
Sonia Khachikyan de son côté, a choisi dans ses tableaux de mettre en sourdine ses teintes harmonieuses, qui apparaissent comme voilées par une averse.

L'œuvre de **Teni Vardanyan** évoque l'éclat d'une opale de feu ou celle d'un brasier allumé pour quelque cérémonie païenne, apparaissant en filigrane.



Maître du noir & blanc, **Khatchatur Martirosyan** compose ses œuvres en assemblant des fragments de toile, pour un résultat sobre et raffiné.

Davit Kochunts et le Collectif AHA réalisent de concert des pièces textiles dont les couleurs éclatantes apportent comme un parfum de fête.



Des bâtiments à l'abandon semblant dériver au fil du fleuve, sont la signature de **Vahram Aghasian**, qui affectionne particulièrement le thème de la ville fantôme ou inachevée.

Ces œuvres et bien d'autres sont à retrouver jusqu'au 30 novembre aux adresses suivantes :
22 rue Visconti - 11 rue des Beaux-Arts - 1 rue Jacques Callot - 17 rue Jacob
75006 Paris

Lena Ichkhan

Festival Un week-end à l'Est

Festival pluridisciplinaire du 20 au 30 nov. à Paris

Abonné-e de Mediapart

55 Billets | 0 Édition

BILLET DE BLOG 22 NOVEMBRE 2024

« Red Black White » de Nazik Armenakyan : rendre visible l'invisible

Pendant des années, la photographe documentaire Nazik Armenakyan sillonne les terres intérieures de l'Arménie et part à la rencontre de femmes séropositives, souvent isolées de leur propre communauté. En naît une série de photos intimistes, sans qu'on y voit le visage de ces femmes, qu'elle expose au festival Un week-end à l'Est et sur lesquelles elle nous lève son voile.

Propos recueillis par Olivier Pratte

Dans quelles circonstances avez-vous imaginé « Red Black White » ?

En 2014, j'ai su de la bouche d'un ami que certaines femmes issues de milieux traditionnels et de communautés reculées de l'Arménie apprenaient qu'elles étaient séropositives seulement lorsqu'elles étaient enceintes. Prise d'un sentiment d'injustice, j'ai voulu partir à leur rencontre pour en savoir plus et en faire une série de photos documentaires. J'ai visité une ONG à Erevan, Real World, Real People, fondée par des médecins et des séropositifs.ives venant en aide à ces femmes séropositives et à qui j'ai expliqué ma démarche.

Comment avez-vous été reçue par cet organisme?

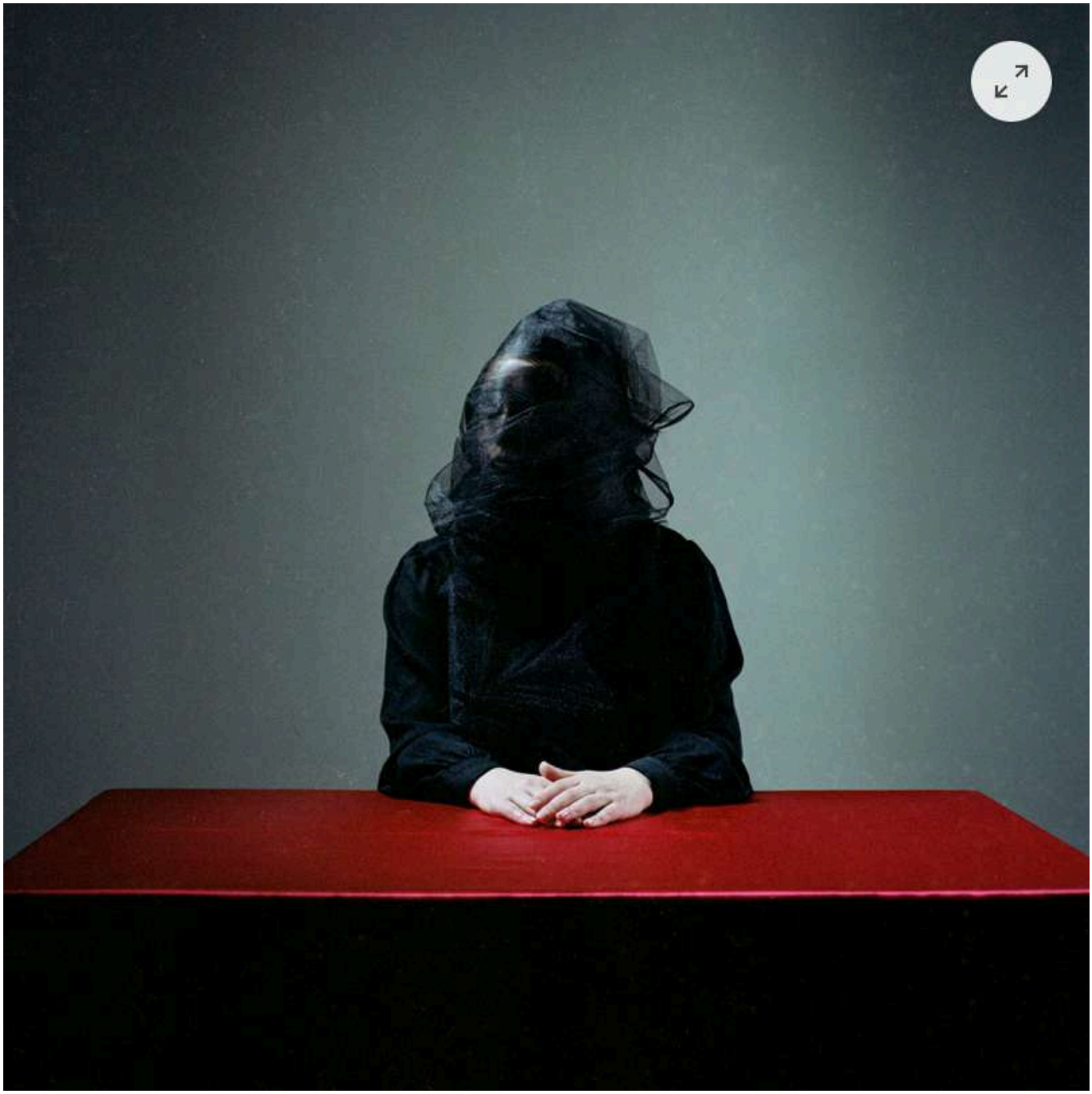
J'ai été très bien reçu. L'organisme m'a aidé dans mes recherches et m'a mis en contact avec ces femmes, auprès de qui je suis parti à la rencontre en région et dont les maris avaient passé plusieurs mois de travail en construction ou en agriculture en Russie. Elles faisaient tout juste face à leur diagnostic et découvrait ses implications, une période de leur vie à laquelle j'associe le mot « Black » du nom de mon exposition. Plusieurs tentent de se suicider, d'autres réussissent à le faire. D'autres s'éteignent dans une sorte de silence, ostracisées, étouffées par la honte, une honte vécue à plusieurs niveaux et de laquelle j'ai pu prendre une bonne mesure.

Comment se manifestaient les niveaux de cette honte?

La honte se manifestait à travers le manque d'éducation, d'opportunités, le tabou, la violence, les préjugés, l'opprobre, j'en passe, à travers tout cela en même temps. Par exemple, j'ai rencontré des femmes à qui leur belle-famille donnait des médicaments anti-VIH sans qu'on leur indique de quoi il s'agissait. On leur demandait de les ingurgiter avec un verre d'eau, chaque matin, sans poser de questions, jusqu'au jour où elles devaient accoucher et les questions sont devenues incontournables. Une femme m'a raconté s'être vu refuser le traitement à l'hôpital au moment où elle devait accoucher parce que le corps médical avait peur qu'elle infecte d'autres personnes sur place, ce qui était évidemment injustifié. Même le médecin qui devait la traiter n'avait aucune idée des mécanismes de transmission du VIH. Si on remonte plus loin, depuis une perspective plus folklorique, on peut aussi penser aux mariages anciens en Arménie, par exemple, où l'on offrait à la jeune mariée une poupée et la sommait de se consoler auprès d'elle si ça n'allait pas, sans avoir à exprimer sa douleur plus qu'il n'en fallait.

Est-ce qu'en prenant la mesure de cette honte, vous vous êtes rendue compte que vous alliez y contribuer si vous preniez, comme vous le faites à votre habitude avec vos sujets, des photos des visages de ces femmes?

Oui, j'ai compris que ma méthode plus conventionnelle ne se prêtait pas à ce projet et qu'on ne pouvait identifier ces femmes. Je me suis retrouvée dans une impasse et j'ai presque abandonné mon projet pour de bon. Je ne savais plus comment faire pour visibiliser ces femmes sans pourtant les rendre vraiment visibles. Pour moi, il était important de les aider à se libérer de leur honte tout en ne les exposant pas à plus de préjudices.



Et pourtant, vous avez fini par sortir de cette impasse?

Après un moment, j'ai compris qu'il nous fallait, à elles et à moi, un espace sûr dans lequel faire des photos plus conceptuelles, où nous pouvions nous sentir bien. J'ai loué un studio et photographié en ancien moyen format, en couvrant leur visage, mais en montrant des détails malgré tout intimistes, dans une nature morte empreinte du symbolisme qui les a entourées toute leur vie. Par exemple, la pomme rouge symbolise la virginité de la jeune mariée et est offert par les familles au mariage. La table rouge à laquelle la mariée s'affaire presque toute la journée est aussi représentative du sacrifice.

Votre travail expose cette nature morte avec beaucoup de beauté, mais est-elle aussi le rappel d'une certaine souffrance?

Autant ces symboles ont nourri une honte, autant offrir à ces femmes la possiblité de s'affirmer au milieu d'eux de cette façon, avec cet esthétisme, sans les exposer ni les étouffeur, a été transformateur. Beaucoup ont pleuré, se sont libérées d'un poids réel.

Cette liberté, est-ce qu'elle correspond au « White » du nom de votre expo?

On peut dire cela. C'est la page blanche, le grand horizon. Le nouveau départ.

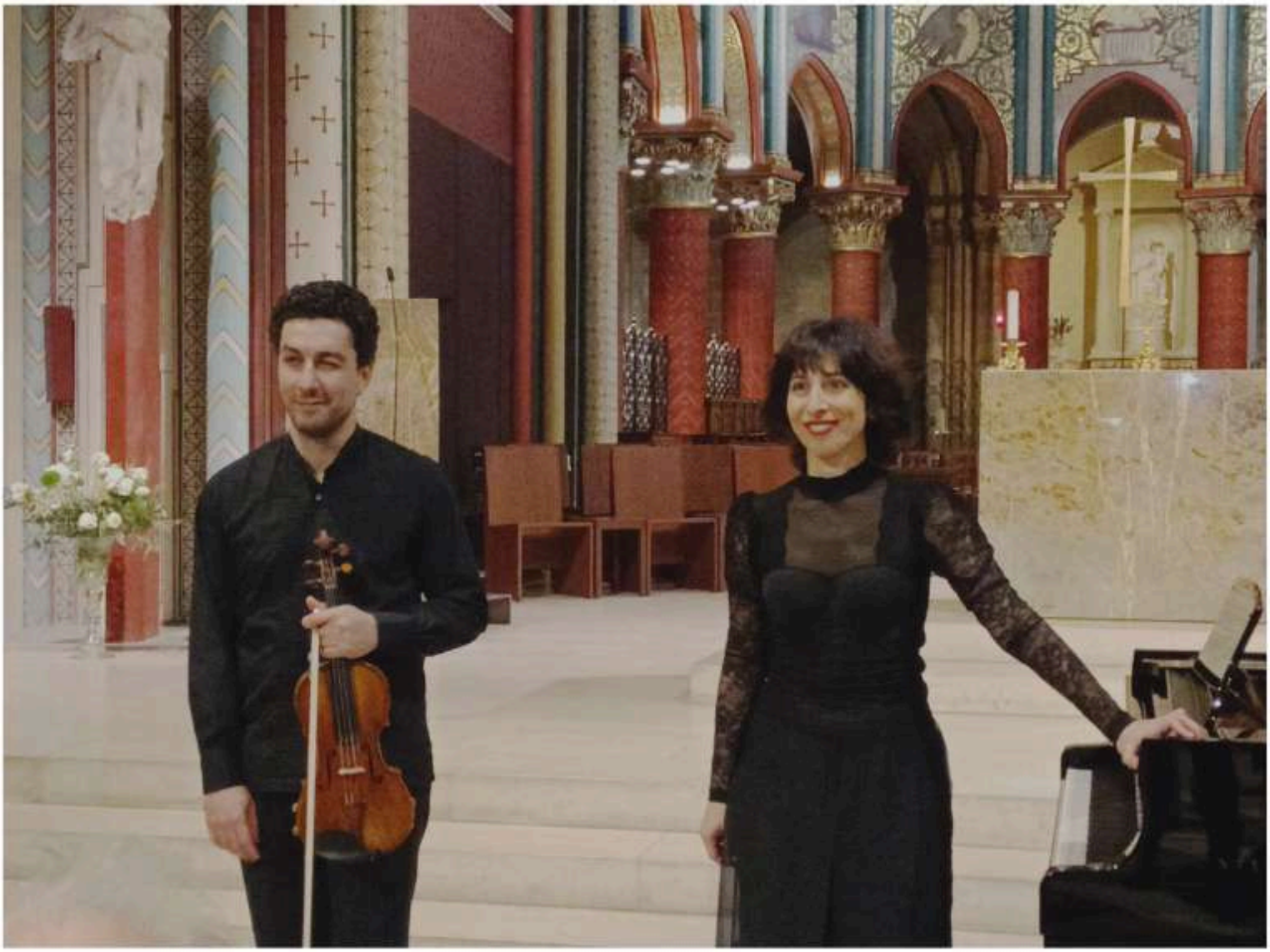
Nazik Armenakyan en quelques mots

Nazik Armenakyan vit à Erevan. Photographe et cofondatrice du centre de photographie documentaire 4Plus, elle a publié dans de nombreux journaux comme *The New York Times*, *Der Spiegel* ou *Le Monde*.
L'artiste s'intéresse aux groupes sociaux qui vivent en marge de la société arménienne. À partir de 2005, elle a débuté des projets de recherche sur le long terme, dont deux ont donné lieu à des livres : *Survivors* (2005-2015) sur les survivants du génocide arménien et *The Stamp of Loneliness* (2010-2013) sur les membres d'une communauté transgenre fermée à Erevan.
La série *Red Black White* (2021) présentée pour Week-end à l'Est a pour sujet les femmes qui vivent avec le VIH en Arménie. C'est en 2014 que l'artiste a lancé le projet photographique *Red Black White* en apprenant pour la première fois l'existence de personnes séropositives en Arménie mais surtout en constatant que les femmes contractent le VIH par l'intermédiaire de leurs maris, qui sont pour la plupart des travailleurs migrants : des femmes issues de foyers arméniens ordinaires qui apprennent souvent leur séropositivité alors qu'elles sont déjà enceintes. Le sujet est devenu encore plus difficile à aborder et plus pénible avec la rencontre de différentes femmes séropositives car leurs témoignages sont à la fois poignants, cruels et émouvants. Nazik Armenakyan s'est alors rendue compte de l'impossibilité de visualiser en tant que documentariste ces femmes et ces mères qui sont obligées de cacher leur état à leurs proches et à la société par crainte d'être victimisées. L'impossibilité de continuer à travailler sur ce sujet l'a contrainte à y renoncer cependant les relations nouées avec ces femmes, le désir de raconter leur histoire et le nombre croissant de nouveaux cas de VIH/sida chaque année l'ont obligée à reprendre ce travail. C'est pourquoi elle a utilisé toutes les restrictions que ces femmes, et elle-même, connaissaient pour élaborer le concept du projet *Red Black White* en 2019 et transformer toutes les impossibilités qui couvrent ce sujet en voiles, en tissus et en objets.

armenews.com
Nouvelles d'Arménie Magazine

Edition : 23/11/2024
Lena Ichkhan

Triomphe pour Lusine et Sergey Khatchatrian



Elle est pianiste, il est violoniste. Lusine et Sergey Khatchatrian avaient préparé un programme original pour le festival **Un week-end à l'Est**, qu'ils ont joué vendredi 22 novembre, dans l'église Saint Germain des Près à Paris.

La comédienne Tatiana Spivakova a introduit la soirée en lisant un extrait de **Dans les ruines** de Zabel Essayan, un texte fort et tragique, profondément émouvant.

Les artistes avaient choisi de débuter par la belle et mélancolique **Rhapsodie** de Baghdassarian, suivie d'un solo de piano tout en délicatesse de quatre **Danses** de Komitas. Le duo a ensuite somptueusement interprété la pièce **Tzigane** de Ravel.

Frère et soeur ont joué séparément les deux œuvres suivantes : Sergey, la **Ballade** d'Ysaÿe au charme délicat, Lusine, la toute récente création de la jeune compositrice Sona Talian, **In A Mur**, dont les sonorités à la fois douces et tempétueuses flirtent à la fois avec le jazz et la musique contemporaine.

Ce magnifique programme s'est achevé par le grave et puissant **Perpetuum Mobile** de Mirzoyan. Le public, venu très nombreux, a adressé à ces deux magnifiques musiciens une ovation plus que méritée.

Lena Ichkhan

Propos recueillis par Olivier Pratte

Est-ce que l'arménien est la langue que vous avez le plus parlée en grandissant? Parliez-vous l'arménien occidental?

Je suis né dans cette langue entourée de quelques dialectes véhiculés par des rescapés du génocide. Ils étaient originaires d'Erzurum, de Mouch, de Gurine, de Césarée et d'autres villes et villages de l'Empire ottoman. L'arménien occidental standard, je l'ai appris à l'école, dans une banlieue de Beyrouth qui n'était ni un camp de réfugiés, ni un ghetto. Elle était plutôt un quartier créé de toutes pièces vers 1930, doté d'une école et d'une église. Cet environnement était déjà bilingue ou trilingue. Parallèlement à l'arménien vernaculaire dans lequel je baignais, j'étais exposé, comme sur palimpseste, aussi bien à l'arabe qu'au turc, et j'écoutais le français et parfois l'hébreu à la radio. Ce plurilinguisme était en moi, bien malgré moi. Mon programme scolaire m'a obligé à apprendre trois alphabets : l'arménien, l'arabe et, pour le français et l'anglais, l'écriture latine. Ce n'était pas facile, mais les enfants possèdent une extraordinaire faculté de réception linguistique.

Krikor Beledian juste à côté de sa maison maternelle à Karm-el-Zeytoun/Hayachêne, Beyrouth, en 2015. © Parenthèses

Quelle signification revêt le mot « aujourd'hui » dans le nom de votre masterclass, « écrire en arménien d'occidental aujourd'hui » ? Est-ce que l'arménien occidental serait en perpétuel changement?

« Aujourd'hui » représente ce moment – toujours actuel – où l'arménien occidental parlé dans les communautés du Proche-Orient (j'exclus l'Iran, où les Arméniens parlent l'arménien oriental depuis leur exil du début du XVIIème siècle) devient complètement une langue déterritorialisée. Il n'est plus lié à des lieux déterminés, mais à des lieux déplacés et multipliés avec la migration déjà entamée dans les années 1970. L'arménien occidental est devenue une langue de communication et d'expression littéraire vers le milieu du XIXème siècle, sa « capitale », si on peut le dire ainsi, d'alors étant Constantinople (que l'on connaît aujourd'hui comme Istanbul) de l'Empire ottoman. Sa grammaire fut fixée à cette époque, alors que les dialectes étaient encore vivaces dans les provinces habitées par les Arméniens. Ce sont les évènements de 1915 qui en ont fait une langue rescapée et qui ont éradiqué la plupart des dialectes. Même si son orthographe, sa phonétique et sa grammaire ont été préservés, l'arménien occidental a beaucoup changé en un peu plus d'un siècle. Il suffit de comparer, même d'une manière superficielle, deux moments, celui de l'an 1890 et celui de l'an 2000, pour se rendre compte de sa formidable évolution. Les formules héritées de la langue « classique » ont quasiment disparu, les conjugaisons sont devenues plus régulières, les déclinaisons plus simples (l'arménien est une langue à déclinaisons, comme le latin et le grec ancien), les tournures plus diverses, moins rigides, plus complexes. Depuis 1922, dans un contexte de diaspora, l'arménien occidental est en contact direct avec les langues des pays d'accueil des communautés arméniennes : l'anglais, le français, l'arabe.

Cette « épreuve de l'étranger » l'a mise dans un état de crise salutaire. La langue en situation minoritaire ou mineure (au sens deleuzien du terme) se trouve enrichie par la langue majoritaire, les deux se faisant la concurrence. Ce renouvèlement s'est fait avant tout dans la presse, ce lieu privilégié où l'exilé lit les noms des choses du monde auquel il fait face. Faute de réel lexique, rédacteurs et journalistes ont inventé, proposé des néologismes, des calques, des emprunts en se dotant de moyens pour définir non seulement l'environnement social, politique, culturel du monde, mais également pour s'en protéger. La presse arménienne en France a pratiqué une sorte de politique de la langue pendant pratiquement plus d'un siècle. Cette tendance à innover s'est répandue dans toutes les communautés qui s'étaient données une presse écrite. Il faut bien comprendre que c'est la presse qui est toujours aux avant-postes de l'innovation linguistique, dans ce cas précis, d'une langue mineure en situation d'exil, donc non territorialisée.

Dans cette « non territorialité », l'arménien occidental parlé est ainsi sujet au changement d'un lieu à l'autre, par exemple de Beyrouth à Istanbul. Est-ce que vous trouvez que l'arménien occidental écrit est plus « homogène »?

Quand on est en France, à Paris ou ailleurs, le français court les rues, n'est-ce pas? Et ce même si l'anglais-américain n'est pas tout à fait absent, snobisme oblige. En ce sens, l'arménien occidental est l'absent de toute cité. Aujourd'hui, maintenant et nulle part au monde, il ne jouit pas de la visibilité propre aux langues territorialisée. Au Liban, dans certains quartiers, l'arménien occidental se lit sur les enseignes, souvent aux côtés de l'arabe ou de l'anglais. A part ces cas exceptionnels, son statut est celui d'un clandestin. On ne le rencontre que dans certains lieux, à des moments marquants ; on ne le voit écrit que dans des publications « spécialisées » et dans des situations qui n'engagent que les locuteurs de cette langue. C'est à ces moments et dans ces lieux-là que la langue fait son apparition. Comme un animal caché, il montre son museau, se retire, se cache et se dérobe, pour réapparaitre dans l'espace du chez-soi. Ces lieux constituent plusieurs réseaux plus ou moins homogènes, à l'instar des réseaux sociaux.

Quant aux différences entre divers « arméniens occidentaux », elles sont minimes et peu significatives. Elles n'entament pas son « homogénéité », comme vous le dîtes. Ces différences sont dues aux pays, aux cultures, aux langues que les locuteurs arméniens pratiquent ailleurs. Il y a l'impact de la langue où l'on réside. Un impact qui peut parfois toucher des éléments spécifiques à l'arménien occidental. Par exemple, la plupart des arménophones, en France et en Amérique, ignorent carrément ce que la grammaire appelle « les temps du récit » dans la conjugaison. Ils ne comprennent pas l'usage, voire la nécessité d'une telle « déviance ». Ni le français, ni l'anglais, ni l'arménien oriental n'a de temps spécifique pour distinguer une action accomplie en présence du sujet qui en parle d'une action accomplie en son absence. Ces temps du récit qui constituent l'un des plus grands plaisirs de l'écrivain arméno-occidental, sont exclus de l'usage courant. En exil, « l'épreuve de l'étranger » n'apporte donc pas que des bénéfices. Il y a des pertes incommensurables. Cette situation se reflète dans des livres qui continuent à paraitre aussi bien à Istanbul qu'à Glendale. C'est la même langue, mais avec des inflexions différentes. Ici avec une tonalité turquisante, là avec une accentuation nord-américaine.

Est-ce que la littérature arménienne est aussi le reflet d'une « dichotomie » entre l'arménien occidental et l'arménien oriental ? La trouve-t-on dans les deux langues ou majoritairement dans une plutôt que dans une autre?

Les deux langues se sont développées presque en même temps et ont donné lieu à deux littératures différentes, mais parallèles, lisibles et compréhensibles des lecteurs et lectrices des deux côtés. Leurs orientations respectives ont suivi des préférences politiques. La littérature arméno-orientale s'est tournée vers la Russie, tandis que la littérature arméno-occidentale s'est tournée vers l'Europe. La première a perduré dans la République soviétique arménienne après 1920 et depuis dans la République de l'Arménie, la seconde a été relayée par les écrivains de la diaspora dans la configuration géographique qui va du Proche-

Orient aux Etats-Unis. Il existe, bien sûr, des différences. Longtemps les valeurs de la « terre » ont été à l'honneur à Erevan, en général plus traditionnaliste et fermée que la diaspora, réputée plus ouverte aux « vents du large ». Mais depuis 1991 et l'indépendance, les choses ont évolué. La nouvelle génération d'écrivain.es en Arménie est avertie et plus concernée par les problèmes et les formes artistiques contemporains. Les rencontres d'écrivain.es des deux bords sont plus fréquentes, aussi bien dans les publications que dans l'espace social, tant ici qu'ailleurs. Les écrivain.es de la diaspora éditent en Arménie (c'est mon cas) et y trouvent un lectorat parfois plus impliqué dans la création. Les lecteurs et lectrices de la diaspora ne sont pas nécessairement intéressés par ce qui se pratique en Arménie, dont ils rejettent l'orthographe « réformée » qui leur semble « barbare ». Malgré quelques tentatives de rapprochement entre les deux langues et les deux littératures, ce que vous appelez « dichotomie », cette brèche séculaire, est loin d'être colmatée. La sera-t-elle jamais? En fait, les deux langues nées d'une même souche, possédant quasiment le même vocabulaire, la même graphie, mais dotées de systèmes phonétiques propres, découpent le réel de manières différentes et impliquent des visions du monde parfois opposées. Une telle différence constitutive ne peut être aisément éradiquée ou dépassée.

Krikor Beledian en quelques mots

Krikor Beledian naît à Beyrouth en 1945, dans le quartier chrétien d'Achrafieh. Auteur de nombreux recueils de poèmes, de récits et d'essais littéraires publiés en arménien occidental, en anglais et en français, il est aussi l'un des principaux traducteurs de la poésie arménienne. Installé en France depuis les années 1970, il est jusqu'à sa retraite en 2012 maître de conférences à l'Institut national des langues et civilisations orientales de Paris (INALCO) et professeur de patrologie et de littérature médiévale arméniennes à la Faculté de Théologie de Lyon.

armenews.com
Nouvelles d'Arménie Magazine

Edition : 25/11/2024

« Un Week-end à l'Est » met le cap sur Erevan

Arménie à l'UNESCO/OIF | Armenia at UNESCO/OIF
@ArmDi21 · Suivre

Pour sa 8e édition, le festival artistique & culturel "Un Week-end à l'Est" met le cap sur #Erevan, capitale de l'#Arménie, du 20 au 30 novembre. Ne manquez pas les moments forts de ce beau festival qui dévoile les différentes facettes de la #culture arménienne!... Voir plus

4:32 PM · 23 nov. 2024

11 Répondre Copier le lien

Lire la suite sur X

par La rédaction le dimanche 24 novembre 2024

© armenews.com 2024

SYMA news
LE MAGAZINE MOBILE

Edition : 25/11/2024
Florence Gopikian Yérémian

Rima Pipoyan : une chorégraphe à suivre

Ce samedi 23 novembre, la Maison de la poésie consacrait une soirée à la metteuse en scène et chorégraphe Rima Pipoyan. L'occasion de découvrir quatre pièces étonnantes de cette figure de la danse contemporaine arménienne.

Rima Pipoyan et les jeunes danseuses de sa compagnie lors de la représentation de Khali à la Maison de la Poésie de Paris, le 23 novembre 2024

Rima Pipoyan est une artiste pluridisciplinaire qui déborde de projets. Initialement danseuse de ballet classique, elle est devenue professeur, a créé sa propre troupe (The Rima Pipoyan Dance Company) et a également conçu sa Fondation (The Choreography Development) à Erevan.

Reconnue et primée internationalement, Rima propose une conception hétéroclite de la danse contemporaine qui mêle cinéma, musique, spiritualité, arts martiaux et … questionnements climatiques.

Avide d'expressions nouvelles, ses mises en scènes sont très attachées à l'aspect esthétique qu'elle conjugue avec autant de puissance que de sensualité. En quête de mouvement, de grâce mais aussi de sens, les performances de Rima ne se contentent pas d'être belles visuellement : mêlant la transe, la lutte et l'instinct, elles offrent des réflexions multiples sur la liberté et le moi intrinsèque.

KHALI : une procession lancinante

Cette composition de trente minutes est construite autour de cinq danseuses dont les robes symbolisent les couleurs principales d'un tapis arménien intergénérationnel. Un brin vestales, un brin derviches, ces jeunes protagonistes évoluent avec fluidité sur une mélodie lancinante de Hayk Karoyi.

Armées d'un banc de bois qui se plie et se déploie comme une trame, on les voit onduler, se mêler et se disperser sur la scène dans des mouvements répétitifs et saccadés qui nous font parfois penser aux mécanismes d'un métier à tisser.

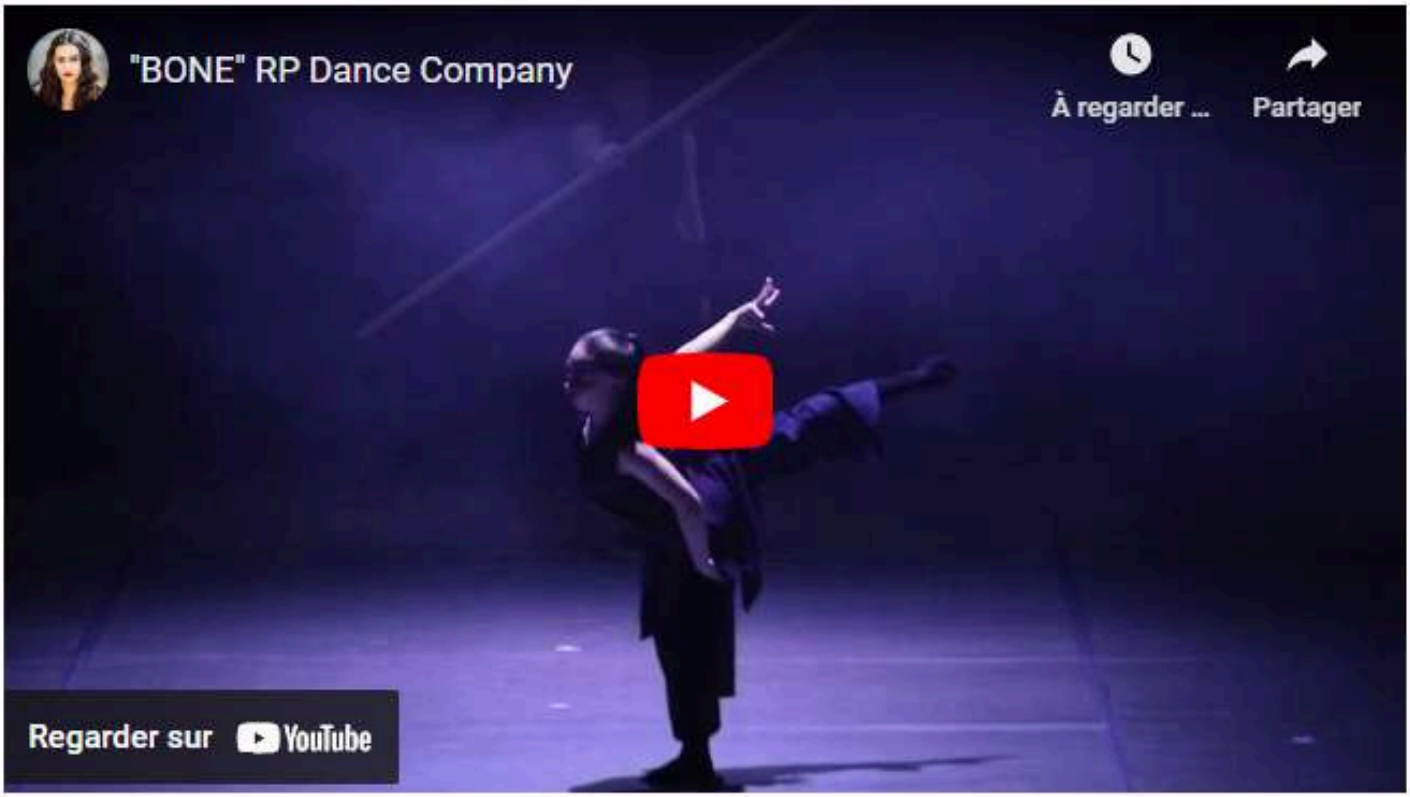
À travers les tableaux cinétiques qui se succèdent, on songe aux Parques Romaines et l'on se dit que ces fileuses antiques tracent à leur rythme le destin des hommes : belles, hypnotiques et magiciennes, elles créent des liens chromatiques, s'unissent émotionnellement, puis se séparent dans un espace-temps qui disparait à la fin du spectacle. Magnifique.

Découvrir la vidéo de Khali : https://youtu.be/IpgHsOgQFNI

BONE : une partition martiale et cabalistique

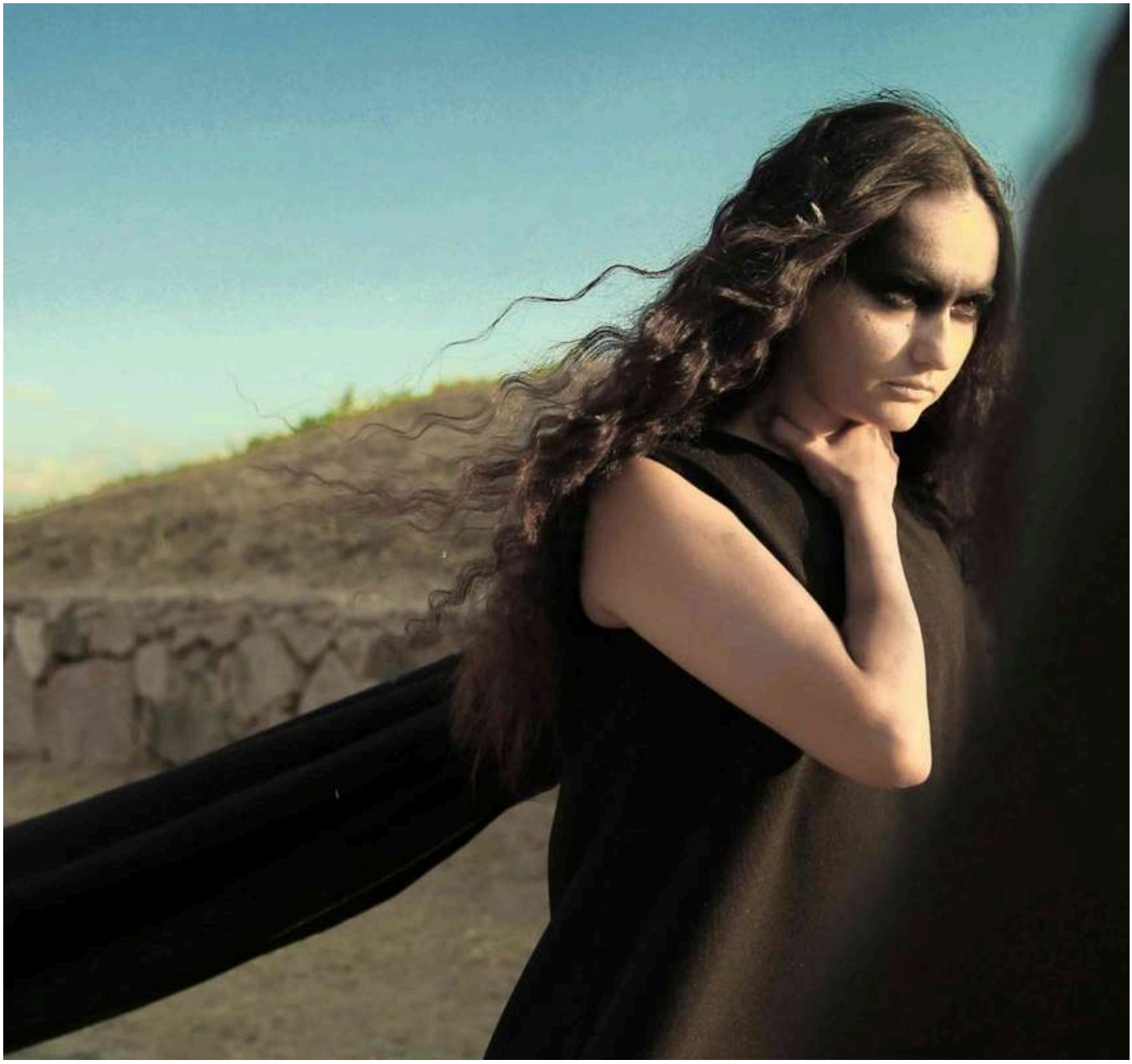
Cette œuvre s'inspire du livre de Clarissa Pinkola Estès : « *Les femmes qui courent avec les loups* ». Puissante et instinctive, elle fait s'affronter et fusionner deux danseuses autour d'un bâton. Tour à tour prêtresses ou guerrières, elles se narguent, incantent et combattent pour enfin se réconcilier et redonner vie aux sépultures de défunts.

Dans ce cheminement syncopé, le bâton frappe et balaye tout en servant à la fois d'arme et de point d'équilibre. Passant d'une main à l'autre, il rythme cette cabale en liant les corps autant qu'il les sépare puis crée un mouvement circulaire et cyclique qui galvanise les spectateurs.



YEL : une lutte dansée pour la liberté

Cette pièce maintes fois primée fait songer à un cantique ou une triste prière. Inspirée par le très beau chant de Komitas qui signifie « *Lève-toi !* » (Yel en arménien), elle met en scène Rima Pipoyan au cœur des ruines de l'antique forteresse d'Erebuni. Les yeux grimés de noir, la demoiselle danse en heurtant des murs millénaires et enchaine les chutes dont elle se relève de façon récurrente. Toute sa chorégraphie est une lutte : lutte avec l'air que ses bras happent, lutte avec le ciel que ses yeux invoquent, lutte enfin avec elle-même et ses propres fantômes intérieurs qu'elle se doit de combattre pour pouvoir avancer.



Découvrir la vidéo de Yel : https://www.youtube.com/watch?v=K9ywTiRXHnU

REEK : Environmental Dance Project

Ce dernier morceau fait partie d'un projet artistique relatif au changement climatique et à la préservation de l'environnement. Prisonnière de filets et d'objets éparses, Rima se grime de salissures et tente d'extraire son corps de détritus abandonnés par l'homme dans la nature. À mi-chemin entre la transe et l'aliénation, sa chorégraphie interroge le public sur les merveilles de notre terre et sur ses éléments : face à la beauté de l'eau, du sable, de l'herbe et de la roche, Rima Pipoyan souligne en dansant la bêtise de ses congénères et tente de leur faire prendre conscience de la fragilité du monde.

Découvrir la vidéo de Reek : https://youtu.be/ST_VqaxlQJU

Florence Gopikian Yérémian – florence.yeremian@symanews.fr

Rima Pipoyan avec Hayk Karoyi

Maison de la Poésie – 157 rue Saint-Martin – Paris 3e

Pour suivre son actualité : Rima Pipoyan Dance Company

Dans le cadre du Festival « Un week-end à l'Est – Erevan à l'honneur »

Du 20 au 30 novembre 2024

art press

Edition : 28/11/2024
Emmanuel Daydé

28 NOVEMBRE 2024 / IN AP WEB, SCÈNE

LA MORT SANS RÉSURRECTION PAR ROMEO CASTELLUCCI

PAR EMMANUEL DAYDÉ.

ROMEO CASTELLUCCI / ESA-PEKKA SALONEN / GUSTAV MAHLER : RÉSURRECTION, AVEC L'ORCHESTRE DE PARIS, GRANDE HALLE DE LA VILLETTE, PARIS, 28-30 NOVEMBRE 2024.

Montée au stade en ruines de Vitrolles pour le festival d'Aix 2022, trois mois après la révélation des massacres de Boutcha en Ukraine, la mise en scène et en espace sous la forme d'un charnier par Romeo Castellucci de la symphonie n°2 en ut mineur *Résurrection* de Gustav Mahler avait choqué, glacé et bouleversé. Alors que d'autres crimes de guerre se poursuivent, la reprise par le festival d'Automne à la Villette de cette installation de Castellucci et Esa-Pekka Salonen prend une dimension métaphysique (coprod. Philharmonie de Paris, La Villette, Abu Dhabi Festival et Teatro Colón, coréal. La Villette et Festival d'Automne à Paris).

Considérant la scène comme un feu, un champ de bataille, Romeo Castellucci pratique alternativement théâtre de la cruauté et performance de la réalité, le premier soulevant l'indignation, le second, le rejet. "J'avais conçu cette *installation dynamique* bien avant la guerre en Ukraine, bien avant le 7 octobre, sans penser que l'on verrait encore des fosses communes", constate, amer, le metteur en scène. Il reconnaît lui-même que proposer des images sur une symphonie, "c'est déjà se tromper, d'une certaine façon". Mais que cela en vaut la peine, car cela oblige le spectateur à décider, en moraliste, "s'il est juste de voir ou non". "Mahler, c'est comme une Chapelle Sixtine des sentiments", reprend-il.

La Symphonie n°2 de Mahler, *Résurrection*, était bâtie sur un programme : "C'est le héros de ma première symphonie que je porte ici au tombeau [et] qui pose la grande question : *Quel a été le sens de ta vie ?*, écrit cette fois le compositeur autrichien. À peine s'est-on réveillé de ce rêve mélancolique que la vie semble avoir perdu toute signification, fantôme effroyable devant lequel on recule brusquement avec un cri d'horreur. Le Jugement dernier est imminent. Les morts se lèvent et s'avancent en une procession sans fin. Un chœur céleste reprend doucement l'incantation : *Oui, tu ressusciteras !*".

CONTRE LE CIEL ET DIEU

Suivant peu ou prou cette vision apocalyptique de Mahler, la résurrection est ici exhumation de squelettes rendus à leur humanité. Castellucci explique ainsi : "Je me suis inspiré des ONG qui font ce travail très important de *résurrection* des noms. Parce qu'il faut pouvoir retrouver les corps, identifier les cadavres pour pouvoir pleurer ses morts." Sur scène, après la découverte par hasard de restes humains émergeant des labours par un lourd cheval blanc (qui n'est pas sans rappeler le bœuf en forme de Veau d'or dans *Moïse et Aaron* de Schönberg), on voit des employés du Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés déterrer depuis des tonnes de boue noire des dizaines, des centaines de corps d'adultes et d'enfants, à la pelleteuse ou à la main, pour les emmener, enveloppés dans des suaires blancs, vers des camionnettes. Luttant contre la nausée alors qu'ils effectuent leur funèbre tâche, en opposition au ländler solaire du 2e mouvement, les voici qui se figent, à la seconde même où retentit le lumineux *Urlicht* du 4e, chanté d'une voix d'ange par Marianne Crebassa. Une fois la scène vidée de ses cadavres, un rideau de pluie s'abat comme les grandes orgues sur le champ d'horreur : l'eau des larmes rend le deuil possible. "Les protagonistes, ce ne sont pas les cadavres, mais les gens qui creusent la terre, ce grand trou qui est comme une bouche ouverte, qui crie contre le Ciel et contre Dieu. Qui est une forme de prière. Cette protestation originelle est, selon moi, à la base de l'expérience de l'art", conclut Castellucci.

Emmanuel Daydé

Autres résurrections à ne pas manquer

-> Festival Un week-end à l'Est, divers lieux, Paris, 20-30 novembre 2024 : Comment ressusciter après avoir été chassé du Haut-Karabakh ? L'Arménie demeure bel et bien, comme en témoigne ce festival, avec les images du cinéaste Artavazd Pelechian commentées par l'artiste Melik Ohanian, les poèmes de Missak Manouchian et le piano d'André Manoukian ou la femme sauvage qui danse selon Rima Pipoyan. (Voir aussi l'article sur Un week-end à l'Est dans notre numéro de novembre.)

-> *O* de Chloé Moglia, MC93, Bobigny, 27 novembre-1er décembre 2024 : En d'infinies suspensions drôles et poétiques autour du cercle parfait, la circassienne Chloé Moglia ressuscite la pesanteur dans l'œil du crocodile pour retarder la fin du monde.

Pour toutes les images : *Résurrection* de Gustav Mahler, mes. Romeo Castellucci, dir. Esa-Pekka Salonen, Festival d'Aix-en-Provence, 2022 © Monika Rittershaus.

A RƎBOURS

Edition : 29/11/2024
Guillaume Narguet

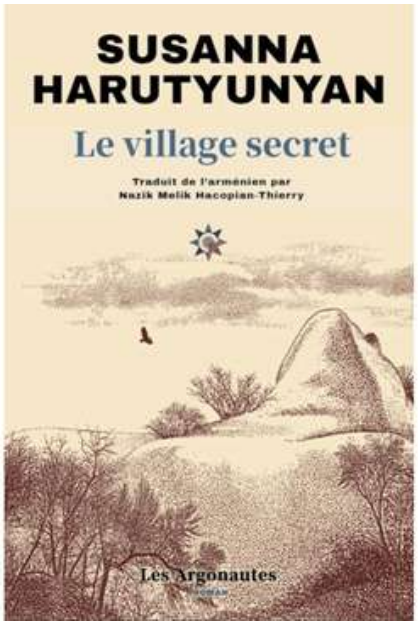
Susanna Harutyunyan : « Surmonter le traumatisme du génocide est très difficile pour l'Arménie »

29 novembre 2024 by Narguet Guillaume

Dans son roman *Le Village secret*, publié aux éditions les Argonautes, la femme de lettres arménienne Susanna Harutyunyan raconte l'histoire d'un petit village isolé près du lac Sevan, perdu dans les montagnes caucasiennes, et de ses habitants, rescapés des massacres successifs dont le peuple arménien a été la victime, de l'après-génocide de 1915 aux débuts de la domination soviétique. Le village vit une existence secrète, à l'abri du monde extérieur, sous la responsabilité de son fondateur, l'intransigeant patriarche Harout. Mais son destin et celui de ses habitats risque de basculer à l'arrivée d'une nouvelle vague de réfugiés, dont fait partie la jeune et belle Nakhchoun, enceinte des œuvres de son violeur turc. Faut-il encore accepter des survivants supplémentaires ? Doit-on laisser vivre l'enfant de l'ennemi ?

Magnifique récit poétique aux allures de conte intemporel, empreint d'humour mais qui ne rechigne pas pour autant à décrire l'impitoyable violence qui s'acharne contre ce peuple si résilient, *Le Village secret* est le roman de la survie et de la résistance.

C'est dans le cadre du festival Un Week-end à l'Est, consacré cette année à l'Arménie, que la revue À Rebours a pu rencontrer Susanna Harutyunyan, l'un des écrivains les plus importants de ce pays.



À Rebours : Votre ouvrage est métaphorique et très fourni en symbolisme. On y voit, à travers l'existence d'un village perdu dans les montagnes et dont personne ne soupçonne l'existence, un siècle d'histoire arménienne, faite de souffrances, de tueries et de persécutions, du premier massacre de 1896 à l'oppression soviétique en passant par le génocide de 1915. Traduire le martyre de l'Arménie par une métaphore a-t-il été pour vous comme une évidence ? Pour dire l'horreur et en rendre compte, faut-il utiliser l'image, le symbole ?

Susanna Harutyunyan : Je n'ai pas choisi consciemment de privilégier tel événement de l'histoire arménienne par rapport à tel autre. J'ai écrit l'histoire d'un village et de ses habitants à partir des souvenirs que je garde de l'environnement dans lequel je suis née, au bord du lac Sevan, et au sein duquel j'ai grandi. J'ai souhaité rester la plus fidèle possible à ce contexte et à la vie que menaient ces personnes dont les descendants résident d'ailleurs toujours dans ce village. J'ai opéré un choix parmi un certain nombre de profils que j'ai estimé représentatifs et propices à une intrigue romanesque. Bien sûr, l'histoire des cent dernières années a été très tragique et même catastrophique pour l'Arménie mais ce sont des faits qu'on ne pouvait pas passer sous silence. Et malgré l'impression d'horreur que ces éléments que je décris peuvent laisser sur les lecteurs, je ne peux pas contourner les événements qui se sont réellement déroulés. J'ai recours à la métaphore car il s'agit d'une fiction inspirée de faits avérés, même si cela peut paraître exagéré, et il faut pouvoir respecter le pacte romanesque entre l'auteur et le lecteur, sinon j'aurais fait un reportage. Mais la violence doit être décrite telle qu'elle a eu lieu pour respecter la vraisemblance.

Si le récit s'inscrit dans une réalité historique très sombre pour le peuple arménien, il en ressort une ambiance entre conte et mythe, où les repères temporels sont paradoxalement flous (« Personne ne savait où se situait le village. On disait que même le temps avait renoncé à se mettre à sa recherche, par crainte que les sommets aigus ne le lacèrent »). Hormis le rythme des saisons, il y a très peu de dates et le récit lui-même n'est pas linéaire : il fait des allers-retours entre passé et présent. Est-ce pour lui donner le caractère du rêve, d'une utopie où les Arméniens arriveraient enfin à vivre en sécurité ?

C'est en effet une ruse à laquelle j'ai eu recours pour ne pas faire « souffrir » le lecteur ; si j'avais décrit les événements avec force détails, cela n'aurait pas été tenable. Pour alléger l'histoire, j'ai choisi de tourner mon récit autour d'un conte que narre une villageoise, Varso, aux enfants du village et qui ne connaît pas de fin pour les tenir en haleine. C'est une sorte de clin d'œil et de légère parodie des contes et histoires qu'on raconte au coin du feu. Il m'a fallu recourir également à l'humour pour atténuer le sujet un peu lourd du génocide et des moyens qu'on met en œuvre pour survivre à ce traumatisme. Les massacres sont malheureusement universels, aucun pays n'a été épargné par cela. Mais l'Arménie est l'un des pays qui en ont le plus souffert. Et si l'on présente cela sous forme de conte, avec tout ce qui s'ensuit (repères temporels et spatiaux imprécis…), la lecture est moins éprouvante pour le lecteur.

© Dirk Skiba

« Le village était comme une tombe : une fois entré, on n'en sortait plus. » Si la comparaison avec la tombe est plutôt sombre, le village ressemble en effet davantage à un élément merveilleux de conte de fées, comme une résurgence de la mémoire des mythes et légendes arméniens, mais aussi de l'histoire de l'Arménie : comme le conte interminable de Varso, l'Arménie vivra toujours. Y a-t-il là un message d'espoir de votre part ?

On peut le voir ainsi. Cela évoque la transmission, au sein des familles et de génération en génération, de la mémoire du génocide, ce qui fait appel au nécessaire devoir de mémoire. Je peux témoigner de l'histoire de nos arrière-grands-parents, qui ont vécu cet événement, et qui nous a été transmise sous forme de témoignages ou de poèmes pour ne jamais oublier. J'écris par exemple que « certains rescapés n'avaient réussi à sauver les membres de leur famille que sous forme de souvenirs et communiquaient avec eux à travers leurs songes et leurs lamentations. » C'est un moyen d'alimenter cette mémoire. De l'espoir, oui, mais nous trouverons une consolation quand le génocide aura été reconnu universellement, par tout le monde, en premier lieu la Turquie. Et pour ce faire, il faut que nous parlions encore et toujours de ce sujet et que nous le racontions, sous quelque forme que ce soit, afin que l'opinion mondiale reconnaisse enfin que les Arméniens ont été victimes d'une terrible et dramatique injustice.

Colonne de rescapés arméniens du génocide

Le roman est comme un miroir de la condition humaine, ce qui est perceptible par le traitement réservé aux personnages : d'un côté Harout, le fier patriarche, parfois intransigeant et impitoyable mais toujours juste et équitable, et qui est le seul à pouvoir sortir du village pour commercer, de l'autre les villageois pour la plupart veules, mesquins, jaloux, libidineux et qui répandent rumeurs et ragots, et entre les deux la figure sacrificielle de Nakhchoun, pure, pieuse et innocente victime de la méchanceté de l'Homme. Il s'agit de figures archétypales. On pourrait dire que Nakhchoun est une personnification de l'Arménie, violée par la Turquie, martyrisée par l'Union soviétique. Là encore, peut-on voir ce récit comme une allégorie ?

Ce n'était pas mon intention de prime abord, Nakhchoun ayant sa personnalité propre. Pour ma part, il me tenait vraiment à cœur de raconter ce que sont devenus les survivants. Dans la littérature arménienne, on ne trouve pas un seul auteur du XXe siècle qui n'ait pas abordé le sujet du génocide et qui n'ait pas écrit sur les mauvais traitements perpétrés par les Turcs. En revanche, il existe très peu d'œuvres, du moins à ma connaissance, qui abordent le destin des survivants. Peut-on encore qualifier de survivant une personne dont le souvenir du massacre de sa famille sous ses yeux ne quitte pas son esprit pour le restant de ses jours ? S'agit-il encore d'une « vie » et non d'une mort lente, celle de l'âme avant celle du corps ? C'est le cas de Nakhchoun : toute sa famille a été massacrée devant elle, d'une manière horrible (son père devant payer les Turcs pour que ces derniers tuent ses enfants sans les faire souffrir), elle est violée et tombe enceinte des œuvres de son violeur. Le souvenir de ce traumatisme investit non seulement son esprit mais aussi son corps : elle porte en son sein les enfants de l'ennemi (puisqu'il s'agit de jumelles). Comment peut-elle supporter personnellement cette situation et comment soutenir le regard de l'autre ? Je voulais aussi, à travers ce personnage, parler des femmes persécutées et qui subissent des violences. La vie est très dure, presque insupportable, pour elles ; elles subissent une agression et se sentent ensuite rejetées par la société et par leur milieu (familial ou amical), comme une double peine.

Le village est un endroit où les pratiques ancestrales locales (comme les sacrifices) et les superstitions ont encore cours. Le personnage de Sato fait office de sage-femme, de faiseuse d'anges, de guérisseuse et de rebouteuse et ressemble presque à une sorcière. Comme si le village était un sanctuaire qui préservait les traditions de la modernité. Quelle est justement la part de la tradition dans l'Arménie moderne ? A-t-elle su la préserver ?

Évidemment, on n'a pas su préserver toutes les traditions car la science s'est considérablement développée et les remèdes ancestraux ne fonctionnent plus. Sato est elle aussi un personnage qui a réellement existé et dont les enfants vivent encore dans le village. À l'époque, quand j'étais enfant, c'était elle qui faisait office de médecin. J'étais une petite fille très peureuse. Et pour me guérir de ma peur, elle m'avait prescrit une décoction à base de poudre d'os humains. Mes sœurs, qui, elles, savaient de quoi il s'agissait contrairement à moi, se moquaient de moi en me demandant si cette boisson était bonne alors que je ne comprenais pas du tout pourquoi elles me demandaient cela. Je retranscris cet épisode dans mon roman, lorsque Sato donne aux réfugiés qui viennent s'installer dans le village du pain fait de farine et d'os. Ils digèrent leur peur en même temps que le pain. Un autre remède affreux que Sato m'a infligé consistait à récupérer quelques gouttes de l'eau qui servait à laver le corps des morts avant leur inhumation et à m'en faire boire. C'était une superstition répandue dans le village pour guérir de la peur. Bien sûr, cela relevait plutôt de l'effet psychologique. Mais il est sans doute inutile de dire que rien de tout cela n'a fonctionné avec moi et je suis toujours très peureuse.

La religion occupe une grande place dans le roman. C'est tout ce que possède la pieuse Nakhchoun, qui se réfugie dans sa foi. Harout, quant à lui, est désabusé et imperméable au sacré et à la transcendance : « Quand une personne se montre un peu trop crédule et innocente, c'est un don, mais quand un peuple entier s'y met, cela devient une vraie tare. » La question qui reste insoluble étant : comment Dieu a-t-il laissé perpétrer de tels massacres ? La foi est-elle l'un des seuls réconforts en Arménie contre l'adversité, où la religion se pratique sans intermédiaire entre Dieu et le croyant ?

Monastère de Hayravank, au bord du lac Sevan

L'église arménienne est une église grégorienne, séparée de celle des catholiques et des protestants. Le lien entre Dieu et les croyants est en effet direct, sans intermédiaire et il n'y a pas de purgatoire. Le christianisme constitue une part très importante de notre identité et c'est l'une des raisons qui ont poussé nos voisins à perpétrer ce génocide : nous sommes une enclave chrétienne entourée de pays musulmans. Nos malheurs viennent de là. Pour vous donner une idée de l'ampleur du massacre dans cette région en raison de notre religion : au Xe siècle les Anglais étaient au nombre de 4 millions d'habitants et les Arméniens 6 millions. Si l'on se fie aux statistiques, comparez les proportions aujourd'hui. Je ne suis pas athée mais je ne suis pas non plus une fervente chrétienne aveuglée par la foi. Dans ma conception de la religion, Dieu est une autre personne à laquelle je m'adresse. J'ai du mal à croire en la toute-puissance d'un Dieu qui permettrait à une population de se faire persécuter pendant des siècles et qu'il faudrait malgré cela vénérer aveuglément. Et pourtant, nombreux sont les gens de notre peuple qui estiment qu'ils peuvent tout laisser reposer sur les épaules de Dieu et lui déléguer toute responsabilité ; ils ne réalisent pas qu'il ne descendra pas pour résoudre tous leurs problèmes.

Peut-on dire que la nature est un personnage à part entière du récit, bienveillant (les montagnes qui protègent, les rivières qui nourrissent les villageois, le soleil qui est presque un dieu) ou malveillant : le vent est une menace inquiétante et mortelle, la nuit abrite « aboiements et hurlements, couinements et sifflements » ?

Ce sont les deux aspects de la nature que j'ai contemplé de mes propres yeux et cette contemplation m'a conduit à faire le constat que je préfère peut-être la nature, du moins cet environnement en particulier, aux gens. La beauté et la majesté des paysages de cette région du monde sont telles que je voulais les partager avec le lecteur et lui montrer qu'elles peuvent aussi être écrasantes. Même au milieu de tant de beauté, les gens peuvent être isolés et malheureux.

Ce livre pose la question de l'accueil de l'autre, du réfugié : est-il une menace (ce que pensent les villageois) ? Peut-on l'accueillir et l'assimiler (ce que pense Harout, le patriarche et fondateur du village) ? Ainsi, les nouveaux arrivants, qui ont survécu au génocide, sont comparés aux Turcs : « Les villageois baptisèrent tous les nouveaux arrivants « les Turcs » » ; les filles de Nakhchoun, nées d'un viol par un Turc, sont sans cesse renvoyées à leurs origines. Cela marque-t-il l'impossibilité de toute réconciliation, ce qui serait, de plus, sous-entendue par le destin tragique des jumelles ?

Diaspora arménienne

Il n'était pas évident de mettre en scène ces personnages d'enfants nés du viol et qui ont des origines turques, d'autant plus dans une période qui suit immédiatement le génocide. La blessure n'était pas refermée (elle ne l'est toujours pas) et ces enfants, à cheval entre deux cultures, ont subi le rejet. Dans le roman, les filles jumelles de Nakhchoun portent sur leurs épaules le poids de la culpabilité, mais elles sont des victimes, qui finissent par mal tourner en raison de cette malédiction qu'elles subissent, ainsi que leur mère. Même maintenant, cent ans après l'événement, l'intolérance persiste, ce qui rend impossible toute idée d'amitié turco-arménienne. Les Arméniens estiment que l'absence de toute condamnation par les Turcs des actes commis par leurs ancêtres montre qu'ils approuvent ces actes et, selon eux, cela ouvre la porte à l'éventualité qu'un tel massacre puisse se reproduire dans le futur. Une menace plane toujours. On peut penser que c'est exagéré mais il y a malgré tout une part de réalité dans ce raisonnement. Regardons par exemple ce qu'il s'est passé lors de la seconde guerre du Haut-Karabakh. La Turquie a ouvertement apporté son soutien à l'Azerbaïdjan contre le Haut-Karabakh et l'Arménie et Erdogan s'en est même vanté à haute voix. Et cela est passé inaperçu, le monde n'a presque pas réagi.

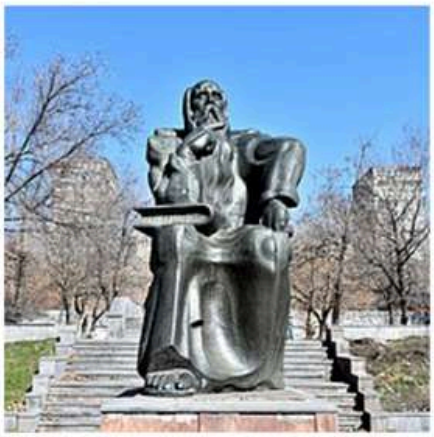
Vous décrivez une facette sombre de l'Homme : les nouvelles générations, nées dans le village et qui n'ont pas connu le génocide directement, se livrent elles-mêmes à des massacres : les volailles du prisonnier allemand Konrad (clin d'œil à Konrad Lorenz, qui avait été détenu en Arménie) sont toutes exterminées, comme s'il s'agissait d'un cercle vicieux. Cet ancien soldat nazi qui retrouvait une part d'humanité, se voit ôter cette possibilité de redevenir un homme et est lui-même torturé.

Je pense que j'ai écrit cela instinctivement, sans chercher à y mettre une quelconque intention derrière. Cela dit, presque dix ans après la publication du livre (en 2016), voyez comment le Haut-Karabakh a été martyrisé et ses habitants, descendants des Arméniens, massacrés par les descendants des Turcs. Le cercle vicieux que vous avez identifié s'est enclenché et s'est vérifié dans les faits cent ans plus tard. Ce conflit, qui dure depuis plus de trente ans, et le dépeuplement de la région qui en résulte ont ravivé la blessure des Arméniens. Surmonter ce traumatisme est quelque chose de très difficile pour notre peuple.

La culture et le patrimoine arméniens ne sont pas très bien connus et reconnus en France, comme vous le dites dans une tribune publiée dans le Nouvel Obs. En effet, quand on parle de l'Arménie, on pense au génocide, et on fait l'impasse sur son passé glorieux. Pour quelle raison cette culture s'exporte-t-elle mal ? En raison des guerres et des souffrances dont elle a été victime au XXe siècle et qui ont occulté son identité propre ?

J'y vois deux raisons : la première, c'est qu'à l'époque soviétique, l'enjeu n'était pas d'exporter la culture et la langue arméniennes, mais bien la culture et la langue russes. L'Arménie n'était qu'une région annexée à l'URSS et son individualité ne comptait pas. La seconde, c'est que les autorités arméniennes ne prennent pas la mesure de l'importance de la mise en valeur de l'apport de l'Arménie. Elles privilégient un biais qui, en plus d'être incomplet, ne rend pas justice au rayonnement intellectuel du pays. En effet, les autorités préfèrent mettre en avant l'histoire politique millénaire du pays, les exploits militaires des rois arméniens et les vastes territoires qui étaient autrefois sous notre dépendance plutôt que les progrès scientifiques, par exemple, que ses savants ont réalisés. Au Moyen Âge, toutes les églises arméniennes étaient des centres scientifiques à part entière et le philosophe néoplatonicien Davit Anhaght, surnommé l'Invincible, avait, dès le VIe siècle, pressenti que les planètes tournent autour du soleil et non l'inverse ; il était, de plus, un savant versé dans l'étude de l'astrologie. Pour tous les hommes politiques, la culture occupe une place secondaire, ils ne font pas l'effort de montrer à l'étranger que notre culture ancestrale et moderne est bien vivante. Or, il faut en être fier et montrer au monde que notre patrimoine est lui aussi digne d'intérêt. Tout ce qui est étranger a été valorisé au mépris de notre génie national, c'est mortifère.

Les guerres et menaces des pays voisins ont eu pour conséquences une forte émigration et la présence d'importantes diasporas dans des pays étrangers, en premier lieu la France. La basilique Saint-Denis, tombeau des rois de France, abrite même la sépulture d'un roi d'Arménie, Léon VI. Comment expliquez-vous ce lien historique fort de plusieurs siècles entre ces deux pays ?



Statue de Davit Anhaght l'Invincible à Erevan

Ce n'est pas le cas seulement en France, on peut trouver des tombes de personnalités importantes (peut-être pas autant qu'un roi) partout dans le monde, aux États-Unis, en Inde, etc. L'année dernière, je me suis rendue en Roumanie et l'on m'a dit que la construction de la Roumanie s'est faite parallèlement à celle de l'Arménie ; les Roumains voyaient de nombreux points communs entre nos deux pays. Dans le monde entier se trouvent des Arméniens méritants, certains très riches, qui font valoir la culture ou la science arménienne. Mais l'Arménie doit encore supporter un poids qui pèse très lourdement sur ses épaules, qu'il s'agisse de la corruption, de l'éducation défaillante, d'une démographie en berne et, donc, d'une forte émigration. L'aide la plus précieuse qu'une personne puisse apporter à son pays, c'est de rester y vivre et de participer à son redressement.

L'Arménie est un petit pays qui a pourtant su résister à de nombreux envahisseurs malgré des désavantages évidents (manque d'armement moderne, économie fragile, démographie problématique…), ce qui force l'admiration. Et ce, alors que les Arméniens ont appris à vivre avec la peur. « La souffrance peut être éphémère mais elle peut être aussi éternelle. Celle qui m'a été échue ne s'arrêtera jamais », dit Nakhchoun. Qu'est-ce qui motive selon vous cette volonté de résistance ?

Je pense que c'est l'envie ardente de vivre dans la patrie, de se battre pour ce qui fait notre identité, notre spécificité, et aussi pour notre histoire. Le plus important, je le répète, est que nos jeunes restent dans le pays et vivent sur nos terres.

Propos traduits de l'arménien par Lusine Abgarian